

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.

Voyage autour du Monde,

PAR GEORGE ANSON.

IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

ou

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

TOME VINGT-SIXIÈME.

G. ANSON.

A PARIS,
CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

71850

V
910
N1937

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Esta volume acha-se registrado

sob número **7.135**

do ano de **1946**

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

EN 1740, 1741, 1742, 1743 ET 1744,

PAR G. ANSON,

COMMANDANT EN CHEF L'ESCADRE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui nous arriva depuis notre départ de Juan Fernandez jusqu'à la prise de la ville Païta.

QUOIQUE *le Centurion* et *le Carmelo* fussent partis de la baie de Juan Fernandez le 19 septembre, laissant *le Gloucester* à l'ancre derrière eux, les vents furent cependant si variables en pleine mer que nous ne perdimes l'île de vue que le 22 du même mois, vers le soir. Le 24,

un peu avant le coucher du soleil , nous aperçûmes deux vaisseaux à l'est ; aussitôt notre prise s'éloigna de nous à dessein , pour qu'on ne nous soupçonnât point d'être des armateurs , pendant que , de notre côté , nous préparions tout pour le combat , et faisons force de voiles pour joindre les vaisseaux que nous avions découverts. Nous remarquâmes bientôt qu'un d'eux , qui paraissait un gros navire , venait droit à nous , au lieu que l'autre se tenait dans l'éloignement. Vers les sept heures du soir nous ne fûmes plus qu'à la portée du pistolet du premier , et allions lui lâcher une bordée entière , les canonniers attendant , la mèche à la main , l'ordre de faire feu ; mais , comme il était impossible que le navire nous échappât , M. Anson , avant de permettre qu'on fit feu , ordonna au maître de héler le vaisseau en espagnol. L'officier commandant , qui se trouva être M. Hughes , lieutenant du *Tryal* , répondit en anglais , et nous dit que c'était une prise faite par le *Tryal* peu de jours auparavant , et que l'autre voile était le *Tryal* même démâté. Nous fûmes peu de temps après joints par le *Tryal* , et M. Saunders , qui en était le capitaine , se rendit à bord du *Centurion*. Il informa le chef d'escadre qu'a

avait pris ce vaisseau le 18 du courant ; que , comme c'était un excellent voilier , il l'avait poursuivi pendant trente-six heures , sans pouvoir le joindre ; que pendant un temps il avait si peu gagné sur lui qu'il ne comptait guère s'en rendre maître ; et que les Espagnols , quoique effrayés , au commencement , de se voir poursuivis par un nuage de voiles , *le Tryal* prenant tant d'eau qu'on n'en voyait que la voile , s'étaient rassurés en remarquant qu'ils se trouvaient presque toujours à la même distance du *Tryal*. Dans le plus fort de leur frayeur , ils s'étaient recommandés à la protection de la sainte Vierge , et il s'en fallut peu qu'ils ne s'imaginassent avoir été exaucés ; car , ayant fait fausse route pendant la nuit , et pris , à ce qu'ils croyaient , toutes les précautions possibles pour qu'on ne vît aucune clarté dans leur vaisseau , ils auraient pu facilement échapper , s'il n'y avait pas eu une fente dans un de leurs volets. La lumière qui passait par cette ouverture dirigea le cours du *Tryal* , qui , gagnant toujours , se trouva enfin à la portée du canon. Le capitaine Saunders envoya alors au vaisseau ennemi une bordée , qui n'empêcha pas les Espagnols de continuer tranquillement leur route ,

Mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée; car, comme le *Tryal* se préparait à leur donner une seconde bordée, ils sortirent de leurs cachettes, amenèrent les voiles, et se rendirent sans faire la moindre résistance. C'était un des plus grands vaisseaux marchands dont on se servit dans ces mers; il était d'environ six cents tonneaux, et nommé *l'Aranzazu*. Il allait de Callao à Valparaiso, et avait à peu près la même charge que le *Carmelo*, excepté que l'argent qui se trouvait à bord n'excédait guère la valeur de cinq mille livres sterling.

Mais la joie que nous ressentîmes en cette occasion fut fort diminuée, quand nous apprîmes que le grand mât du *Tryal* était fendu, et que leur grand mât de hune avait été abattu. Pendant que nous portions le lendemain matin de conserve à l'est, avec un vent de sud assez frais, ce vaisseau essuya un nouveau malheur: son mât de misaine se rompit, de sorte qu'il se trouvait entièrement démâté. Ce qui contribuait à rendre ces différens accidens plus fâcheux, était l'impossibilité où nous étions alors d'y remédier. Le vent était fort, et la mer si grosse que nous n'osions envoyer notre chaloupe au secours du *Tryal*. Comme,

d'un autre côté, nous ne pouvions abandonner ce vaisseau dans l'état où il était, nous mîmes en panne pendant deux fois vingt-quatre heures. Pour comble de malheur, le vent nous éloignait de notre croisière, dans un temps, où, en conséquence des avis que nous avions reçus, nous pouvions espérer de voir paraître sur la côte divers vaisseaux ennemis, que rien n'empêcherait à présent de gagner la port de Valparaiso.

Le temps s'étant un peu calmé le 27, nous envoyâmes notre chaloupe prendre le capitaine du *Tryal*. D'après le rapport de cet officier il ne restait d'autre parti à prendre au chef d'escadre que celui de détruire ce vaisseau, après en avoir sauvé l'équipage : mais, comme il lui parut nécessaire, pour le service de sa majesté, d'avoir en apparence les mêmes forces, il destina la prise du *Tryal*, que le vice-roi du Pérou avait plus d'une fois armée en guerre, à servir de frégate, fit passer l'équipage du *Tryal* à bord de ce vaisseau, et donna de nouvelles commissions, tant au capitaine qu'au reste des officiers. Cette affaire étant ainsi réglée, M. Anson donna ordre au capitaine Saunders d'avoir soin qu'on tirât du *Tryal* tout ce qui pouvait être de quelque usage aux autres vaisseaux, et

ensuite de la faire couler à fond. Après avoir vu exécuter ce dernier ordre, il lui était enjoint d'aller croiser, avec sa frégate, qui devait s'appeler la prise du *Tryal*, à la hauteur des côtes les plus élevées de Valparaiso, au nord-nord-ouest de ces côtes, à la distance de douze ou quinze lieues; car, comme tous les vaisseaux qui, en partant de Valparaiso, portent au nord, suivant ce cours, M. Anson se proposait d'empêcher par ce moyen qu'on ne reçût avis de Callao qu'il manquait deux vaisseaux; ce qui donnerait lieu à ceux de Callao de conclure que l'escadre angloise pourrait bien être dans le voisinage. La prise du *Tryal* devait rester à sa croisière pendant vingt-quatre jours, et ensuite, si au bout de ce terme elle n'était pas jointe par le chef d'escadre, ranger la côte jusqu'à Pusco ou Nasca, où elle trouverait sûrement M. Anson. Ce chef d'escadre ordonna pareillement au lieutenant Saumarez, qui commandait la prise du *Centurion*, d'aller de conserve avec le capitaine Saunders, après l'avoir aidé à décharger le *Tryal*. Ces deux vaisseaux, en croisant à quelque distance l'un de l'autre, nous donnaient presque la certitude qu'aucun navire ennemi ne pourrait passer sans

être aperçu. Ces ordres étant ainsi donnés, le *Centurion* se sépara d'eux à onze heures du soir, le 27 septembre, faisant route au midi, dans l'intention de croiser quelques jours au lof de Valparaiso.

Nous comptions que cette disposition de nos vaisseaux nous faisait tirer, du peu que nous avions de forces, tout le parti possible. Il y avait lieu de supposer que le *Gloucester* ne pouvait plus être fort loin de sa croisière à la hauteur de Paita; et, par la manière dont nous étions placés, nous étions fondés à espérer d'intercepter tous les vaisseaux employés au commerce entre le Pérou et le Chili au sud, et entre Panama et le Pérou au nord. Car le principal trafic du Pérou avec le Chili se faisait à Valparaiso, et le *Centurion* croisant au lof de cet endroit, il y avait apparence qu'il les rencontrerait, la pratique constante de ces vaisseaux étant de diriger leur cours vers la côte au lof de ce port. Le *Gloucester*, d'un autre côté, devait pareillement se trouver sur la route des vaisseaux allant de Panama ou du nord au Pérou; puisque ces vaisseaux dirigent toujours leur cours vers les côtes élevées, à la hauteur desquelles il devait

établir sa croisière. La prise du *Tryal* et celle du *Centurion* n'étaient pas moins bien placées pour couper toutes communications, en se rendant maîtres des vaisseaux qui voudraient aller de Valparaiso au nord ; car c'était naturellement par le moyen de ces vaisseaux qu'on aurait pu avoir quelques nouvelles de nous au Pérou.

Les arrangemens les mieux concertés n'emportent avec eux qu'une probabilité de succès plus ou moins grande, mais qui ne va jamais à une certitude parfaite ; les accidens, qui ne sauraient entrer en ligne de compte dans les délibérations, ayant souvent la plus grande influence sur les événemens. C'est ainsi que, dans le cas présent, l'état où le *Tryal* se trouvait réduit, et l'obligation de quitter notre croisière pour l'assister, malheurs qu'aucune prudence humaine ne pouvait prévoir ni prévenir, donnèrent occasion à tous les vaisseaux destinés pour Valparaiso de gagner ce port, durant ce fâcheux intervalle. Car, quoique, après nous être séparés du capitaine Saunders, nous nous hâtassions de regagner notre croisière, où nous arrivâmes le 29, à midi, nous n'eûmes cependant pas le bonheur de découvrir une seule voile jusqu'au 6 d'octobre ; ainsi, jugeant

que ce serait du temps perdu que de s'opiniâtrer à rester davantage, nous portâmes au lof du port, dans le dessein de joindre nos prises : mais, quand nous arrivâmes à leur croisière, nous ne les aperçûmes pas, quoique nous y restassions quatre ou cinq jours. Dans la supposition qu'elles s'étaient éloignées en donnant la chasse à quelque vaisseau ennemi, nous rangeâmes la côte jusqu'aux hauteurs de Nasca, où le capitaine Saunders avait ordre de nous joindre. Nous gagnâmes cet endroit le 21, pleins d'espérance de rencontrer quelques vaisseaux ennemis sur la côte ; car le témoignage de ceux qui avaient navigué autrefois dans les mêmes parages, et le rapport de nos prisonniers, s'accordaient à nous assurer que tous les vaisseaux destinés pour Callao passent toujours par là, afin de ne pas courir risque de tomber sous le vent du port. Cependant nous ne vîmes pas une seule voile jusqu'au 2 novembre. Ce jour-là nous aperçûmes deux vaisseaux, auxquels nous donnâmes la chasse, et qui se trouvèrent bientôt être les prises du *Tryal* et du *Centurion*. Comme ils avaient l'avantage du vent, nous serlâmes nos voiles pour les attendre. Le capitaine Saunders vint à

notre bord, informa le chef d'escadre qu'il avait exécuté ses ordres touchant *le Trial*; qu'il n'avait pu faire couler ce vaisseau à fond avant le 4 d'octobre, la mer ayant été si grosse, et le vaisseau, faute de mâts et de voiles pour le gouverner, si agité, qu'il n'avait pas été possible à la chaloupé de le prolonger durant la plus grande partie de tout ce temps; que pendant qu'ils attendaient ainsi l'occasion de se rendre à bord du *Trial*, ce vaisseau et eux avaient été emportés si loin au nord-ouest qu'ils s'étaient vus obligés de courir la bande de l'ouest, pour regagner leur proisière; et que c'était pour cette raison que nous ne les y avions point trouvés. Au reste, ils n'avaient pas été plus heureux que nous, n'ayant rencontré aucun vaisseau, depuis qu'ils s'étaient séparés de nous. Cette conformité qui se trouva dans nos aventures, et la certitude où nous étions que, si depuis quelque temps des vaisseaux eussent navigué dans ces mers, nous les aurions rencontrés, nous déterminèrent à croire que ceux de Valparaiso, ne voyant pas arriver les deux navires que nous avions pris, avaient, sur le soupçon que nous étions dans le voisinage, mis un embargo sur tous les vaisseaux

marchands dans ces contrées méridionales. Nous craignons aussi qu'on ne travaillât actuellement à équiper les vaisseaux de guerre à Callao ; car nous savions qu'un exprès n'employait ordinairement que vingt-neuf ou trente jours à se rendre de Valparaiso à Lima ; et il y en avait déjà plus de cinquante que nous avions fait notre première prise. Ce double sujet de crainte engagea M. Anson à se hâter d'arriver sous le vent de Callao , et de joindre , le plus tôt qu'il serait possible , le capitaine Mitchel , qui croissait à la hauteur de Païta , afin que , nos forces se trouvant réunies , nous fussions en état de bien recevoir les vaisseaux de Callao , s'ils osaient se mettre en mer. Dans cette vue nous partîmes le même après-midi , prenant bien soin de nous tenir assez loin de la côte pour n'être point aperçus : car nous savions qu'il était défendu , sous de sévères peines , à tous les navires du pays de passer le port de Callao sans y relâcher ; et , comme cette loi était constamment observée , nous serions indubitablement reconnus pour ennemis , si nous ne nous y conformions pas.

Dans l'incertitude où nous étions de pouvoir rencontrer l'escadre espagnole , M. Anson fit

passer à bord du *Centurion* une partie de son monde, dont il avait auparavant équipé le *Carmelo*. Portant ensuite au nord, nous eûmes connaissance de la petite île de Saint-Gallan. Cette île est située vers le 14° de latitude méridionale, et à peu près à cinq milles au nord, d'une hauteur appelée *Morro Vcijo*, ou la tête du vieillard. Je fais mention de cette île et de la hauteur voisine, parce qu'il se trouve entre ces deux endroits la meilleure croisière qu'il y ait sur cette côte : tous les vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du nord ou du sud, cherchant à reconnaître ces endroits pour diriger leur cours. Le 5 novembre, à quatre heures après midi, nous vîmes une voile. Nous l'aperçûmes d'abord sous le vent, et lui donnâmes la chasse à l'instant même. Le *Centurion*, qui cinglait mieux que les deux prises, les devança si fort qu'elles le perdirent bientôt de vue. Cependant la nuit étant survenue avant que nous eussions pu joindre le vaisseau ennemi, vers les sept heures du soir nous le perdîmes de vue, et ne sûmes quel cours suivre : à la fin, comme nous avions alors le vent favorable, M. Anson résolut de ne point changer de cours ; parce qu'il devait nécessairement par là se trou-

ver plus près de l'ennemi que s'il lui arrivait de se tromper, en changeant de direction au hasard ; le vaisseau que nous poursuivions étant, en ce cas, infailliblement perdu pour nous. Nous continuâmes ainsi à lui donner la chasse dans l'obscurité, environ une heure et demie ; et, durant tout ce temps, des gens de notre équipage crurent en discerner les voiles droit devant nous ; mais à la fin M. Brett, alors notre second lieutenant, l'aperçut réellement à bâbord, faisant route vers la haute mer, avec une direction qui différait de quatre pointes de compas de la nôtre. Aussitôt nous gouvernâmes sur le vaisseau ennemi : nous le joignîmes en moins d'une heure, et il se rendit après avoir essuyé quatorze coups de canon. Notre troisième lieutenant, M. Dennis, fut envoyé avec la chaloupe et quinze hommes pour prendre possession de la prise, et amener les prisonniers à notre bord. Ce vaisseau, qui se nommait *Sancta Térésa de Jesus*, avait été bâti à Guaiaquil, était d'environ trois cents tonneaux, et commandé par un Biscayen, appelé Barthélemi Urrupaga ; il allait de Guaiaquil à Callao, et était chargé de bois de charpente, de fil de Pito, qui est très-fort, et qu'on fait d'une espèce d'herbe, de

draps de Quito , de cacao , de noix de coco , de tabac , de cuirs , de cire , etc. Les espèces qui se trouvèrent à bord ne consistaient qu'en quelque monnaie d'argent , et ne montaient en tout qu'à cent soixante-dix livres sterling. A la vérité la charge aurait été de grande valeur , si nous avions pu en disposer : mais , comme il est espressément défendu aux Espagnols de jamais rançonner leurs vaisseaux , la plupart des choses que nous prenions dans ces mers , à l'exception de celles dont nous avons besoin pour nous-mêmes , ne nous servaient pas. Ce n'est point que ce ne fût un grand sujet de contentement pour nous ; que de causer un dommage considérable à nos ennemis ; ce qui n'était pas un des moindres services que nous étions destinés à rendre à notre patrie. Outre l'équipage de notre prise qui montait à quarante-cinq hommes , il y avait à bord quatre hommes et trois femmes , tous nés dans le pays de parens Espagnols , et trois esclaves noires , qui servaient les femmes. Ces dernières étaient une mère et ses deux filles , dont l'aînée pouvait avoir vingt-un ans , et la cadette quatorze. On aurait tort de s'étonner que de si jeunes personnes fussent excessivement alarmées en se voyant entre les

main d'un ennemi , que la conduite passée des flibustiers et les insinuations artificieuses de leurs prêtres leur faisaient envisager avec horreur. Leurs craintes ne pouvaient qu'augmenter par la beauté singulière de la plus jeune des deux filles , et par la disposition où devaient être naturellement des gens de mer qui , depuis près de douze mois , n'avaient point vu de femmes. Aussi s'étaient-elles cachées toutes , lorsque notre officier vint à bord ; et quand on les trouva , ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il put les engager à paraître au jour : cependant il vint bientôt à bout de les rassurer par ses manières , et par les déclarations réitérées qu'il leur fit qu'elles n'avaient absolument rien à craindre. Le chef d'escadre , instruit de la chose , ordonna qu'elles resteraient à bord de leur vaisseau , et dans l'appartement qu'elles avaient occupé jusqu'alors , où elles seraient servies comme auparavant , avec défense de leur faire la moindre peine. Et , pour qu'elles fussent plus sûres que ces ordres seraient exécutés , M. Anson permit que le pilote de leur vaisseau , qui , dans les navires espagnols est généralement considéré comme la seconde personne , restât à bord avec elles , pour leur tenir lieu de garde et de

protecteur. M. Anson lui donna cette commission, parce qu'il paraissait prendre un intérêt particulier à ces femmes, et qu'il s'était dit le mari de la plus jeune d'elles; quoiqu'il parut par la suite, tant par le rapport du reste des prisonniers que par d'autres circonstances, qu'il n'avait parlé ainsi que pour la mieux garantir des outrages qu'elle semblait avoir lieu d'appréhender. Un procédé aussi humain et aussi généreux de la part de notre commandant dissipa entièrement les frayeurs des nos prisonnières, qui parurent très-contentes durant tout le temps qu'elles restèrent avec nous, comme j'aurai occasion de le marquer plus en détail dans la suite.

•• J'ai dit ci-dessus qu'au commencement de la poursuite *le Centurion* avait tellement devancé les deux prises, qu'elles l'avaient perdu de vue. Pour leur donner le temps de nous joindre, nous mîmes en panne toute la nuit, tirant des coups de canon, et faisant des feux chaque demi-heure, pour empêcher que le capitaine Saunders et le lieutenant Saumaretz ne nous dépassassent sans nous apercevoir: mais ils étaient si loin derrière nous qu'ils ne virent ni n'entendirent aucun de nos signaux, et ne

nous atteignirent que le lendemain assez tard. Quand ils nous eurent joints, nous portâmes ensemble au nord, avec quatre voiles. Nous trouvâmes en cet endroit la mer, à plusieurs milles autour de nous, d'un très-beau rouge, et remarquâmes que cette couleur venait d'une quantité prodigieuse de frai de poisson, qui couvrait la surface de l'eau. Nous mîmes tant soit peu de cette eau dans un verre à vin, et vîmes que bien loin d'être troublé, comme elle nous l'avait paru, elle était claire comme du cristal, excepté qu'il y surnageait quelques globules rouges et glaireux. Notre nouvelle prise nous fournissant du bois de charpente, M. Anson ordonna qu'on réparât les chaloupes, et qu'on fit des chandeliers pour les pierriers aux proues, tant du bateau à rame que de la pinasse, afin de les rendre de plus de service, en cas que nous fussions obligés d'attaquer des vaisseaux, ou de tenter quelque autre entreprise sur la côte.

En portant de là au nord, nous ne vîmes rien de remarquable durant deux ou trois jours, quoique nos vaisseaux fussent assez écartés l'un de l'autre pour qu'aucun navire ennemi ne pût probablement nous échapper. En rangeant la

côte, nous remarquâmes qu'il y avait, généralement parlant, un courant qui faisait dériver notre vaisseau vers le nord, à raison de dix ou douze milles par jour. Nous trouvant alors à 8° de latitude méridionale, nous commençâmes à être entourés de poissons volans et de bonites, les premiers que nous eussions vus depuis notre départ des côtes du Brésil. C'est une chose remarquable que, sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les côtes occidentales du même continent; car nous ne les perdîmes de vue sur la côte du Brésil qu'en approchant du tropique méridional. La cause de cette différence vient certainement des différens degrés de chaleur dans la même latitude des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 novembre, nous étions trois lieues au midi de l'île la plus méridionale de Lobos, dont la latitude est 6° 27' sud. Il y a deux îles de ce nom; celle-ci qui s'appelle *Lobos de la Mar*, et une autre plus septentrionale, qui ressemble beaucoup à la première, et qu'on prend souvent pour elle, appelée *Lobos de Tierra*. Nous n'étions pas loin alors de la croisière assignée au *Gloucester*; ainsi, dans la crainte de le man-

quer, nous portâmes peu de voiles toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, nous vîmes au lof un vaisseau qui tâchait de gagner la côte. Il avait passé près de nous pendant l'obscurité de la nuit; et, comme nous vîmes d'abord que ce n'était pas *le Gloucester*, nous forçâmes de voiles pour le joindre. Le vent se trouvant trop faible pour que nous pussions beaucoup avancer, M. Anson ordonna qu'on armât le bateau à rames, sa pinasse et celle du *Tryal*, et qu'on abordât le vaisseau ennemi. Le lieutenant Brett, qui commandait le bateau à rames, s'en approcha le premier, vers les neuf heures, le salua d'une décharge de mousqueterie entre les mâts, au-dessus des têtes de l'équipage, et fit sauter aussitôt la plupart de ses gens à bord; mais les Espagnols ne firent pas la moindre résistance, étant suffisamment effrayés par l'éclat des sabres, et par la décharge qu'ils venaient d'essayer. Le lieutenant Brett fit amener les voiles, et ayant, chemin faisant, pris avec lui les deux pinasses, alla trouver le commandant. Quand il fut de nous à la distance d'environ quatre milles d'Angleterre, il passa dans le bateau à rame, menant avec lui des prisonniers qui l'avaient instruit de plusieurs choses impor-

tantes, dont il voulait informer le chef d'escadre. A son arrivée, nous apprîmes que la prise s'appelait *Nuestra Senora del Carmin*, et était d'environ cent soixante-dix tonneaux. Un vénitien, nommé *Marcos Moréna*, en était le commandant, et avait à bord quarante-trois matelots. La charge consistait en acier, fer, cire, poivre, bois de cèdre, planches, tabac en poudre, rosaires, marchandises d'Europe en ballots, cannelle, empois bleu, indulgences, et plusieurs autres sortes de marchandises. Quoique, dans les circonstances où nous nous trouvions, cette charge ne fût pas de grand prix pour nous, la perte ne laissait pas d'être très-considérable pour les Espagnols; le simple achat du tout leur ayant coûté, à Panama, plus de quatre cent mille écus. Ce vaisseau devait se rendre à Callao, et avait touché à Paita pour y faire de l'eau, des vivres; et ne s'était remis en mer que depuis vingt-quatre heures, quand il tomba entre nos mains.

J'ai dit que M. Brett avait reçu d'importans éclaircissemens de ses prisonniers, dont il souhaitait de faire d'abord part à M. Anson. Le premier qui lui donna quelques lumières fut un Irlandais catholique nommé *Jean Williams*,

qui était à bord du vaisseau espagnol. Williams avait trouvé moyen de se faire transporter de Cadix au Mexique, et avait parcouru tout ce royaume comme mereier. Il assurait avoir gagné à ce métier quatre ou cinq mille écus ; mais que les prêtres, sachant qu'il avait de l'argent, l'avaient tracassé et qu'on s'était à la fin emparé de tout. Il était à la vérité fort déguenillé, sortait des prisons de Paita, où il avait été mis pour quelque faute. Il témoigna une grande joie à la vue de ses compatriotes, et leur dit sur-le-champ que, peu de jours auparavant, il était arrivé un vaisseau à Paita, dont le maître avait informé le gouverneur qu'un très-grand vaisseau, qu'il jugeait, à la figure et à la couleur des voiles, appartenir à l'escadre anglaise, lui avait donné la chasse en pleine mer. Nous conjecturâmes que ce devait avoir été *le Gloucester*, et sûmes, dans la suite, que nous avions bien deviné. Le gouverneur, bien convaincu de la vérité de la déposition du maître, envoya un exprès à Lima pour en informer le vice-roi ; et l'officier royal qui résidait à Paita, craignant une visite de la part des Anglais, était actuellement occupé à faire transporter le trésor du roi et le sien à Piura, ville dans les terres ; à la

distance d'environ quinze lieues. Nous apprîmes de plus de nos prisonniers qu'il y avait à la douane de Paita une somme considérable, qui appartenait à quelques marchands de Lima ; et que cette somme devait être embarquée à bord d'un navire, qui était actuellement dans le port de Paita, et allait partir incessamment pour Sansonnate, sur la côte du Mexique, dans le dessein d'y acheter une partie de la charge du vaisseau de Manille. Ce navire passait à Paita pour un très-bon voilier, et avait été suivi depuis peu. Selon les prisonniers, il devait probablement mettre à la voile le lendemain matin. Ce qu'ils venaient de dire au sujet de la vitesse de ce navire, à bord duquel l'argent était embarqué, ne nous donnait pas lieu de croire que notre vaisseau, qui avait à peu près été deux ans en mer, fût en état de le joindre, si nous le laissions sortir du port. Cette considération, jointe à celle que nous étions découverts, et que l'alarme serait bientôt répandue sur toute la côte, et qu'ainsi ce serait fort inutilement que nous continuerions à croiser dans ces parages, détermina le chef d'escadre à tâcher de s'emparer de la place par surprise. Pour réussir dans cette expédition, il s'était informé

exactement de la force, et de l'état de Paita, et avait une espèce de certitude qu'il ne courait aucun risque d'y perdre du monde. Outre cela le succès de l'entreprise nous procurait non-seulement un butin considérable, mais aussi une grande quantité de vivres, dont nous commençons à manquer, et nous donnait en même temps l'occasion de remettre en liberté nos prisonniers, qui étaient nombreux, et consumaient des provisions dont nous avons bien besoin pour nous-mêmes. Ainsi plus d'une raison devait nous engager à tenter l'entreprise. Nous verrons dans le chapitre suivant quel en fut le succès, et jusqu'à quel point cette expédition répondit à notre attente.

CHAPITRE II.

Prise de Paita ; ce que nous fîmes jusqu'à ce que nous quittâmes les côtes du Pérou.

LA ville de Paita , à 5° 12' de latitude méridionale , est située dans un canton fort stérile , dont le terrain n'est composé que de sable et d'ardoise : elle contient environ deux cents familles. Les maisons n'ont qu'un étage , et les murs sont faits avec des roseaux fendus et de l'argile. On emploie pour la toiture des feuilles sèches. Cette manière de bâtir , toute légère qu'elle paraît , est assez solide pour un pays où l'on regarde la pluie comme un phénomène très-rare. Il en tomba pourtant en 1738 , et , quoiqu'elle ne fût pas fort abondante , elle détrempea les murs de plusieurs de ces bâtimens , et les fit écrouler. Le plus grand nombre des habitans de Paita sont des Indiens , des esclaves nègres , des mulâtres ou des métis ; il y a fort peu de blancs. Le port de cette ville ne peut guère passer que pour une baie ; c'est pourtant

le meilleur qu'il y ait dans ces quartiers, et l'ancrage y est sûr et bon. Il est très-fréquenté par les vaisseaux qui viennent des pays situés au nord; il n'y a pas d'autre lieu de relâche pour les vaisseaux qui vont d'Acapulco, Sonsonate, Réaléjo et Panama à Callao; la longueur de ces voyages, qui, pendant presque toute l'année, ne peuvent se faire qu'en remontant contre le vent, oblige ces vaisseaux à border la côte pour faire de l'eau. Il est vrai que les environs de Paita sont si arides qu'on n'y trouve pas une goutte d'eau à boire, ni aucune sorte d'herbages, ni provisions d'aucune espèce, excepté du poisson et quelques chèvres; mais à deux ou trois lieues de là vers le nord, il y a une ville d'Indiens nommée *Colan*, d'où on transporte à Paita, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille, et autres rafraîchissemens pour les vaisseaux qui touchent en cet endroit. On y amène aussi du bétail de Piura, ville située plus avant dans le pays, à quatorze lieues de Paita. L'eau qu'on apporte de Colan est d'une couleur blanchâtre; mais, bien qu'elle ne soit pas belle, on la dit pourtant fort saine: on prétend même que, en serpentant entre des bois

de salsepareille, elle devient imprégnée des vertus de ces arbres. Le port de Paita, outre ces commodités qu'il procure aux vaisseaux destinés pour Callao, sert encore de lieu de débarquement aux passagers qui vont d'Acapulco et de Panama à Lima; car, comme il est éloigné de deux cents lieues de Callao, qui sert de port à cette dernière ville, et qu'on trouve presque toujours le vent contraire à cette route, le voyage par mer devient extrêmement fatigant et ennuyeux; on aime mieux faire le voyage par terre; il y a un chemin assez commode, parallèle à la côte, où on trouve quelques villages et des gîtes passables.

Paita est une ville toute ouverte, et qui n'est défendue que par un fort. Il nous importait beaucoup d'être exactement informés de l'état de ce fort. Nous interrogeâmes donc nos prisonniers sur ce sujet, et ils nous apprirent que le fort était muni de huit pièces de canon montées sur leur affût; mais qu'il n'avait ni fossés, ni ouvrages extérieurs, ni rempart, n'étant fermé que d'un simple mur de brique; que la garnison se composait d'une seule compagnie très-faible, mais que la ville pouvait fournir outre cela trois cents hommes armés.

Après ces informations, M. Anson résolut, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, d'attaquer la place cette nuit même. Nous étions à douze lieues de la côte; distance suffisante pour n'être pas découverts, mais pas assez grande pour qu'en faisant force de voiles, nous ne pussions arriver dans la baie avec la nuit. Cependant le chef d'escadre jugea fort prudemment que nos vaisseaux étaient trop gros pour n'être pas aperçus de loin, même pendant la nuit; et qu'à cette vue, les habitans alarmés transporteraient leurs meilleurs effets plus avant dans le pays. D'ailleurs la place n'était pas assez considérable pour qu'il fût indispensable d'employer toutes nos forces: ainsi il résolut de ne se servir que de nos chaloupes pour cette expédition. Il commanda donc le bateau à dix-huit rames, notre pinasse et celle du *Tryal*, et ayant choisi cinquante-huit hommes pour s'y embarquer, il mit à leur tête le lieutenant Brett, et lui donna les ordres nécessaires. Pour prévenir les contre-temps et la confusion qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit et de l'ignorance des lieux, il ordonna à deux pilotes espagnols d'accompagner M. Brett, de le mener au lieu de débar-

quement le plus convenable, et de lui servir de guides lorsqu'il serait à terre. Pour s'assurer d'autant mieux de la fidélité de ces deux Espagnols, dans une conjoncture aussi délicate, M. Anson assura tous nos prisonniers que si ces deux hommes le servaient bien en cette occasion, il leur rendrait à tous la liberté, et les relâcherait en cet endroit; mais qu'au moindre indice de trahison les deux pilotes auraient d'abord la tête cassée, et que tous les autres prisonniers que nous avons à bord seraient emmenés en Angleterre. Nous trouvâmes ainsi l'art d'intéresser nos prisonniers au succès de notre entreprise, et de nous mettre à couvert des effets de la négligence et de la perfidie de nos guides.

Je ne puis m'empêcher de parler d'une circonstance assez singulière qui concerne l'un de ces deux pilotes, et que nous n'apprîmes que dans la suite. Cet homme avait été pris vingt ans auparavant par le capitaine Clipperton, qui l'obligea à lui servir de guide, dans une entreprise qu'il fit pour surprendre Truxillo, ville située dans les terres, au sud de Paita. Ce pilote trouva le moyen de donner l'alarme aux habitans, qui eurent le temps de se sauver,

quoique la ville fût prise. Ainsi cet homme servit, malgré lui, de guide aux deux seules expéditions qui aient été faites à terre sur cette côte, pendant un aussi long intervalle de temps. Mais revenons à notre sujet.

Durant ces préparatifs, nos vaisseaux avançaient à force de voiles vers le port, car nous étions encore trop éloignés pour être aperçus. A dix heures du soir, n'étant plus qu'à cinq lieues de la ville, M. Brett nous quitta avec les chaloupes qu'il commandait; et arriva à l'entrée de la baie, sans être découvert; mais, à peine y était-il entré que des gens qui étaient à bord d'un vaisseau ancré dans ce port l'aperçurent; ils se jetèrent dans leur chaloupe et ramèrent vers le fort, en donnant l'alarme, et criant de toutes leurs forces. *Les Anglais! les chiens d'Anglais!* Dans ce moment toute la ville fut en alarme, et nos gens virent plusieurs lumières qui allaient et venaient dans le fort, et d'autres marques qui annonçaient les mouvemens des habitans. M. Brett exhorta ses gens à ramer vivement vers le rivage, afin de donner à l'ennemi le moins de temps possible pour se mettre en défense. Cependant, avant que nos chaloupes pussent gagner terre, la gar-

nison du fort avait déjà mis quelques pièces de canon en état de tirer, et elles étaient pointées vers le lieu du débarquement. Apparemment, plutôt par hasard que par adresse; vu l'obscurité de la nuit, un des coups fut assez bien ajusté pour que le boulet passât justement au dessus de la tête de ceux qui montaient une des chaloupes. Cela fit redoubler d'efforts à nos gens, en sorte qu'ils gagnèrent le rivage, et débarquèrent avant qu'on eût le temps de leur tirer une seconde volée. Dès qu'ils furent à terre, un de leurs guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage, où ils se trouvèrent à couvert du feu du fort; et, s'étant formés aussi bien que le temps le permettait, ils marchèrent d'abord vers la place de la parade. Cette place est un grand carré au bout de la rue par où ils étaient entrés; le fort fait un des côtés de cette place, et la maison du gouverneur en forme un autre. Quoique nos gens marchassent en assez bon ordre, le bruit qu'ils faisaient, et leurs huzzas, excités par la joie ordinaire aux matelots, lorsqu'ils se sentent à terre après une longue navigation, par l'ardeur que leur inspirait la présence de l'ennemi, et par l'espérance du butin;

tout cela, joint au roulement de leurs tambours, faisait paraître leur nombre beaucoup plus grand qu'il n'était ; et persuada aux habitans qu'ils avaient au moins trois cents hommes en tête ; qu'il convenait mieux, en conséquence, de penser à la fuite que de chercher à se défendre. Ainsi nos gens n'eurent à essuyer qu'une décharge de la part des marchands à qui appartenaient les trésors, renfermés alors dans la ville, et de quelques autres qui s'étaient joints à eux. Ces gens s'étaient postés dans une galerie qui entourait la maison du gouverneur ; mais, dès que les nôtres eurent fait feu sur eux, ils quittèrent leur poste et les laissèrent maîtres de la place.

Après ce succès, M. Brett divisa son monde en deux partis ; il ordonna à l'un d'environner le logis du gouverneur, et de tâcher de se saisir de sa personne, et il marcha à la tête de l'autre vers le fort, dans le dessein de l'emporter : mais il le trouva abandonné ; la garnison avait passé par dessus les murs pour s'enfuir. Ainsi, en moins d'un quart d'heure, à compter du moment de la descente, nous fûmes maîtres de la ville, sans autre perte que celle d'un homme tué et deux de blessés ; dont l'un fut le pilote

Espagnol de *la Thérèse*, à qui une balle de mousquet effleura le poignet. M. de Keppel, fils de mylord Albemarle, l'échappa belle; une balle lui emporta le bec d'un bonnet de postillon, dont il était coiffé, et lui rasa la tempe, mais sans le blesser.

M. Brett plaça une garde dans le fort; une autre à la maison du gouverneur, et des sentinelles à toutes les avenues de la ville, tant pour prévenir les surprises de la part de l'ennemi, que pour empêcher le désordre et le pillage. Son premier soin ensuite fut de prendre possession de la douane, où les trésors des marchands étaient déposés, et d'examiner combien il était resté d'Espagnols dans la ville, afin de pouvoir juger des précautions qu'il y avait à prendre. Il eut bientôt l'esprit en repos sur cet article; la plupart des habitans, réveillés en sursaut par l'alarme, s'étaient sauvés en chemise. Le gouverneur même n'avait pas été des moins pressés; car il s'enfuit un pied chaussé et l'autre nu, abandonnant sa femme, jeune dame de dix-sept ans qu'il n'avait épousée que depuis trois ou quatre jours. Cependant elle ne fut pas prise, deux sentinelles espagnoles l'ayant emmenée en chemise dans l'instant où nos gens

environnaient la maison. Nous fûmes très-fâchés que le gouverneur nous eût échappé ; M. Anson avait bien expressément recommandé qu'on fit tout ce qu'on pourrait pour se saisir de sa personne, persuadé qu'il contribuerait efficacement à faire traiter du rachat de la ville ; mais il n'y eut pas moyen de s'emparer de lui. Le peu d'habitans qui étaient restés furent renfermés sous bonne garde dans une des églises, à l'exception de quelques nègres vigoureux qu'on employa tout le reste de la nuit à transporter au fort les trésors trouvés dans la douane et dans d'autres endroits : bien entendu qu'on eut soin de les faire accompagner de quelques mousquetaires.

Tandis que M. Brett était occupé de ces soins nécessaires, les matelots, quoique employés à des affaires assez importantes, se donnèrent la liberté de fouiller les maisons voisines de leur poste, et de s'amuser au pillage. La première chose qui s'offrit à leurs yeux furent les habits que les Espagnols avaient oubliés d'emporter, et qui, suivant la mode du pays, était chamarrés de galons et de broderie. Nos gens se jetèrent dessus avec avidité, et les endossèrent, d'abord par dessus leurs jaquettes.

crasseuses et leurs chausses poissées, sans oublier les belles perruques et les chapeaux bordés. Cette mode fut bientôt suivie par tout le détachement, et les derniers venus ne trouvant plus d'habits d'hommes assez beaux à leur gré, prirent les jupes et les robes de femmes, qu'ils ne firent nulle difficulté d'ajouter à leur habillement ordinaire, pourvu qu'ils les trouvassent assez magnifiques. Les premiers de ces masques qui se présentèrent aux yeux de M. Brett étaient si bien déguisés qu'il eut peine à les reconnaître.

Voilà ce qui eut lieu pendant la première nuit que nos gens passèrent à terre. Je reviens à présent au *Centurion*. Après que nos chaloupes nous eurent quittés, nous restâmes en panne jusqu'à une heure du matin; et comme nous supposions que notre détachement était alors bien prêt de débarquer, nous voguâmes doucement vers la baie. A sept heures du matin, nous nous trouvâmes à son entrée, et bientôt après nous découvrîmes la ville. Quoique nous n'eussions pas lieu de douter du succès de notre entreprise, ce fut pourtant avec une joie sensible que nous aperçûmes, à l'aide des lunettes d'approche, le pavillon anglais arboré.

au fort. Nous louvoyâmes avec ardeur pour approcher de la ville aussi vite que nous pouvait permettre le vent de terre qui soufflait alors. A onze heures la pinasse *du Tryal* vint à bord chargée de piastres et d'argenterie d'église ; et l'officier qui la commandait nous fit le récit de ce qui s'était passé la nuit précédente , tel que je viens de le rapporter. A deux heures après midi , nous jetâmes l'ancre sur deux brasses et demie d'eau , à un mille et demi de la ville , et par conséquent à portée d'avoir facilement communication avec ceux qui étaient à terre. Nous vîmes que M. Brett s'était employé sans relâche à rassembler les trésors qu'il avait trouvés dans la ville , et qu'il n'avait pas été troublé dans cette occupation. Cependant l'ennemi assemblait toutes les forces des environs sur une hauteur qu'on voyait derrière la ville , et ces forces ne paraissaient pas à dédaigner. Nous y distinguons entre autres environ deux cents cavaliers bien montés et bien armés , à ce qu'il nous paraissait , et le tout était rangé en assez bon ordre avec nombre de tambours , de trompettes et de drapeaux. Ils faisaient le plus de bruit qu'ils pouvaient avec cette musique guerrière , et paraissaient avec grande ostenta-

tion, dans l'espérance de nous intimider, et de nous forcer à nous retirer avant d'avoir fini d'emporter notre butin; car ils savaient déjà que nous avions peu de monde à terre. Nous n'étions pas assez aisés à effrayer pour croire que leur cavalerie, sur laquelle ils paraissaient le plus compter, osât s'engager dans les rues et venir nous attaquer entre les maisons, quand même nous aurions encore été en plus petit nombre. Ainsi nous continuâmes tranquillement, tant que le jour dura; à embarquer le trésor, les provisions et les rafraîchissemens que nous trouvâmes dans cette ville en grande abondance. Vers la nuit le chef d'escadre, pour prévenir toute surprise, envoya du renfort à terre: on prit poste dans les rues qui aboutissaient à la place, et on les traversa toutes de barricades de six pieds de haut. L'ennemi se tint tranquille pendant la nuit, et le lendemain à la pointe du jour, nous recommençâmes à charger nos chaloupes et à les envoyer à bord.

Nous eûmes lieu de nous apercevoir que les ordres donnés par M. Anson pour la prise du gouverneur avaient été très-sages, et que c'était un grand malheur pour nous qu'ils n'eussent pas été exécutés. Nous trouvâmes des ma-

gasins remplis de marchandises de prix qui nous étaient tout-à-fait inutiles, parce que nous n'avions pas de place dans nos vaisseaux pour les placer. Si nous avions tenu le gouverneur, il eût probablement traité avec nous du rachat de ces effets et de la ville, et c'eût été un grand avantage de part et d'autre; mais il se trouvait en liberté; il avait rassemblé toutes les forces du pays à plusieurs lieues à la ronde; il lui en était même venu de Piura, éloigné de quatorze lieues; et il était si charmé de se voir général qu'il ne s'embarrassait guère du sort de sa place. Quoique M. Anson envoyât comme messagers près de lui plusieurs des habitans que nous avions pris, et l'invitât à traiter de ce rachat, dont il lui laissait entendre qu'il lui ferait bon marché, et qu'il se contenterait de quelque bétail et autres rafraîchissemens, en assurant en même temps que, à son refus, il serait mettre la ville en feu; malgré toutes ces avances, M. le gouverneur fut si fier qu'il ne daigna pas même y faire la moindre réponse.

Le second jour que nous fûmes en possession de la ville, plusieurs esclaves nègres désertèrent du corps d'Espagnols qui était sur la hauteur, et vinrent se rendre à nous: l'un d'eux fut re-

connu par un des prisonniers que nous avions à bord, et qui l'avait vu à Panama. D'un autre côté les Espagnols, placés sur la hauteur, souffraient une extrême disette d'eau, et plusieurs de leurs esclaves se glissaient adroitement dans les maisons de la ville, et enlevaient des jarres d'eau qu'ils portaient à leurs maîtres; et quoique nos gens en attrapassent aussi, la soif était si pressante dans leur camp qu'ils continuèrent ce manége pendant tout le temps que nous restâmes maîtres de la place. Ce même jour, nous apprîmes des déserteurs et des prisonniers que les Espagnols, dont le nombre devenait considérable, étaient résolus d'attaquer la ville et le fort la nuit suivante, et qu'un certain Gordon, Ecossais catholique et capitaine de vaisseau dans ces mers, devait avoir la direction de cette attaque. Malgré ces avis, nous continuâmes notre ouvrage sans inquiétude jusqu'au soir. Alors le chef d'escadre envoya un nouveau renfort à terre. M. Brett doubla les gardes à chaque barricade, joignit les postes par le moyen de sentinelles placées à portée de la voix l'une de l'autre, et fit faire des rondes fréquentes accompagnées de tambours. Ces marques de vigilance ne pouvaient être ignorées de l'ennemi,

qui entendait le bruit de nos tambours et peut-être la voix des sentinelles. Cependant la nuit se passa sans qu'il fît mine de vouloir attaquer.

Dès le soir de ce même jour, les trésors étaient déjà à bord du *Centurion* ; ainsi le lendemain, 15 novembre, nos chaloupes furent employées à transporter les autres effets de prix, dont nous jugeâmes à propos de nous charger. Le chef d'escadre, ayant résolu de partir ce jour-là, envoya à terre, dès les dix heures du matin, tous les prisonniers laissés à bord, ainsi qu'il l'avait promis. Ils étaient au nombre de quatre-vingt-huit ; et M. Brett eut ordre de les renfermer dans une église, jusqu'au moment où ils voudraient s'embarquer. Il devait à cet instant même incendier toute la ville, et épargner seulement les deux églises, qui par bonheur étaient séparées des maisons. Ces ordres furent ponctuellement exécutés ; M. Brett fit mettre de la poix et du goudron, qu'on trouva en grande quantité dans la ville, dans des maisons situées en différentes rues, afin que le feu prît avec violence en plusieurs endroits à la fois, et que l'action en fût si prompte et si générale qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi de l'éteindre après notre départ. Ces préparatifs terminés,

et le canon du fort encloué, M. Brett fit mettre le feu aux maisons qui étaient au dessus du vent, et, rassemblant son monde, il marcha vers le rivage où les chaloupes l'attendaient. Cet endroit du rivage était une plage toute découverte hors de la ville; de sorte que les Espagnols, voyant clairement qu'il s'apprêtait à faire retraite, résolurent de la troubler, et de tâcher de gagner quelque avantage dont ils pussent se vanter. Pour cet effet, un petit escadron, choisi sans doute sur toute leur cavalerie, descendit de la hauteur, et s'avança avec une rapidité qui aurait fait croire qu'ils allaient charger nos gens, et profiter de l'avantage d'une plaine ouverte, si nous n'avions pas eu une juste idée de leur valeur. Nous pensâmes donc, et nous ne nous trompâmes pas, que toutes ces apparences n'étaient que pure ostentation; aussi dès que M. Brett eut fait face à l'ennemi, ce dernier s'arrêta tout court, et de ce moment n'essaya plus d'avancer. Nos gens, arrivés à leurs chaloupes, s'arrêtèrent et attendirent assez longtemps, parce qu'ils s'aperçurent qu'il leur manquait un homme; mais, voyant que, quelques informations qu'on prît, on ne pouvait apprendre ce qu'il était devenu, on résolut de partir

sans lui. Nos gens étaient déjà embarqués jusqu'au dernier; et les chaloupes quittaient le rivage, lorsqu'on l'entendit crier de toutes ses forces qu'on l'attendit. La ville était toute en feu et la fumée couvrait la plage, de manière qu'on ne pouvait le voir, quoiqu'on l'entendit très-bien. M. Brett envoya une des chaloupes au secours de cet homme; elle le trouva dans la mer jusqu'au cou; car il était entré dans l'eau aussi avant qu'il avait osé, pressé par la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi devenu furieux. Il avoua que la cause de son retard était une dose un peu forte d'eau-de-vie, qu'il avait prise le matin, et qui l'avait plongé dans un sommeil dont il n'avait été tiré que par le feu, qui l'avait approché d'un peu trop près et qui s'était fait sentir trop vivement. Il fut fort surpris, en ouvrant les yeux, de se trouver au milieu des flammes, et de voir courir çà et là des Espagnols et des Indiens. Sa frayeur fut si grande et si subite qu'elle dissipa dans l'instant son ivresse, et lui rendit assez de présence d'esprit pour avoir l'attention de s'échapper à travers la plus épaisse fumée pour se dérober aux yeux de l'ennemi. Il courut de toute sa force vers le rivage, et entra dans

la mer aussi avant que le pouvait un homme qui ne savait pas nager: le tout sans avoir la moindre curiosité de regarder derrière lui.

Je dois dire, à l'honneur de nos gens, que, quoiqu'ils eussent trouvé grande quantité de vins et de liqueurs spiritueuses dans cette ville, cet homme fut le seul qui s'oublia au point de s'enivrer. Leur conduite en tout, pendant qu'ils furent à terre, fut beaucoup plus sage qu'on n'avait lieu de l'attendre d'une troupe de marins, qui avaient été pendant si longtemps confinés dans un vaisseau. Il est vrai qu'une bonne partie de cette sagesse est due à la vigilance de nos officiers, et à l'exacte discipline que M. Anson faisait observer dans son bord; mais avec tout cela il faut avouer que ce n'est pas un effort commun à des matelots que de savoir se modérer sur l'usage des liqueurs fortes, lorsqu'ils en trouvent.

A cet exemple unique d'ivrognerie il faut ajouter une faute d'une autre espèce, qu'un de nos gens commit, et qui fut accompagnée de circonstances assez singulières. Un Anglais autrefois employé dans les chantiers de Portsmouth, comme charpentier de vaisseau, et qui était passé depuis au service d'Espagne, exer-

çait le même métier à Guayaquil ; et ses parens, informés qu'il se trouvait dans ce pays, lui avaient écrit par la voie du *Centurion*. Cet homme faisait alors partie du corps d'Espagnols posté sur la hauteur de Paita, et, désirant de se signaler, il s'avança vers la ville, sans armes, et aborda une de nos sentinelles, en faisant semblant de vouloir quitter les Espagnols, et de se rendre à nous. Notre sentinelle avait un pistolet bandé, mais elle se laissa amuser par cet homme, qui l'approcha tout près. Le charpentier prit son temps, arracha le pistolet des mains de la sentinelle, et s'enfuit vers l'ennemi. Deux de nos gens, qui s'étaient avancés vers cet endroit, dès qu'ils avaient vu cet homme s'approcher de la sentinelle, se trouvèrent à portée de courir après lui ; mais il gagna la hauteur avant qu'ils pussent le joindre ; et, quand il y fut parvenu, il se tourna vers eux, et leur lâcha le coup de pistolet ; ils lui tirèrent aussi les leurs, et quoiqu'il fût à une assez grande distance, que la crête de la hauteur le leur dérobat au moment où ils voulaient ajuster, ils apprirent pourtant dans la suite que le coup avait porté, et que l'homme était mort sur-le-champ. La sentinelle fut punie pour s'être laissé ainsi surprendre.

Tandis que nos chaloupes ramaient de leur mieux pour regagner l'escadre , après avoir tiré de l'eau leur camarade , les flammes avaient gagné toute la ville , et y avaient fait de tels ravages , tant par le soin que nous avions eu d'y distribuer quantité de matières combustibles , que par la structure des édifices et les matériaux dont ils étaient faits , que l'ennemi , quelque nombreux qu'il parût être , se trouva dans l'impossibilité d'arrêter l'incendie et de sauver ni maisons ni marchandises. Les Espagnols firent monter leur perte dans ce grand désastre à un million et demi de piastres ; et je crois bien que cette somme n'était pas fort exagérée. Notre profit , quoique fort inférieur à la perte de l'ennemi , fut cependant encore très-considérable. La vaisselle et l'argent monnayé montaient à 30,000 livres sterling , sans compter les bijoux , dont nous ne pûmes au juste estimer la valeur.

Dès que le détachement que nous ramenaient nos chaloupes eut rejoint l'escadre , notre commandant se prépara à quitter cet endroit le soir même. En y arrivant , nous y avons trouvé six vaisseaux ; le premier était celui qu'on nous dit devoir transporter le trésor à

la côte du Mexique; et comme nous étions persuadés qu'il était très-bon voilier, nous résolûmes de l'emmener avec nous; les autres étoient deux senaux, une barque et deux galères de trente-six rames chacune. Nous apprîmes depuis que ces deux dernières, et plusieurs autres semblables qu'on avait bâties dans différens ports, étaient destinées à nous empêcher de faire descente aux environs de Callao; car les Espagnols, sur les premiers avis qu'ils eurent de l'équipement de notre escadre et de sa force, crurent que nous en voulions à Lima. M. Anson, ne sachant que faire de ces cinq vaisseaux, ordonna qu'ils fussent coulés à fond. M. Hughs, lieutenant du *Tryal*, fut mis avec dix hommes sur le sixième (*le Solidad*), que nous emmenâmes; après quoi l'escadre leva l'ancre vers minuit, et partit au nombre de six vaisseaux, *le Centurion*, *le Tryal*, *le Carmelo*, *la Thérèse*, *le Carmin* et *le Solidad*.

Avant que d'aller plus loin, je crois que c'est ici le lieu d'instruire le lecteur de la valeur du butin que nous fîmes en cette occasion, et du dommage que nous causâmes aux Espagnols. J'ai dit que nous y trouvâmes une grande quantité d'effets de prix, qui ne pouvaient nous

être d'aucun usage, et que nous ne pouvions emporter ; ainsi, pour cet article, je ne puis guère qu'en estimer en gros la valeur. Les Espagnols, dans les représentations qu'ils firent à la cour de Madrid, firent monter leur perte, comme nous l'avons appris depuis, à un million et demi de piastres ; et je crois bien que cette somme n'est pas fort exagérée, car une bonne partie des effets que nous fîmes consumer aux flammes étaient des étoffes de grand prix, telles que draps fins, soieries, batis-tes, etc. Notre profit, quoique fort inférieur à la perte de l'ennemi, ne fut cependant pas petit ; la vaisselle et l'argent monnoyé montaient à plus de 30,000 livres sterling, sans compter plusieurs joyaux, bagues, bracelets, etc., dont il ne fut pas possible de fixer au juste la valeur. D'ailleurs, ce que les pillards s'approprièrent n'est pas compris dans cette somme ; en un mot, ce fut le butin le plus considérable que nous eussions fait sur cette côte.

Je ne dois pas passer sous silence la belle conduite de M. Anson envers les prisonniers. J'ai déjà dit que nous relâchâmes au moment du départ. Il y avait parmi eux des personnes d'un rang élevé, entre autres un jeune homme

de dix-sept ans, fils du vice-président du conseil de Chili. On sait toutes les barbaries que les boucaniers et les flibustiers ont commises autrefois ; et les gens d'église s'en étaient habilement servis pour donner aux habitans de ce pays les idées les plus affreuses de la nation anglaise. Nos prisonniers, la première fois que nous les obligeâmes à passer sur nos vaisseaux, y parurent tous consternés, saisis d'effroi et d'horreur. Le jeune homme que je viens de citer n'était jamais sorti de la maison paternelle ; il déplorait son sort de la manière la plus touchante et regrettait son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa terre natale, dont il se croyait séparé pour jamais. Il s'imaginait être condamné pour le reste de sa vie à l'esclavage le plus dur. Tous les Espagnols qui tombaient entre nos mains, partageaient ces craintes. M. Anson n'épargna rien de ce qui pouvait effacer ces fausses idées. Il eut soin de faire manger tour à tour à sa table, les plus distingués d'entre eux, et donna les ordres les plus sévères pour qu'ils fussent traités avec toute la décence et l'humanité possibles. Malgré ces précautions, nous remarquions fort bien qu'il leur fallait quelques jours pour se désabuser, et cesser de croire

que cette douceur ferait bientôt place à des cruautés inouïes. Ils se rassurèrent enfin avec le temps : la tranquillité et la joie même succédèrent à leurs craintes ; ils ne parurent plus s'inquiéter beaucoup de leur prison. Le jeune homme dont j'ai parlé changea si bien d'idée, conçut tant de respect et de tendresse pour M. Anson, et prit tant de goût à notre manière de vivre, qui lui était toute nouvelle, que, lorsqu'on le relâcha à Paita, je doute s'il n'eût pas mieux aimé venir faire un voyage avec nous en Angleterre que de s'en retourner chez lui.

Cette conduite de M. Anson à l'égard de ses prisonniers, leur donna les plus grandes idées de son humanité et de sa bonté, et, comme les hommes aiment volontiers à former des règles générales, elle les disposa à juger fort avantageusement de la nation anglaise.

Cependant quelque vénération que nos premiers prisonniers eussent conçue pour M. Anson, elle fut bien augmentée par la manière dont il en agit à l'égard des femmes qui se trouvaient à bord de *la Thérèse*, lorsque ce vaisseau tomba entre nos mains. Il leur laissa l'ap-

partement qu'elles y avaient occupé, défendit très-expressément à ses gens d'en approcher, et permit au pilote de ce bâtiment de rester auprès d'elles pour les garder. Ces manières d'un ennemi, et d'un ennemi hérétique, surprirent ceux mêmes des Espagnols qui avaient déjà éprouvé les effets de son caractère aimable. Ils ne pouvaient comprendre qu'il eût résisté à la curiosité de voir de jolies personnes, dont la plus jeune passait pour une beauté. Ces dames furent si sensibles à toutes ces attentions que, lorsqu'il s'agit de débarquer à Paita, et d'être mises en liberté, elles refusèrent d'aller à terre, avant qu'on les menât à bord du *Centurion*, afin de témoigner elles-mêmes leur reconnaissance au chef de l'escadre. Je puis dire avec vérité qu'il n'y eut pas un seul de nos prisonniers qui ne se louât du traitement qu'il avait reçu de nous. Un père jésuite, entre autres, qui était un homme fort considéré parmi eux, ne pouvait se lasser d'exprimer sa reconnaissance de toutes les politesses qu'il avait reçues de nous, aussi bien que les autres prisonniers, et assura M. Anson qu'il se sentait obligé de lui en rendre justice en toute occasion, et de reconnaître que sa conduite à leur égard ne pouvait jamais être oubliée; mais que

surtout la manière dont il en avait agi avec les dames était si noble et si extraordinaire qu'il craignait que le respect qu'on portait à son caractère ne pût même lui faire ajouter foi, lorsqu'il en ferait le récit. Nous avons appris que nos prisonniers n'ont pas changé de ton après être sortis de nos mains, et qu'ils ont rempli Lima et tout le Pérou des éloges du chef d'escadre. Le bon père en particulier ne tarissait pas sur ses louanges, et a poussé la chose jusqu'à expliquer en sa faveur, dans un sens relâché et hypothétique, l'article de foi de son église qui dit que tous les hérétiques sont damnés.

La manière dont les Espagnols peuvent penser de notre nation n'est nullement une chose indifférente; leur estime nous importe peut-être plus que celle de tout le reste du monde. Le commerce que nous avons autrefois fait avec eux, et que nous pourrons faire encore dans la suite, est non-seulement fort considérable, mais il est d'une nature toute particulière, et exige de part et d'autre de l'honneur et de la bonne foi. Quand nulle considération politique n'eût eu lieu, M. Anson n'eût pu en agir autrement; ç'aurait été une conduite trop opposée à son propre caractère, de traiter avec dureté ceux que le sort des ar-

mes livrait entre ses mains ; c'est ce dont tous les Espagnols de l'Amérique sont convaincus, et son nom est en vénération dans tous les vastes pays qu'ils habitent.

CHAPITRE III.

Notre voyage depuis Paita jusqu'à Quibo.

EN partant de Paita , le 26 novembre à minuit , nous portâmes à l'ouest , et le matin le chef d'escadre ordonna de s'étendre pour mieux découvrir *le Gloucester* ; car nous approchions du parage où le capitaine Mitchel avait ordre de croiser , et nous nous attendions à toute heure de le rencontrer ; cependant toute la journée se passa sans l'apercevoir.

Dans ce temps-là , une espèce de jalousie qui s'était glissée parmi nos équipages , lors de la descente à Paita , s'accrut à tel degré , que le chef d'escadre se vit obligé d'interposer son autorité pour la faire cesser. Le butin que quelques pillards s'étaient approprié , comme la récompense des périls auxquels ils avaient été exposés dans cette expédition , avait fait naître cette mésintelligence. Ceux qui étaient restés à bord prétendaient au partage. Si la chose eût dépendu de nous , disaient-ils , nous aurions

voulu être du nombre de ceux qui ont fait la descente; d'ailleurs notre poste a été plus périlleux qu'on ne pense; en outre du travail de la journée, nous avons été obligés de passer toutes les nuits sous les armes, pour garder les prisonniers, dont le nombre surpassait de beaucoup le notre; ce qui, dans une conjoncture aussi délicate, exigeait une attention toute particulière: on ne peut nier que la présence des vaisseaux, armés de forces suffisantes, n'ait été d'une nécessité absolue à tous ceux qui étaient descendus à terre. Ils en concluaient qu'on ne pouvait, sans une injustice manifeste, les priver de la part du pillage. Cette dispute était poussée de part et d'autre avec une extrême animosité, quoique le butin qui en était le sujet, ne fût qu'une bagatelle en comparaison de celui qui avait été fait dans Paita, et resté à bord, où ceux qui étaient restés à bord, devait incontestablement avoir part. Mais la dispute était entre des matelots, et ces gens, comme on sait, ne règlent pas toujours l'intérêt qu'ils prennent à une affaire sur l'importance de l'objet. Pour terminer ces différends avant qu'ils allassent trop loin, M. Anson fit, dès le lendemain de notre départ de Paita, monter tout l'équipage sur le demi-

pont ; là , il s'adressa d'abord à ceux qui avaient fait la descente , loua leur valeur et leur conduite , et leur en fit ses remerciemens ; ensuite il leur exposa les prétentions de ceux qui étaient restés à bord , et ajouta que les raisons de ces derniers lui paraissaient fondées. En conséquence , il ordonna que chacun , officier ou autre , eût à apporter sur le demi-pont tout ce qu'il avait eu du pillage , afin que la masse en fût partagée suivant le rang et le grade de chacun ; mais , pour que ceux qui en étaient déjà en possession n'eussent pas sujet de se plaindre , et pour encourager ceux qui à l'avenir seraient employés à de pareilles expéditions , le chef d'escadre déclara qu'il cédaient tout ce qui lui en revenait à ceux qui faisaient partie du détachement qui avait attaqué la place. Cet abandon généreux rétablit le calme parmi nos gens et les plaintes cessèrent.

Le soir de ce même jour , le chef d'escadre ordonna d'amener les voiles , dans la crainte qu'elle ne dépassât *le Gloucester* pendant la nuit , sans le savoir. Le lendemain , dès que le jour parut , nous nous remîmes à la recherche de ce vaisseau : Vers les dix heures nous découvrîmes une voile , à qui nous donnâmes la chasse ,

et à deux heures après midi nous en approchâmes d'assez près pour reconnaître *le Gloucester*, qui remorquait un petit bâtiment. Une heure après nous les joignîmes, et nous apprîmes du capitaine Mitchel que, pendant tout le temps qu'il avait croisé, il n'avait fait que deux prises, dont l'une était un seneau chargé de vins, d'caude-vie, d'olives en jarres, et d'environ 7000 livres sterling en espèces, et l'autre une grande barque, que le bateau à rames du *Gloucester* avait enlevée tout près de terre. Les prisonniers de cette dernière prise déclarèrent d'abord qu'ils étaient très-pauvres, et que leur charge ne consistait qu'en coton; mais nos gens avaient de bonnes raisons de se défier de leur sincérité; car, en les abordant, ils les trouvèrent occupés à manger un pâté de pigeon, en vaisselle d'argent; ce qui, sur les côtes du Pérou même, ne ressemble guère à un repas de pauvres gens. L'officier qui commandait le bateau à rames, ayant ouvert plusieurs des jarres qui étaient dans cette prise, et n'y trouvant en effet que du coton, penchait déjà que les gens de l'équipage avaient dit vérité: mais, dès que la cargaison fut à bord du *Gloucester*, et qu'on se mit à l'examiner avec plus de soin, on fut agréable-

ment surpris de trouver dans chaque jarre un paquet de doubles-pistoles et de piastres, montant en tout à la valeur de 12,000 livres sterling. Cet argent allait à Paita, et appartenait aux mêmes marchands qui y rassemblaient le trésor, dont nous nous emparâmes ; de sorte que, quand cette barque aurait échappé au *Gloucester*, elle serait apparemment tombée entre nos mains. Outre ces deux prises, les gens du *Gloucester* nous dirent qu'ils avaient eu la vue de deux ou trois bâtimens qui leur échappèrent ; au de ces bâtimens, suivant les avis que nous en avons eus, portait des richesses immenses.

Après avoir rejoint le *Gloucester*, nous résolûmes de tirer vers le nord et de gagner, le plus tôt qu'il se pourrait, le cap Saint-Lucas en Californie, ou le cap de Corientes, sur la côte du Mexique. A la vérité, dans le temps que nous étions à l'île de Juan Fernandez, le chef d'escadre avait résolu de toucher aux environs de Panama, et de tâcher d'y lier quelque correspondance avec la flotte commandée par l'Amiral Vernon. Car il est bon d'observer que, à notre départ d'Angleterre, nous laissâmes à Portsmouth des forces considérables destinées pour les Indes occidentales, et qui devaient y

attaquer quelqu'un des établissemens espagnols. M. Anson supposait que cette entreprise avait réussi, et qu'il était très-possible que Porto-Bello fût occupé par une garnison anglaise : en ce cas, il ne doutait point que, arrivé à l'isthme, il ne trouvât moyen de faire savoir de ses nouvelles à nos compatriotes, postés sur la côte de l'autre mer, soit par le moyen des Indiens de ces quartiers, qui sont assez bien disposés pour nous, soit par celui de quelque Espagnol qu'on aurait pu gagner par l'appât d'une grande récompense ; et, cette intelligence une fois établie, rien n'était plus aisé que de la continuer. M. Anson se flattait de se voir bientôt ainsi en état de recevoir du renfort par cet isthme, et, en concertant ses opérations avec ceux qui commandaient nos forces dans la mer du nord, de pouvoir se rendre maître de Panama même. Cette conquête eût mis proprement la nation anglaise en possession des trésors du Pérou, ou tout au moins d'un équivalent, pour ce que l'Angleterre aurait pu juger à propos d'exiger de l'une ou l'autre branche de la maison de Bourbon.

Tels étaient les grands desseins que M. Anson avait formés à l'île de Juàn Fernandez,

malgré l'état de faiblesse où son escadre était réduite ; et certainement , si le succès de notre entreprise dans les Indes occidentales avait répondu à l'attente générale , on ne peut disconvenir que ces desseins ne fussent les plus sages qu'on pût concevoir. Mais , en examinant les papiers que nous trouvâmes à bord du *Car-mélo* , la première de nos prises , nous vîmes que l'attaque de Carthagène avait manqué , et qu'il n'y avait pas la moindre apparence que notre flotte fût en état de former , sur ces côtes , quelque entreprise qui pût favoriser en aucune manière ce que M. Anson avait projeté ; ainsi il renonça à l'espérance de tirer par l'isthme aucun renfort , et par cela même au projet d'aller attaquer Panama : d'ailleurs il n'y avait nulle apparence de faire des prises à la hauteur de cette place , puisqu'on devait probablement avoir mis un embargo sur toute cette côte.

Tout ce qui nous restait à faire était de gagner au plus tôt la pointe méridionale de la Californie , ou la côte de Mexique voisine , et d'y croiser en attendant le galion de Manille , que nous savions être en route pour Acapulco. Nous étions certains de gagner cette croisière à temps ; car ce vaisseau n'arriva pas à Acapulco avant le

milieu de janvier. Nous n'étions qu'au milieu de novembre, et nous ne concevions pas que cette traversée pût nous coûter plus d'un mois ou six semaines ; de sorte que nous croyons avoir à notre disposition le double du temps dont nous avons besoin. A la vérité, il nous restait une affaire indispensable à expédier, mais nous nous flattions d'en voir la fin en quatre ou cinq jours, et que notre projet n'en serait pas retardé. Il s'agissait de faire de l'eau ; sans cela il ne fallait pas penser à partir pour la Californie ; et nous nous décidâmes pour l'île de Quibo, située vers l'entrée de la baie de Panama, comme dans l'endroit le plus propre à faire aigüade.

• Nous avons de bonnes raisons pour faire ce choix. A la vérité, il y a une petite île, nommée l'île des Cocos, qui était plus sur notre route que Quibo, et où quelques sîbustiers assurent qu'on trouve de l'eau ; mais personne de nos prisonniers n'en savait rien, et il parut imprudent de risquer le salut de toute l'escadre, et de nous exposer tous à mourir de soif, sur la foi d'auteurs dont plus d'une expérience nous avait appris à nous défier autant que de ceux qui ont compilé la Légende. D'ailleurs, en allant

à Quibo, nous n'étions pas sans espérance qu'il ne pût nous tomber entre les mains quelque vaisseau de Panama, ou destiné pour cette ville, qui eût mis en mer avant qu'on eût entendu parler de nous.

Nous portâmes donc vers Quibo, au nombre de huit vaisseaux, c'est-à-dire avec l'apparence d'une flotte considérable, et le 19, à la pointe du jour, nous découvrîmes le cap Blanc, à sept milles de distance. Nous nous aperçûmes alors que *le Solidad*, notre dernière prise, n'allait pas si bien à la voile qu'on nous l'avait dit; ce vaisseau, aussi bien que *la Thérèse*, nous retardait beaucoup: ainsi le chef d'escadre ordonna que, après en avoir tiré tout ce qui pouvait être de quelque usage au reste de l'escadre, on les brûlât tous les deux. Il donna ensuite au *Gloucester* et aux autres prises les ordres qu'il jugea nécessaires, et nous continuâmes à faire route vers Quibo. Le 22 au matin, nous vîmes l'île de Plata, à quatre lieues à l'est, et une de nos prises eut ordre d'en approcher, pour découvrir s'il n'y aurait pas quelques vaisseaux entre cette île et le continent, et s'il ne s'y trouvait pas un ruisseau d'eau douce, dont on nous avait parlé, et qui nous eût épargné la

peine de relâcher à Quibo : mais la prise revint sans avoir vu de vaisseau , ni trouvé d'eau douce. A trois heures après midi, nous avions la pointe de Manta au sud-est vers l'est , à sept milles de distance ; et, comme il y a une ville de même nom dans ce voisinage, M. Mitchell saisit cette occasion de se débarrasser de quelques-uns des prisonniers qui étaient à son bord, et les envoya à terre dans la barque espagnole. Toutes nos chaloupes étaient alors occupées à transporter des provisions à bord du *Tryal* et des autres prises, afin de les avitailler pour six mois, et de mettre le *Centurion* en état de combattre avec avantage tel des vaisseaux de Manille qu'il pourrait rencontrer, et dont un nous avait été dépeint comme étant d'une excessive grandeur. Nos charpentiers eurent ordre de fixer sur notre grande hune et sur celle de misaine huit chandeliers propres à y monter des pierres.

Le 25, nous eûmes la vue de l'île de Gallo, à l'est-sud-est demi-quart à l'est, à quatre lieues de distance. De là nous traversâmes la baie de Panama en portant au nord-ouest, et comptant qu'en courant ce rumb nous irions directement rencontrer l'île de Quibo ; mais

nous trouvâmes dans la suite que nous aurions dû porter plus à l'ouest, car les vents tournèrent peu après vers ce quartier, et nous rendirent l'approche de cette île difficile.

Nous passâmes la ligne le 22; et comme nous quittâmes alors le voisinage des Cordilléras, et que nous approchâmes de l'isthme, où la communication libre de l'atmosphère de l'est à l'ouest n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, nous nous aperçûmes en peu de jours que nous avions changé tout-à-fait de climat. Au lieu de cette température d'air uniforme, où l'on n'a jamais à se plaindre ni du froid ni du chaud, nous sentîmes, pendant plusieurs jours de suite, une chaleur étouffante, telle qu'il en règne presque toujours sur les côtes du Brésil, et en d'autres endroits de la partie orientale de l'Amérique, entre les tropiques. Nous eûmes encore des calmes fréquens et d'abondantes pluies, que nous attribuâmes d'abord au voisinage de la ligne, où l'on essuie un pareil temps pendant presque toute l'année; mais comme nous eûmes toujours le même temps jusqu'au septième degré de latitude septentrionale, nous fûmes persuadés que la mauvaise saison, ou les *vandvals*,

comme disent les Espagnols, durai^{ent} encore : quoique plusieurs auteurs, et entre autres le capitaine Selvochk, assurent très-positivement que cette saison commence en juin et finit en novembre ; ce que nos prisonniers nous confirmaient aussi. Il faut donc conclure que la fin de cette saison n'est pas toujours fixée si juste, et que cette année elle dura plus long-temps que de coutume.

Le 27, le capitaine Mitchel ayant fini de décharger sa plus grande prise, on mit le feu à ce bâtiment. Notre escadrè resta composée alors de cinq vaisseaux qui, se trouvant tous bons voiliers, ne nous donnaient jamais l'ennui de nous attendre les uns les autres. Comme nous nous trouvions dans un climat où les pluies sont fortes et fréquentes, nous fûmes obligés de calfeutrer le tillac et les côtés du *Centurion*, pour en tenir les dedans à sec.

Le 4 décembre, à six heures du matin, en doublant le cap Masiato, tous nos vaisseaux, excepté le *Centurion*, en approchèrent de fort près, et le *Gloucester*, qui était le plus au dessous du vent, fut forcé de virer de bord, et de porter au sud, en sorte que nous le perdîmes de vue. A neuf heures nous eûmes

l'île de Sébaco au nord-ouest vers le nord, à quatre lieues de distance : et, le vent continuant à nous être contraire, nous louvoyâmes pendant vingt-quatre heures, et fûmes très-souvent repoussés en arrière. Le lendemain, à onze heures du matin, le vent se mit au sud-sud-ouest ; nous portâmes sur la pointe sud-sud-est de l'île, et entrâmes vers les trois heures après-midi dans le canal Buéno, en faisant le tour d'un bas-fond, qui s'avance deux milles en mer de la pointe méridionale de l'île de Quibo. Ce canal a au moins six milles de largeur ; et, comme nous allions de vent large, nous gardâmes toujours une bonne profondeur de vingt-huit à trente-trois brasses, sans nous approcher à un mille et demi près des brisans, quoique, suivant toute apparence, on pourrait, en cas de besoin, en approcher beaucoup davantage sans aucun danger. A sept heures du soir, nous mouillâmes à trente-trois brasses d'eau, fond vasard. La pointe méridionale de l'île nous restait au sud-est vers le sud, une hauteur assez remarquable dans l'île à l'ouest vers le nord, et l'île de Sébaco, à l'est vers le nord.

CHAPITRE IV.

Description de Quibo, et ce que nous y fîmes.

Le lendemain matin nous arrivâmes à l'île de Quibo, et à deux heures après midi nous mouillâmes à vingt-deux brasses, fond de gros gravier mêlé de coquilles brisées.

L'île de Quibo est fort commode pour y faire de l'eau et du bois : les arbres couvrent tout le terrain, jusqu'où la mer monte, et un gros ruisseau d'eau douce dans la mer par dessus un rivage sablonneux ; de sorte que nous ne mîmes guère plus de deux jours à nous approvisionner de tout le bois et de l'eau dont nous avions besoin. L'île est médiocrement élevée, excepté un seul endroit, et n'est proprement qu'une forêt continue d'arbres toujours verts. Nous y trouvâmes entre autres quantité de canificiers, ou d'arbres qui portent la casse, et quelques-uns de ceux qui portent des limons. Il nous parut assez singulier de ne voir dans un pareil climat, et dans un séjour aussi tranquille,

d'autres oiseaux que des perroquets, des perroques et des aras ; à la vérité, il y avait de prodigieuses volées de ces derniers. Après eux les animaux qu'on y rencontre en plus grande quantité sont des singes et des lézards, que nous tuions pour les manger ; car, quoiqu'il y eût plusieurs herdes de fauves, les bois étaient trop épais pour la chasse. Nous en vîmes beaucoup, mais nous n'en pûmes tirer que deux. Nos prisonniers nous assurèrent qu'il y avait un grand nombre de tigres ; mais nous n'avons jamais vu que la trace d'un seul sur le rivage. Les Espagnols nous dirent aussi qu'il y a dans ces bois une espèce de serpens très-dangereux, qu'on nomme le serpent volant ; il s'élançe du haut des branches des arbres, sur tout animal ou homme qui se trouve à sa portée, et sa morsure passe pour être mortelle et sans remède. Ce ne sont pas là les seuls animaux nuisibles qui habitent cet endroit ; la mer y est pleine d'alligators d'une grandeur extraordinaire, et nous y avons souvent remarqué une sorte de grands poissons plats, qui sautaient fort haut hors de la mer, et que nous croyons être le même qu'on dit avoir souvent tué des pêcheurs de perles, dans le temps qu'ils quit-

taient fond et voulaient renager vers la surface de la mer; il les embrasse alors dans ses nageoires, et on nous a assuré que les plongeurs sont obligés, pour leur sûreté, d'être armés d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet animal, quand ils s'en sentent saisis.

Tandis que nous étions ici à l'ancre, le chef d'escadre, accompagné de quelques officiers, alla en chaloupe visiter une baie qui nous restait au nord, et rangea ensuite toute la côte orientale de l'île. Partout où ces messieurs touchèrent ils trouvèrent le terrain fort gras, et l'eau excellente, et en grande abondance. Ils y virent entre autres à la pointe du nord-est de l'île, une cascade qui leur parut plus belle que tout ce que l'art a jamais pu produire en ce genre; une rivière de l'eau la plus claire, et de vingt toises de large, coulait par une pente assez rapide de près de quatre-vingts toises de longueur, dans un canal fort irrégulier; car le fond et les bords n'en étaient formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits l'eau, coulant sur un talus égal, faisait les plus belles nappes qu'on pût voir, et dans d'autres endroits elle tombait en cascades admira-

bles. Les environs étaient couverts d'une belle forêt; les masses de rocher même, formant les bords du canal, et qui quelquefois s'avancèrent au dessus, étaient couronnées des plus hauts arbres. Dans le temps que le chef d'escadre et ceux qui l'accompagnaient contemplaient les beautés de ce lieu, en observaient toutes les singularités, une volée d'aras passa au dessus d'eux, et, comme si ces oiseaux avaient eu dessein d'animer la scène, de relever la magnificence du spectacle, il s'arrêtèrent quelque temps en cet endroit, et en faisant mille tours en l'air, ils donnèrent tout le temps nécessaire pour remarquer l'éclat et la variété de leur plumage. Quelques-uns de ceux qui eurent le plaisir de jouir de ce spectacle ne peuvent encore le décrire de sang-froid.

Dans cette promenade, nos messieurs ne virent aucun habitant; mais ils aperçurent quelques huttes sur le rivage, et de grands monceaux de coquilles de belle nacre de perle. C'étaient des marques du séjour que les pêcheurs de Panama viennent faire ici tous les étés, les huîtres perlières se trouvant dans toute la baie de Panama, mais nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo; pour peu qu'on

y avance dans la mer, il ne faut que se baisser et les détacher du fond. Ces huîtres sont fort grandes ; mais nous les avons trouvées coriaces et de mauvais goût. Puisque je parle de cette pêche, j'entrerai dans quelque détails, qu'on aimera à trouver ici sur cet objet.

Les huîtres qui donnent le plus de perles sont celles qui se trouvent à une plus grande profondeur ; car, quoique celles qu'on prend à l'entrée de la mer et sans plonger, soient de la même espèce, elles ne produisent ni grosses perles ni en grand nombre. On assure aussi que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'est nourrie ; si ce fond est vasard, la perle est d'une couleur obscure et d'une eau laide.

Les plongeurs qu'on emploie à cette pêche sont des esclaves nègres, dont les habitans de Panama et de la côte voisine entretiennent un grand nombre, et qui doivent être dressés avec un grand soin à cet exercice. On dit qu'ils ne passent pour des plongeurs parfaits que lorsqu'ils sont parvenus par degrés au point de pouvoir rester sous l'eau jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche et des oreilles ; et l'opinion établie est qu'après

cette épreuve une fois faite ils ont beaucoup plus de facilité à plonger qu'auparavant. Au reste, ils ne craignent aucune mauvaise suite de cet accident ; l'hémorragie s'arrête d'elle-même, et ils n'y sont plus sujets à l'avenir. Mais revenons à notre sujet.

La mer qui environne Quibo nous dédommageait amplement de ces mauvaises huîtres par le nombre et la bonte des tortues qu'elle nous fournissait : elles y sont excellentes, et nous en prenions tant que nous voulions. On en compte ordinairement quatre espèces.

La première est la plus grande de toutes, et assez semblable à la seconde ; la seconde est la caouanne ; la troisième le caret, et la dernière la tortue franche. Les deux premières ne valent absolument rien ; la troisième n'est pas trop bonne à manger, mais elle fournit la belle écaille, et la quatrième passe généralement pour un mets excellent ; et nous savons, par notre propre expérience, qu'on n'en peut trouver de plus sain ; car nous en avons vécu pendant quatre mois sans en ressentir aucun mauvais effet. Cet amphibie vient à terre pour faire sa ponte, et dépose ses œufs dans un trou qu'il fait dans le sable, au dessus de l'endroit où la

plus haute marée monte, qu'il recouvre ensuite, et où la chaleur du soleil les fait éclore. Nous avons soin de les faire retourner lorsqu'elles venaient ainsi à terre, et dès qu'elles sont sur le dos, on peut les laisser là et les venir chercher à loisir. Nous en prîmes donc une telle quantité que non-seulement elles nous nourrirent pendant notre séjour dans cette île, mais que nous en portâmes à bord un très-grand nombre qui nous furent d'un grand usage, tant en ce qu'elles servaient à épargner nos provisions qu'en ce qu'elles fournissaient une viande fraîche plus saine et plus agréable que les viandes salées. Elles pesaient ordinairement deux cents livres chacune, et nous en eûmes assez pour nous nourrir plus d'un mois, et au bout de ce temps nous nous trouvâmes sur la côte de Mexique dans des endroits où nous eûmes occasion d'en faire une nouvelle provision. Nous les y voyions souvent flotter en grand nombre sur la surface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Pour en prendre de notre chaloupe, un bon plongeur se plaçait sur l'avant, et dès qu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue, il plongeait, et fai-

s'agit en sorte de remonter vers la surface de l'eau, et d'instement auprès de cet animal ; il saisissait l'écaïlle tout contre la queue, et, en s'appuyant sur le derrière de la tortue, il la faisait enfoncer dans l'eau. L'animal, en se réveillant, se débattait des pates de derrière, et ce mouvement suffisait pour le soutenir sur l'eau aussi bien que l'homme, jusqu'à ce que la chaloupe vînt et les pêchât tous deux. Aussi nous ne vécûmes presque que de tortues pendant quatre mois. C'est une nourriture des plus saines.

Il est étonnant que le long de ces côtes, où les vivres ne sont pas partout abondans, les Espagnols qui les habitent aient pu se mettre en tête qu'une nourriture aussi bonne que la chair de tortue soit malsaine, et qu'ils la regardent presque comme une espèce de poison. C'est apparemment la figure singulière de cet animal qui leur a déplu, et qui leur a fait concevoir ce préjugé dont ils sont extrêmement prévenus, et dont nous avons eu plus d'une preuve.

J'ai dit que nous avons renvoyé tous nos prisonniers espagnols à terre à Paita et à Manta ; mais quant aux esclaves indiens et nègres, nous les gardâmes à bord pour aider

nos équipages , beaucoup trop faibles , à faire la manœuvre.

Ces pauvres gens , prévenus de la même opinion que leurs maîtres , étaient au commencement fort étonnés de nous voir manger de la chair de tortue de très-bon appétit , et s'attendaient bien que nous en sentirions dans peu de très-mauvais effets. Mais voyant qu'aucun de nous n'en mourait , et que bien loin de là nous ne nous en portions que mieux , ils s'enhardirent à en goûter , à quoi ne les porta pas peu aussi l'ennui de ne manger que des salines.

Cependant ils n'en tâtèrent d'abord qu'avec un reste de crainte et de répugnance ; mais peu à peu ils y prirent goût , et enfin en devinrent très-friands , et se félicitèrent d'avoir fait une expérience qui les assurait de pouvoir à l'avenir faire de bons repas et à fort bon marché , si jamais ils pouvaient revenir dans leur pays. Ceux qui connaissent la vie misérable que ces gens mènent savent qu'après les liqueur fortes ; la plus grande félicité qu'ils connaissent , est celle d'avoir à suffisance une nourriture passable ; d'où il suit qu'une découverte qui les assurerait pour toujours d'avoir à discrétion un mets

plus délicat que ceux que leurs maîtres se réservaient pour eux, était un des plus grands bonheurs qui pût leur arriver. Après cette digression, où m'ont engagé l'abondance extraordinaire de tortues que nous trouvâmes à Quibo, et l'utilité dont elles nous furent, je reviens à mon sujet.

En trois jours nous eûmes expédié tout ce que nous avions à faire en cet endroit, et nous étions fort impatiens de gagner les parages où nous pouvions surprendre le galion de Manille; mais le vent contraire nous retint encore un jour de plus, et lorsque nous fûmes sortis une seconde fois du port, nous fûmes obligés de rôder quelque temps autour de l'île, dans l'espérance de découvrir le *Gloucester*. Ce fut donc le 9 décembre au matin que nous mîmes en mer, et rangeâmes l'île vers le sud, allant à la découverte du *Gloucester*. Le 5, à cinq heures du soir, nous aperçûmes un petit bâtiment au nord de nous; nous lui donâmes la chasse et le primes. C'était une barque de Panama, destinée pour Chéripe, petit village sur le continent. Elle s'appelait *Jésu Nazaréo*, et n'avait à bord qu'un peu de fil de caref, un tonneau de sel de roche, et 30 à 40 livres sterling en mon-

naie , destinée à l'achat d'une cargaison de vivres qu'elle devait charger à Chéripe.

A l'occasion de cette prise , je crois devoir faire remarquer , pour l'usage des armateurs qui visiteront dans la suite ces quartiers , que si nous avions manqué de vivres ; elle nous indiqua un moyen facile d'en avoir. Chéripe est toujours rempli de vivres pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent toutes les semaines de Panama et qui viennent y faire presque toutes les provisions dont cette ville a besoin. Il nous était très-facile de nous emparer de Chéripe , qui est un village assez chétif , et hors d'état de résister au monde dont nous aurions pu charger notre prise ; nous y aurions trouvé des vivres en abondance.

Le 12 décembre , nous fûmes tirés de l'inquiétude où nous avait jetés la séparation du *Gloucester* ; ce vaisseau nous rejoignit. Nous perçâmes et fîmes couler à fond *le Jésus Nazaréno* , et portâmes tous vers l'ouest , impatiens de gagner la croisière où nous devions attendre le galion. Ainsi , malgré tous les obstacles que nous eûmes à surmonter , nous quittâmes l'île de Quibo , neuf jours après l'avoir découverte.

CHAPITRE V.

Route depuis Quibo jusqu'à la côte du Mexique.

LE jour que nous quittâmes Quibo; le chef d'escadre donna de nouvelles instructions aux capitaines; et leur marqua les rendez-vous où ils devaient se trouver, et les routes qu'ils devaient suivre en cas de séparation. D'abord ces ordres portaient de gagner le plus tôt qu'il serait possible la côte au nord d'Acapulco, et de reconnaître la terre en cet endroit, entre les latitudes de 18 et 19°; ensuite de ranger la côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du cap de Corientes, à 20° 20' de latitude, où l'on devait continuer à croiser jusqu'au 14 février; ensuite il fallait regagner l'île du milieu des Trois-Maries, à 21° 25' de latitude au nord-ouest vers le nord du cap de Corientes, et à vingt-cinq lieues de ce cap. Si les autres vaisseaux ne trouvaient point le chef d'escadre à cette île, les instructions voulaient qu'ils se rendissent à l'île de Macao, sur la côte de la

Chine. Ces ordres expédiés, nous voguâmes dans l'espérance d'atteindre en peu de temps notre croisière; car nous ne doutions pas qu'en avançant en haute mer, nous ne trouvassions les vents alisés. Cependant, à notre grand chagrin, nous fûmes contrariés pendant près d'un mois, par des vents d'ouest, par des calmes parfaits et des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant; de sorte que ce ne fut que le 25 décembre que nous eûmes la connaissance de l'île des Cocos, qui n'est qu'à cent lieues du continent, et à 5° 20' de latitude septentrionale. De cette île, nous portâmes à l'ouest vers le nord, et nous fûmes jusqu'au 9 janvier à faire encore cent lieues. Nous nous étions d'abord flattés que les vents inconstans et les tempêtes de l'ouest, qui nous avaient accueillis, n'avaient pour cause que le voisinage du continent, et qu'à mesure que nous avancerions en mer, ils diminueraient et feraient place aux vents alisés; mais voyant disparaître cet espoir, nous commençâmes à désespérer de la prise du galion de Manille. Enfin pourtant, le 9 janvier, nous eûmes la consolation de sentir une brise du nord-ouest qui s'éleva pour la première fois, et nous songeâmes à profiter de ce vent favorable,

et nous sentîmes renaître nos espérances à mesure que nous avançons vers le lieu de notre croisière. Elles étaient cependant peu fondées, car le temps ordinaire de l'arrivée du galion à Acapulco était déjà passé. Mais nous eûmes soin de supposer qu'il était survenu des accidens qui avaient retardé son voyage, pour nous donner occasion de le prendre.

Le vent alisé ne nous quitta pas jusqu'au 17 janvier; mais ce jour-là il fit place à un vent d'ouest. Nous fîmes route, et le 26 janvier, nous trouvant au nord d'Acapulco, nous changâmes de cours et portâmes à l'est dans la terre.

Durant les derniers quinze jours, nous prîmes quelques tortues, qui flottaient sur la surface de la mer, de même que plusieurs dauphins, bonites et alhicores. Un jour qu'un de nos voiliers pêchait assis sur le bout dehors de beau-pré, il tomba dans la mer, et le vaisseau qui allait à raison de six ou sept milles par heure, passa dessus lui; par bonheur *le Carmélo* nous suivait à la toue; et comme nous criâmes aux gens de son équipage, ils lui jetèrent plusieurs bouts de corde. Il en saisit un qu'il entortilla autour de son bras par ce moyen on le repêcha; il en

fût quitte pour une entorse au bras, dont il guérit en peu de temps.

Le 26 de janvier, portant à l'est, nous comptions, suivant notre estime, découvrir la terre le 28. Mais, quoique ce jour-là le temps fût fort serein, le soleil se coucha sans que nous vissions rien, et nous continuâmes notre route, bien persuadés que nous serions plus heureux le lendemain matin.

Le 27, à dix heures du soir, nous découvriâmes une lumière à bas-bord et vers l'avant de notre vaisseau au nord-nord-est. La prise du *Trial*; qui était environ un mille devant nous, fit signal en même temps qu'elle voyait une voile, et comme aucun de nous ne doutait que ce que nous voyions ne fût la lumière d'un vaisseau, nous crûmes que c'était le galion, objet de nos espérances. Ce qui augmentait encore notre joie, c'était d'en trouver deux au lieu d'un, car nous étions certains que ce que nous voyions était le fanal qu'un de ces vaisseaux portait au haut du mât, pour guider l'autre. Nous laissâmes d'abord aller le *Carmélo*, et forçâmes de voiles, faisant en même temps le signal au *Gloucester*. Nous donnâmes la chasse à cette lumière, ayant tout notre monde posté

pour le combat. Nous nous croyions déjà à la portée du canon, et plusieurs de nos gens assuraient qu'ils distinguaient très-bien les voiles du vaisseau. Le chef d'escadre fit appeler son premier lieutenant, qui commandait entre les deux ponts, et lui ordonna de faire charger tous nos gros canons de deux boulets pour la première bordée, lui enjoignant bien expressément de ne pas permettre qu'on tirât un seul coup avant qu'il n'en donnât l'ordre, ce qui ne devait avoir lieu que lorsqu'on serait à la portée du pistolet de l'ennemi. Nous passâmes ainsi toute la nuit dans l'attente la plus vive et dans la ferme persuasion qu'en moins d'un quart d'heure nous nous verrions aux prises avec le galion, et peu après, maîtres de lui et de son compagnon, dont nous nous plaisions à multiplier les millions. Mais, au lever de l'aurore, nous fûmes cruellement surpris de voir, à n'en pouvoir douter, que cette fatale lumière était un feu allumé sur la côte; et en vérité, toutes les circonstances de notre erreur sont à peine croyables; car, par le cours que nous fîmes pendant la nuit et l'éloignement où nous nous trouvâmes le matin du rivage, il est certain que ce feu, quand nous le découvrîmes,

était à plus de vingt-cinq lieues de nous; et cependant il n'y eut pas un homme à bord qui ne crût que c'était la lumière d'un vaisseau à une fort petite distance. A la vérité, ce feu brillait au sommet d'une montagne très-haute, et dura pendant plusieurs jours; ce n'était pourtant pas un volcan, mais bien plutôt du chaume ou de la bruyère, où on avait mis le feu comme moyen d'agriculture.

Lorsque le lever du soleil fit ainsi évanouir les chimères agréables qui nous avaient occupés toute la nuit, nous nous trouvâmes à neuf lieues de la côte. Nous observâmes deux mondrains fort remarquables, tels que ceux qu'on appelle ordinairement des mamelles, qui nous restaient au nord. Un pilote espagnol et deux Indiens, qui, seuls de tous nos gens, pouvaient avoir quelque connaissance de la côte où nous étions, assuraient que ces mondrains se trouvaient situés au-dessus du port d'Acapulco. Nous eûmes cependant de fortes raisons de nous défier de leur habileté à cet égard; ces mamelles étaient, suivant nos observations, à $17^{\circ} 56'$, et Acapulco n'est, dit-on, qu'à 17° de latitude, et nous fûmes pleinement convaincus dans la suite qu'ils se trompaient. Il se croyaient

pourtant bien sûrs de leur fait, et soutenaient que la hauteur de ces mondrains en était une preuve sans réplique, la côte, à ce qu'ils disaient, quoique fort à tort, étant très-basse à l'est et à l'ouest d'Acapulco.

Nous nous trouvions sans doute sur la route du galion de Manille : mais était-il déjà arrivé, ou devions-nous l'attendre long-temps encore ? Nous interrogeâmes à cet égard nos prisonniers, qui nous dirent que le galion n'arrivait quelquefois qu'au milieu de février, et voulaient nous persuader que le feu aperçu sur la côte indiquait d'une manière certaine qu'il était encore en route, parce que c'était l'usage, suivant eux, d'allumer de pareils feux, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardait trop à paraître. Nous résolûmes donc de croiser quelques jours en attendant ce vaisseau, d'étendre notre escadre à douze lieues de la côte, de manière qu'il était impossible qu'il passât sans que nous le vissions. Cependant nos équipages avaient besoin de relâcher dans quelque port et de s'y rafraîchir ; de sorte que, las d'attendre sans succès, nous nous décidâmes à envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le port d'Acapulco, pour voir si le galion de Ma-

nille y était; un de nos Indiens assurait très-positivement que la chaloupe pouvait éclaircir ce fait sans être découverte. Le bateau à rame partit donc le 6 février, avec un équipage suffisant et deux officiers, le pilote espagnol et l'Indien dont je viens de parler, qui avaient entrepris de conduire nos gens. Le bateau ne revint que le 11, et les officiers rapportèrent à M. Anson que, comme nous l'avions soupçonné, il n'y avait rien qui ressemblât à un port, à l'endroit où les pilotes espagnols nous avaient assuré que nous trouverions Acapulco. Ils ajoutèrent qu'après s'être éclaircis sur ce point, ils avaient tiré à l'est pour découvrir ce port et avaient fait trente-deux lieues en rangeant la côte, et que dans toute cette étendue ils n'avaient vu que d'assez grandes plages sablonneuses, où la mer se brisait avec tant de violence, qu'il était impossible à une chaloupe d'y aborder; qu'au bout de leur cours ils avaient aperçu de loin à l'est deux mamelles qui, par leur figure et leur latitude, devaient être celles d'Acapulco; mais que, n'ayant pas assez d'eau ni de provisions pour aller jusque là et en revenir, ils étaient retournés pour faire ce rapport au chef d'escadre. Sur

cet avis, toute l'escadre fit voile vers l'est, pour s'approcher d'Acapulco, M. Anson étant résolu à y renvoyer le bateau à rame, dès que nous serions à une distance convenable; comme il le fit le lendemain 12 février, en recommandant aux officiers qui le commandaient de bien prendre garde à n'être pas découverts de la côte. Le 13 nous eûmes la vue d'un pays élevé à l'est; nous crûmes d'abord que c'était celui qui est au dessus du port d'Acapulco; mais nous trouvâmes ensuite que c'était le haut pays de Séguaténcio, où il y a un petit port, dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Après avoir attendu le retour du bateau pendant six jours, sans en avoir aucune nouvelle, nous commencions à en être en peine, mais il revint enfin le 7 février. Les officiers firent rapport qu'ils avaient découvert le port d'Acapulco, qu'ils estimaient être à l'est-sud-est à cinquante lieues de distance, pour le moins. Le 17, à deux heures du matin, ils avaient gagné le dedans de l'île qui est à l'embouchure du port, sans que le pilote espagnol ni l'Indien eussent pu lui dire où ils étaient. Tandis que nos gens se reposaient sur leurs rames, incertains sur ce qu'ils devaient faire, et ignorant qu'ils fussent

au lieu qu'ils cherchaient, ils aperçurent une petite lumière sur la surface de l'eau. Ils ramèrent avec le moins de bruit qu'ils purent vers cette lumière, et trouvèrent qu'elle venait d'un canot de trois pêcheurs nègres, qui, surpris à leur approche, voulurent se jeter dans la mer, et gagner le rivage en nageant, ce qui leur eût été très-facile; mais nos gens, en leur présentant le bout d'un fusil, leur en firent perdre l'envie, et les prirent dans le bateau. Nos officiers eurent soin d'esslotter le canot, vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, afin que, si les gens de la ville faisaient quelque recherche de ce canot, et qu'ils en trouvassent des débris, ils crussent que les trois nègres avaient péri, et n'eussent aucun soupçon que nous les avions enlevés. Après nos gens firent force de rames pour gagner le large, et dès le point du jour ils se trouvèrent trop loin de la côte pour en être aperçus.

Les trois nègres que la chaloupe nous ramena nous tirèrent bientôt du doute où nous étions: ils nous apprirent que l'occasion de surprendre le galion dans sa route de Manille à Acapulco était passée; le galion était

arrivé à Acapulco dès le 9 de janvier, c'est-à-dire, vingt jours avant que nous nous trouvassions sur cette côte; mais ils nous assurèrent en même temps que ce vaisseau était déchargé, qu'on s'occupait à le pourvoir d'eau et de provisions pour son retour, et que le vice-roi du Mexique avait fixé le jour de son départ au 14 de mars. Cette dernière nouvelle nous fut très-agréable; nous crûmes tenir déjà le galion, et d'une manière bien plus avantageuse pour nous qu'avant son arrivée; sa cargaison ne nous aurait pas été aussi profitable que l'argent que sa vente avait produit; une grande partie nous en eût été inutile, nous n'aurions pu nulle part la vendre à si haut prix qu'elle l'avait été à Acapulco.

Nous vîmes donc renaître pour la seconde fois nos espérances, et de jour en jour nous nous confirmions dans l'idée que ce galion était la plus riche prise qu'on pût trouver dans aucun lieu du monde. Comme nos projets pendant le reste de notre voyage ne tendirent qu'à nous rendre maîtres de ce fameux vaisseau, et le commerce qui se fait entre Manille et le Mexique par le moyen de ce galion étant peut-être le plus lucratif qui se fasse, eu égard

à son peu d'étendue, j'ai cru devoir employer le chapitre suivant à en donner à mes lecteurs l'idée la plus juste qu'il me sera possible. Le sujet est intéressant pour le public, et aucun des auteurs qui ont écrit en notre langue, n'a eu autant d'occasions que moi de se mettre au fait de ce commerce.

CHAPITRE VI.

Manière dont se fait le commerce entre la ville de Manillo, capitale de l'île de Luçon, et le port d'Acapulco, sur la côte du Mexique.

LA passion dominante de plusieurs souverains de l'Europe, à la fin du quinzième siècle, et au commencement du seizième, était la découverte de nouveaux pays et l'établissement de nouvelles branches de commerce. Ceux de ces princes qui se distinguèrent le plus par les entreprises de ce genre les plus hardies et les plus heureuses furent le roi d'Espagne et celui de Portugal. Le premier fit faire la découverte du vaste et riche continent de l'Amérique et de ses îles ; pendant que l'autre, en faisant doubler à ses flottes le cap de Bonne-Espérance, leur ouvrit le chemin des Indes orientales, et, par les établissemens qu'il y fonda, se rendit maître de toutes les productions et manufactures de ce pays, qui ont été depuis plusieurs siècles l'admiration et

les délices des peuples chez qui règnent la politesse et le luxe.

Cependant les Espagnols et les Portugais, poursuivant les mêmes vues, quoique dans des régions bien différentes, devinrent d'abord jaloux, et sentirent que, dans peu de temps, ils pourraient se rencontrer. Pour prévenir les mauvais effets de cette concurrence, et pour mettre ces deux nations en état de travailler chacune de son côté plus tranquillement à la propagation de la religion catholique, pour laquelle l'une et l'autre avait signalé en plus d'un endroit son zèle par le massacre des infidèles, le pape Alexandre VI interposa son autorité et fixa les bornes des deux partis. Il donna à la couronne d'Espagne tous les pays découverts ou à découvrir à l'ouest d'un méridien pris à cent lieues à l'occident des îles Açores, et au roi de Portugal tout ce qu'il pourrait conquérir à l'est de ce méridien. Dans la suite, ces deux puissances convinrent de reculer ces limites à deux cent cinquante lieues plus à l'ouest, et s'imaginèrent par ce moyen prévenir tout sujet de dispute entre elles pour l'avenir; les Espagnols crurent n'avoir plus rien à démêler avec les Portugais dans l'Amérique, et ces derniers

se flattèrent que leurs établissemens dans les Indes orientales, et particulièrement dans les îles qui produisent les épicerics, seraient à couvert de toute prétention de la part des Espagnols.

Pour le coup le saint père n'avait pas assez étudié la géographie; aussi son infailibilité fut-elle en défaut. Il ne prévint pas que les Espagnols; poussant leurs découvertes du côté de l'ouest, et les Portugais du côté de l'est, ces deux nations devaient se rencontrer; que la dispute ne ferait que changer de lieu et recommencerait de plus belle; comme cela ne manqua pas d'arriver. Car Frédéric Magellan, mécontent du service de Portugal, où il n'était pas assez bien récompensé ou assez considéré, passa à celui d'Espagne, et chercha, suivant la manière de penser ordinaire à tout transfuge qui se sent du mérite, à se signaler par quelque entreprise qui portât un coup sensible à son premier maître, et lui fit connaître ce que valait le sujet qu'il avait perdu par sa faute. Magellan savait que la cour de Portugal regardait les îles des épicerics comme la plus importante de ses acquisitions dans les Indes orientales, et il résolut de suggérer au roi d'Espagne l'idée

de pousser les découvertes de son côté jusqu'à ces îles, d'élever des prétentions à leur possession, et de travailler à les faire valoir. Ces conseils furent approuvés par la cour d'Espagne, et Magellan partit du port de Séville, en 1519, pour mettre à exécution le plan dont il était l'auteur. Il avait avec lui des forces assez considérables, consistant en cinq vaisseaux et deux cent trente-quatre hommes. Il gagna les côtes de l'Amérique méridionale, et les suivit jusqu'à la fin d'octobre, qu'il eut le bonheur de trouver le détroit qui a gardé son nom, et qui lui ouvrit le passage dans l'océan Pacifique. Après quelque séjour sur les côtes du Pérou, il fit voile vers l'ouest, dans l'espérance de rencontrer les îles des épiceries. Dans cette longue navigation, il découvrit les îles Mariannes ou des Larrons, et, continuant son cours, il vint aux îles Philippines, qui sont à l'extrémité orientale de l'Asie, où, dans une descente qu'il fit, il fut tué en combattant contre les Indiens.

La mort de Magellan fit manquer le principal but de cette entreprise, qui était de se saisir de quelque-une des îles des Épiceries. Ceux qui lui succédèrent dans le commandement se con-

tentèrent de les parcourir et d'y acheter quelques épiceries des gens du pays. Après quoi ils retournèrent par le cap de Bonne-Espérance. Ce sont là les premiers vaisseaux qui aient fait le tour du monde, et prouvé, par une expérience à la portée des gens de la plus ordinaire capacité, la rondeur de notre terre, qui avait jusqu'alors été un sujet de dispute.

Quoique les Espagnols n'eussent pas obtenu ce qu'ils s'étaient proposé dans ce voyage, la découverte qu'on y fit des îles Philippines n'était pas un objet à mépriser. Ces îles ne sont pas fort éloignées de celles qui produisent les épiceries; elles sont très-bien situées pour le commerce de la Chine et des autres pays des Indes orientales; aussi la communication fut-elle bientôt établie, et depuis soigneusement conservée entre ces îles et les colonies espagnoles sur les côtes de la mer du Sud. Manille, ville située dans l'île de Luçon, la plus considérable des Philippines, devint bientôt le marché des marchandises des Indes, que les habitans achetaient et envoyaient tous les ans pour leur propre compte en Amérique; et les retours de ce commerce se faisant en argent, Manille devint en peu de temps une ville des plus opu-

lentes, et son négoce si considérable, qu'il attira l'attention de la cour d'Espagne, et qu'on jugea à propos de le régler par un grand nombre d'édits du roi.

Ce commerce avait lieu au commencement entre Callao et Manille; les vents alisés étaient toujours favorables pour cette traversée, et, quoiqu'elle fût de trois à quatre mille lieues, elle se faisait souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao, en revanche, était très-pénible et très-ennuyeux: on dit qu'on y employait quelquefois plus d'une année, ce qui n'est pas étonnant; si ces navigateurs se tenaient pendant toute la route entre les limites des vents alisés, et on assure que, dans leurs premiers voyages, ils étaient assez mal habiles pour cela. On ajoute encore qu'ils n'abandonnèrent cette mauvaise manière que sur l'avis d'un jésuite, qui leur persuada de porter au nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, et de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'ouest, qui règnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Cet usage dure déjà depuis cent soixante ans au moins; car, dès l'année 1586, le chevalier Thomas Cavendish se battit, vers la

pointe méridionale de Californie , contre un vaisseau de Manille , destiné pour l'Amérique. Ce plan de navigation a obligé , pour abrégé l'allée et le retour ; à changer le lieu de l'étape de commerce , et à la transporter de Callao , qui est situé dans le Pérou , à Acapulco , qui est un port du Mexique , où elle reste fixée jusqu'à présent.

Tel a été autrefois ce commerce ; voyons ce qu'il est à présent. C'est un sujet qui nous intéresse davantage , et je ne crois pas qu'on trouve mauvais que je m'y étende un peu ; et que j'y joigne une description de l'île de Luçon et du port ; aussi bien que de la baie de Manille.

L'île de Luçon , quoique située à la latitude septentrionale de 15° passe pour être fort saine , et les eaux qu'on y trouve pour les meilleures du monde ; elle produit tous les fruits qui croissent dans les climats chauds , et il y a abondance de très-bons chevaux , qui sont apparemment de race espagnole. Elle est admirablement bien placée pour le commerce de la Chine et des Indes ; la baie et le port de Manille , qui sont à sa côte occidentale , n'ont peut-être rien de pareil en aucun pays du monde. La baie est un

bassin circulaire de près de dix lieues de diamètre, renfermé presque tout par les terres. La ville de Manille est sur le bord oriental de cette baie; elle est grande et peuplée, et au commencement de cette guerre c'était une place ouverte; sa principale défense consistait en un petit fort, tout environné des maisons de la ville; depuis on a beaucoup travaillé à la fortifier; mais je n'ai pas appris quels ouvrages on y avait pu faire. Le port de cette ville s'appelle *Cabite*, et en est à deux lieues vers le sud; c'est là que mouillent les vaisseaux employés au commerce d'Acapulco.

La ville de Manille est située dans un pays très-sain et très-fertile, et a abondance d'eau excellente. Mais elle est sujette à une incommodité par rapport à son principal commerce, qui est celui d'Acapulco; c'est la difficulté de gagner la pleine mer, vers l'orient de l'île de Luçon. Le passage est embarrassé d'îles et composé de canaux, où les Espagnols, qui ne sont pas fort habiles marins, perdent beaucoup de temps, et courent souvent de grands risques.

Le commerce de Manille avec la Chine et les autres pays des Indes orientales consiste principalement en marchandises propres pour le

Mexique et le Pérou. Tels sont les épiceries, des soieries de la Chine, surtout des bas de soie, dont j'ai ouï dire qu'il ne s'en transporte pas moins de cinquante mille paires par an; grande quantité d'étoffes des Indes, mousselines, toiles peintes et autres, sans compter d'autres articles de moindre importance, tels que des ouvrages d'orfèvrerie, dont la plus grande partie se travaille par des Chinois, établis à Manille même, où il y en a plus de vingt mille, domestiques, ouvriers, couturiers ou fripiers. Toutes ces marchandises sont transportées par le moyen d'un vaisseau, quelquefois de deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'est pas libre pour tous les habitans de Manille, il est restreint à certaines personnes, par plusieurs ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui règlent celui des vaisseaux de registre, qui partent de Cadix pour les Indes orientales. Les vaisseaux qui sont employés à celui de Manille sont entretenus par le roi d'Espagne, qui en paie les officiers et l'équipage, et la charge en est divisée en un certain nombre de balles, d'égale grandeur. Ce nombre est distribué entre les couvens de Manille, et les jésuites y ont de beaucoup la

meilleure part. C'est une espèce de gratification que le roi leur fait pour soutenir leurs missions, destinées à la propagation de la foi catholique ; et chaque couvent a droit de charger sur le galleon une quantité de marchandises, proportionnée au nombre des balles qui lui est assigné ; ou, s'il l'aime mieux, il peut vendre et transporter ce droit à tout autre. Or, comme le marchand qui achète ce droit n'est pas toujours assez bien fourni pour le faire valoir de son propre fond, les couvents s'accommodent avec lui, et lui font des avances considérables à la grosse aventure.

Les ordonnances du roi ont limité ce commerce à une certaine valeur de marchandises, qu'il n'est pas permis d'excéder. Suivant quelques manuscrits espagnols, qui m'ont passé sous les yeux, cette valeur est fixée à 600,000 piastres. Certainement cette loi est mal observée, et il n'y a peut-être pas d'année que cette cargaison n'excède de beaucoup cette somme. Il est difficile d'estimer au juste à quoi elle peut monter ; mais je crois être bien fondé à assurer que les retours montent rarement à moins de trois millions de piastres.

On croira aisément que la plus grande partie

de ces retours ne reste pas dans Manille , et qu'elle se distribue dans toutes les Indes orientales. C'est une maxime de politique admise par toutes les nations européennes , qu'on doit tenir les colonies d'Amérique dans la dépendance la plus absolue à l'égard de leur métropole, et qu'on ne doit leur permettre aucun commerce lucratif avec d'autres nations commerçantes ; aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au conseil d'Espagne sur le commerce entre le Mexique , le Pérou et les Indes orientales. On lui a remontré que ces soieries de la Chine , transportées directement à Acapulco , se donnaient à bien meilleur marché que celles qui se fabriquaient à Valence et en d'autres villes d'Espagne ; et que l'usage des toiles de coton de la côte de Coromandel réduisait presque à rien le débit des toiles d'Europe , transportées en Amérique par la voie de Cadix. Il est clair que ces raisons sont solides , et que ce commerce de Manille rend le Mexique et le Pérou moins dépendans de l'Espagne , à l'égard de plusieurs marchandises très-nécessaires , et qu'il détourne de très-grandes sommes qui , sans cela , passeraient en Espagne , en paiement de ses productions et manufactures, et

au profit des marchands et commissionnaires d'Espagne; au lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à enrichir les jésuites et quelques autres personnes en petit nombre à l'autre bout du monde. Ces raisons parurent si fortes à don Joseph Palinho, premier ministre en Espagne et fort peu ami des jésuites, qu'il résolut, vers l'année 1725, d'abolir ce commerce, et de ne permettre le transport d'aucune marchandise des Indes orientales en Amérique, que par le moyen des vaisseaux de registre partis d'Europe; mais le crédit de la société para le coup.

Il part donc tous les ans un vaisseau ou deux, tout au plus, de Manille pour Acapulco. Le temps de leur départ est le mois de juillet, et ils arrivent à Acapulco en décembre, janvier ou février suivant. Après y avoir disposé de leurs effets, ils repartent ordinairement pour Manille en mars, et y arrivent en juin; de sorte que tout le voyage dure à peu près un an. Quoiqu'il n'y ait le plus souvent qu'un seul vaisseau à la fois en mer, il y en a toujours un autre tout prêt à partir au retour du premier; ainsi l'on entretient toujours trois ou quatre gros vaisseaux à Manille, afin que s'il arrivait quelque accident, le commerce ne soit pas in-

terrompu. Le plus considérable de ces vaisseaux, dont je n'ai pu savoir le nom, n'est pas moins grand, suivant ce qu'on dit, que nos vaisseaux de guerre du premier rang; et il faut bien que cela soit, car, lorsqu'on l'envoya avec quelques autres vaisseaux de Manille croiser sur les côtes de la Chine pour y troubler notre commerce, il y avait douze cents hommes à bord. Les autres, quoique moindres, sont des vaisseaux très-considérables, de douze cents tonneaux et au dessus; montés ordinairement de trois cent cinquante à six cents hommes, les passagers compris, et d'une cinquantaine de canons. Ce sont tous des vaisseaux du roi, de qui les officiers reçoivent leurs commissions, et l'un des capitaines a le titre de général, et porte l'étendard royal d'Espagne au haut du grand mât, comme nous le verrons dans la suite.

Il est temps de venir au détail des règles que ces vaisseaux observent dans le cours de leur navigation. Le galion, après avoir reçu sa cargaison à bord, et avoir été équipé de tout ce qu'il faut, quitte le port de Cabite vers le milieu de juillet, et tâche de gagner la mer orientale à la faveur de la mousson d'ouest, qui est fixée vers ce temps-là.

La navigation par le Bocadéro jusqu'à la pleine mer ne peut qu'être très-incommode ; et, en effet, le galion ne se trouve quelquefois tout-à-fait dégagé des terres que vers la fin d'avril. Alors il fait route à l'est vers le nord pour venir, à la hauteur de 3° de latitude et plus, chercher les vents d'ouest, qui le mènent tout droit à la côte de Californie. Que peut-on conclure d'après le témoignage unanime de tous les navigateurs espagnols ? c'est que, depuis les Philippines jusqu'à la côte de Californie, on ne trouve pas un port, pas même une rade passable ; de sorte que le galion ne laisse pas tomber l'ancre une seule fois depuis qu'il a perdu la terre de vue jusqu'à son arrivée à la côte de Californie, souvent même pas avant qu'il ait atteint la pointe méridionale de ce pays. Ce voyage est rarement de moins de six mois ; le vaisseau est extrêmement chargé de marchandises, et plein de monde. Comment tant de gens sont-ils fournis d'eau douce pendant un si long-temps ? La manière dont ils remédient à cet inconvénient est tout-à-fait singulière, et le lecteur sera sans doute bien aise de la trouver ici.

Tous ceux qui sont un peu au fait des cou-

tumes des Espagnols qui habitent les côtes de la mer du Sud savent que leur usage n'est pas de garder dans des futailles l'eau qu'ils ont à bord de leurs vaisseaux, mais dans des vaisseaux de terre, tels à peu près que les grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Lorsque le galion de Manille met en mer, on y charge une provision d'eau beaucoup plus grande que celle qu'on pourrait loger entre les ponts, et les jarres qui la contiennent sont suspendues de tous côtés aux haubans et aux étais; ce qui, à une certaine distance, fait un assez plaisant effet. Par ce moyen on gagne beaucoup de place, et en tout, les jarres sont plus maniables, plus faciles à ranger, et moins sujettes à couler que les futailles. Avec tous ces avantages, il n'est pourtant pas possible qu'un vaisseau aussi chargé puisse avoir une provision d'eau suffisante; je ne dis pas pour six mois que dure cette navigation, mais seulement pour trois. Ils ont donc une autre ressource, mais qui paraît si sujette à caution, qu'on est étonné de voir tant de gens s'exposer à la plus cruelle des morts sans autre préservatif qu'une espérance qui paraît incertaine. Cette ressource n'est autre que la pluie qu'ils trouvent assez

régulièrement entre les 30 et 40, de latitude septentrionale, et qu'ils sont toujours prêts à recueillir. A cet effet, ils prennent à bord une grande quantité de nattes qu'ils placent de biais le long des vibords, dès qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre, et l'autre côté, le plus bas, est appuyé sur un large bambou fendu; de sorte que toute l'eau qui tombe sur la natte coule dans le bambou qui sert de rigole pour la conduire dans une jarre. Ce secours, quelque hasardé qu'il nous paraisse, ne leur a jamais manqué; et il leur arrive quelquefois de remplir leurs jarres plusieurs fois dans le cours d'un voyage.

Il leur reste assez d'autres incommodités à essuyer dans une navigation aussi longue que celle-là. Le scorbut, entre autres maux, fait quelquefois de terribles ravages parmi eux. Quelquefois aussi leur voyage est assez heureux, et ils font la traversée jusqu'à Acapulco presque sans perdre un seul homme.

Mais l'extrême longueur du temps employé à cette navigation vient peut-être en grande partie de l'indolence et du peu d'habileté des marins espagnols, et des précautions inutiles et

excessives qu'ils prennent pour un vaisseau si richement chargé. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, et amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. J'ai vu les instructions qu'on donne à leurs capitaines, et certainement elles sont dressées par quelqu'un qui avait plus de peur d'un vent trop fort, quoique favorable, que des inconvéniens et de la mortalité même qui sont souvent les suites d'une longue navigation. Il est ordonné fort expressément à chaque capitaine de faire la traversée sous la latitude de 30° , s'il lui est possible, et d'éviter soigneusement d'avancer vers le nord plus qu'il n'est absolument nécessaire pour trouver le vent d'ouest. Suivant toutes nos idées, c'est là une restriction fort ridicule; car on ne peut guère douter qu'en avançant plus vers le nord, on ne trouve les vents d'ouest plus constans et plus forts qu'à 30° de latitude.

Dès que le galion de Manille s'est avancé assez vers le nord pour trouver les vents d'ouest, il garde la même latitude, et dirige son cours vers les côtés de Californie. Après avoir couru 96° de longitude, à compter du cap Espiritu Sancto, on trouve ordinairement la mer cou-

verte d'une herbe flottante que je conjecture devoir être une espèce de porreau marin, par le nom de *porra*, que lui donnent les Espagnols. La vue de cette plante leur est un signe certain qu'ils sont assez près de la Californie; et ils y comptent si bien, qu'aussitôt qu'ils découvrent ces signes (c'est ainsi qu'ils s'expriment), ils entonnent le *Te Deum*, et regardent comme finis les travaux et les dangers de la traversée. Aussitôt ils portent au sud, et ne cherchent la vue de la côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée; car, en cet endroit, la mer voisine de la Californie est embarrassée d'îles et de bas-fond, et les navigateurs espagnols sont trop précautionneux pour vouloir s'y engager. Ce n'est que lorsqu'ils savent qu'ils approchent de l'extrémité méridionale de cette presqu'île qu'ils osent chercher la terre, tant pour reconnaître le cap Saint-Lucas, que pour prendre langue, et savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemi qui rôde dans ces mers. C'est là un article exprès des instructions du capitaine; et il faut dire à ce sujet un mot de l'état des missions des jésuites en Californie.

Depuis la première découverte de ce pays

quelques missionnaires l'avaient visité de temps en temps, mais sans grand succès, jusqu'en dernier lieu que les jésuites, encouragés et soutenus par une donation considérable du marquis de Valéro, seigneur généreux et très-dévoit se sont fixés dans cette presque île, et y ont établi une mission très-considérable. Leur principal établissement est en dedans du cap Saint-Lucas, où ils ont rassemblé plusieurs Indiens, et ont travaillé à les former à l'agriculture et aux arts mécaniques. Leurs soins n'ont pas été infructueux; les vignes, entre autres, y ont réussi, et on y fait beaucoup de vin, dont le goût approche de celui du médiocre vin de Madère, et il commence à être en réputation au Mexique.

Les jésuites, bien établis en Californie, ont déjà étendu leur juridiction, tout au travers du pays, d'une mer à l'autre. Ils sont à présent occupés à pousser leurs découvertes et leurs conquêtes spirituelles vers le nord; est, dans cette vue, ils ont travaillé à découvrir le golfe de Californie jusqu'au bout, et les terres qui le bordent des deux côtés. Ils se flattent même d'en être bientôt les maîtres. Tous ces travaux, qui n'ont pour but que le bien de la société,

ne peuvent détourner l'attention de ces missionnaires du galion de Manille, où leurs couvens de cette ville ont le plus grand intérêt. Ils ont soin de tenir toutes sortes de rafraîchissemens prêts pour ce vaisseau, et tiennent au cap Saint-Lucas des sentinelles toujours alertes à découvrir les vaisseaux ennemis qui pourraient croiser à cette hauteur pour y attendre ce galion. C'est la croisière la meilleure pour le surprendre; on l'y a souvent rencontré et combattu même quoiqu'avec assez peu de succès. Ainsi, en conséquence des mesures prises entre les jésuites de Manille et ceux de Californie, il est enjoint au capitaine du galion de chercher à s'approcher de la côte au nord du cap Saint-Lucas; et les habitans, dès qu'ils découvrent ce vaisseau, ont ordre d'allumer certains feux. A la vue de ces signaux, le capitaine envoie sa chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui portent les lettres des jésuites de Manille aux missionnaires de Californie, et qui reviennent au vaisseau avec les rafraîchissemens qu'on tenait tout prêts, et des avis touchant les ennemis qui pourraient être sur la côte. Si le capitaine apprend par cet avis qu'il n'y a rien à craindre, il doit porter sur le cap Saint-Lucas;

et de là sur celui de Corientes , pour ranger ensuite la côte jusqu'à Acapulco.

Le temps ordinaire de l'arrivée du galion dans ce dernier port est vers le milieu de janvier ; mais cette navigation est si incertaine , qu'il arrive quelquefois un mois plus tôt , et souvent un mois plus tard. Le port d'Acapulco est de beaucoup le plus sûr et le plus beau de toute la côte septentrionale de l'océan Pacifique : c'est un bassin environné de tous côtés de hautes montagnes ; mais la ville est un misérable trou des plus malsains ; les hauteurs voisines y empêchent la libre circulation de l'air. D'ailleurs la bonne eau y manque , et il faut l'y apporter de fort loin. En un mot , le séjour en est si incommode , qu'excepté le temps où l'arrivée du galion y attire une espèce de foire , c'est à peu près un lieu désert. C'est là tout ce que j'en puis dire.

Dès que le galion est entré dans ce port , on l'amarre aux deux arbres , qui sont marqués dans le plan au rivage occidental ; et d'abord la ville , qui en tout autre temps est un vrai désert , se remplit de marchands de toutes les provinces du vaste royaume du Mexique. Dès que la cargaison est déchargée et vendue , on

charge en toute diligence l'argent et les marchandises destinées pour Manille, aussi bien que l'eau et les provisions nécessaires, et l'on met le vaisseau en état de repartir. Il n'y a pas de temps à perdre ; car le capitaine a un ordre très-express d'être ressorti de ce port avant le 1^{er} d'avril.

La partie la plus considérable de la charge de ce galion, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de quelque quantité de cochenille, de confitures de l'Amérique espagnole, de mercerie et de colifichets d'Europe, pour les femmes de Manille, et de vins d'Espagne, du Tinto, ou vins secs d'Andalousie, nécessaires pour dire la messe.

La différence de la cargaison, pour l'allée, ou pour le retour, occasionne aussi une grande différence dans la manière d'équiper et d'avitailler ce galion. Quand il part de Manille, il est si chargé de marchandises d'assez grand volume, que les canons de la batterie d'en bas ne peuvent être montés, et qu'ils sont tous à fond de cale, jusqu'à ce que le vaisseau approche du cap Saint-Lucas, et qu'on commence à craindre la rencontre de quelque ennemi. Il n'est monté que du nombre d'hommes qu'on juge absolu-

ment nécessaire pour sa sûreté, afin de n'être pas obligé de se charger d'une grande quantité de provisions. Mais au retour, la cargaison occupe peu de place, car l'argent en prend fort peu; ainsi il peut avoir sa batterie d'en bas en état; aussi doit-elle être toute montée avant qu'elle sorte du port. L'équipage est augmenté d'un bon nombre de matelots, et d'une ou deux compagnies d'infanterie, destinées à recruter la garnison de Manille. Outre cela, il y a toujours plusieurs passagers marchands ou autres; de sorte qu'au retour il est ordinairement monté de six cents hommes, et il y a assez de place pour charger les provisions nécessaires pour tout ce monde.

En partant d'Acapulco, le capitaine tâche d'abord de gagner la latitude de 13° ou 14° , et dirige ensuite son cours dans ce parallèle, jusqu'à ce qu'il ait la vue de l'île de Guam, une des îles des Larrons. Il est bien averti par son instruction de prendre garde aux bas-fonds de Saint-Barthélemi et à ceux de l'île de Gasparico. Un autre avis, qui lui est aussi donné pour l'empêcher de dépasser pendant l'obscurité les îles des Larrons, est qu'il y a ordre à Guam et à Rota d'entretenir toutes les nuits du

mois de juin un feu allumé sur quelque hauteur.

Nous verrons dans la suite que Guam est gardée par une garnison espagnole, dans la vue d'assurer un lieu de relâche au galion : cependant la rade y est si mauvaise que ce vaisseau n'ose y rester plus de deux jours. Il y prend de l'eau et des rafraîchissemens le plus vite qu'il est possible, et en part pour porter directement sur le cap *Espiritu Sancto*, dans l'île de Samal. Là, le capitaine a ordre d'observer les signaux, aussi bien qu'à Catauduanas, Butusan, Birri-borong, et à l'île de Batan. Dans tous ces endroits il y a des sentinelles postées, avec ordre d'allumer un feu, dès qu'ils aperçoivent le galion. Si le capitaine, après que ce premier feu a été éteint, en voit allumer quatre autres ou plus, il peut conclure qu'il y a des ennemis dans ces parages : et il doit d'abord faire mettre à terre, pour s'informer en détail de la force de ces ennemis et du lieu où ils croisent. Il doit se régler sur les avis qu'il reçoit, et tâcher de gagner quelque port sûr, en évitant soigneusement de venir à la vue de l'ennemi. S'il est aperçu dans le port, et qu'il craigne d'être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, et y

débarquer l'artillerie pour sa défense, en donnant sur tout ce qui se passe de fréquens avis au gouverneur de Manille. Mais si, ensuite du premier feu, le capitaine remarque que les sentinelles n'en allument que deux, il peut en inférer qu'il n'y a rien à craindre, et continuer sa route jusqu'à Cabite, qui est le port de Manille et le terme de son voyage.

CHAPITRE VII.

De ce qui nous arriva en croisant à la hauteur d'Acapulco, pour attendre le vaisseau de Manille.

J'AI dit, dans le troisième chapitre, que ce fut un grand sujet de joie pour nous de voir revenir notre bateau à rames du port d'Acapulco, où il avait pris trois pêcheurs nègres, de qui nous avons appris l'intéressante nouvelle que le galion allait mettre en mer, et que, par une ordonnance du vice-roi du Mexique, le départ de ce vaisseau avait été fixé au 14 de mars, nouveau style.

Comme tout ce qui avait rapport à ce vaisseau de Manille était le principal objet de notre attention, nous devions nécessairement aussi en faire le premier article de notre examen. Mais, ayant pleinement satisfait notre curiosité à cet égard, nous continuâmes à interroger nos prisonniers, et sûmes d'eux qu'on avait reçu avis à Acapulco que nous avions pillé et réduit en cendres la ville de Paita; et qu'à cette

occasion le gouverneur d'Acapulco avait augmenté les fortifications de la place, et avait pris plusieurs autres précautions pour nous empêcher de forcer le port; qu'il avait placé une garde dans l'île, qui est à l'embouchure du port, et que cette garde n'avait été retirée que deux nuits avant l'arrivée de notre bateau à rames : de sorte que, si ce bateau avait réussi dans sa première entreprise, ou eût gagné le port pour la seconde fois deux jours plus tôt, il aurait couru grand risque d'être pris, ou du moins de perdre la plus grande partie de son monde, en essuyant le feu de la garde, avant de soupçonner le moindre danger.

Cette circonstance de la garde retirée était un grand encouragement pour nous, en ce qu'elle paraissait prouver non-seulement que l'ennemi ne nous avait pas encore découverts, mais aussi qu'il ne craignait plus de visite de notre part. Nos prisonniers nous assuraient, à la vérité, que les Espagnols ignoraient que nous fussions dans ces mers, et qu'ils s'étaient flattés que, durant l'intervalle de temps qui s'était écoulé depuis la prise de Paita, nous avions pris une autre route. Mais l'opinion de ces prisonniers nègres ne nous parut pas une preuve aussi dé-

monstrative qu'on ignorait notre venue, que l'ordre de retirer la garde de l'entrée du port, ordre qui formait le plus convainquant de tous les argumens. Ainsi, persuadés que nous n'avions pas été découverts, et que le jour où le galion devait partir d'Acapulco était fixé, nous fîmes tous les préparatifs nécessaires, et attendîmes ce grand jour avec la dernière impatience. Notre bateau à rames étant revenu le 19 de février, le chef d'escadre résolut de rester la plus grande partie du temps qui devait s'écouler jusqu'au 3 de mars, à la même hauteur à l'ouest d'Acapulco, dans l'idée que cette situation était celle où nous courions le moins de risques d'être aperçus de la côte; seule chose qui pût nous priver de l'immense trésor que nous étions si impatiens de posséder.

Le 1^{er} mars, nous eûmes connaissance des montagnes, appelées ordinairement *les Mammelles*, au dessus d'Acapulco, et gagnâmes, avec toute la diligence possible, l'endroit que le chef d'escadre nous avait assigné.

Outre les précautions prises pour empêcher que le galion ne passât sans être aperçu, nous n'avions pas négligé celles qui étaient nécessaires pour le combattre avec avantage en cas

d'engagement. Comme nous supposions que, à l'exception du *Centurion* et du *Gloucester*, aucun de nos vaisseaux n'était en état de prêter le flanc au galion, nous prîmes à bord du *Centurion* tout ce que le *Carmélo* et le *Carmin* purent nous fournir de monde en ne gardant que ce qui leur était absolument nécessaire pour naviguer ces vaisseaux; et le capitaine Saunders eut ordre d'envoyer de la prise du *Tryal* dix Anglais, et autant de nègres; afin de renforcer l'équipage du *Gloucester*. Pour tirer tout le parti possible de nos nègres, dont nous avions un nombre considérable à bord, nous leur promîmes à tous la liberté, s'ils faisaient bien; et, comme depuis deux mois ils avaient presque tous les jours été exercés à manier le canon, ils pouvaient nous être d'un grand secours. Ils nous parurent être dans les meilleures dispositions du monde à cet égard, tant par l'espoir de recouvrer leur liberté que par un principe de reconnaissance pour la manière dont ils avaient été traités parmi nous.

Tout étant ainsi préparé pour bien recevoir le galion, nous attendions, avec la dernière impatience, la journée du 3 mars. Mais, à notre grand regret, la nuit se passa sans que nous

cussions la moindre nouvelle du galion ; cependant nous ne perdîmes pas encore espérance , persuadés que quelque accident imprévu avait fait différer le départ du galion de quelques jours. Comme le 7 de mars était un dimanche , premier jour de la semaine de la passion , dont les catholiques sont de rigides observateurs , et qu'ils célèbrent par une cessation totale de tout travail , de sorte que durant toute cette semaine il n'est permis à aucun vaisseau de sortir du port , nos craintes furent apaisées pendant quelques jours , et notre imagination se plia à attendre le galion la semaine suivante. Le vendredi de cette semaine nos canots revinrent , et les officiers qui les montaient déclarèrent qu'ils étaient persuadés que le galion était encore dans le port ; car il était impossible qu'il en fût sorti sans qu'ils l'eussent vu. Le 15 de mars , les canots furent renvoyés à leur poste , et de nouvelles espérances se présentèrent à nos esprits ; mais bientôt l'attente la fit évanouir , et l'abattement de nos gens fut général.

Le chef d'escadre lui-même , quoiqu'il ne fit pas connaître son opinion à ce sujet , craignait que nous n'eussions été découverts , et que le

départ du galion n'eût été différé. Il avait, en conséquence, formé un plan pour se rendre maître d'Acapulco ; car il ne doutait pas que le trésor ne fût encore dans la place, quoique les ordres pour le départ du galion eussent été retirés. Cette ville était trop forte, à la vérité, pour pouvoir être emportée dans les formes ; car, outre la garnison et l'équipage du galion, elle contenait au moins mille hommes bien armés, qui s'y étaient rendus comme gardes du trésor, quand il avait été transporté de la ville du Mexique à celle d'Acapulco ; les chemins entre ces deux villes étant infestés, non-seulement par des bandits, mais aussi par des Indiens indépendans. D'ailleurs, quand la place aurait été moins forte, et telle que les gens de notre escadre auraient pu en tenter l'attaque, cette attaque, par cela même qu'elle eût été ouverte, aurait détruit l'avantage que nous pouvions nous en promettre. Car à peine notre escadre se serait-elle montrée, qu'en peu d'heures les Espagnols auraient fait passer le trésor bien avant dans le pays, de sorte que notre conquête se serait trouvée réduite à une ville désolée, où nous n'aurions presque pu faire aucun butin.

Par toutes ces raisons, il fallait renoncer à

l'expédition, ou prendre la place par surprise. M. Anson se proposa, pour cet effet, de mettre à la voile avec l'escadre vers le soir, ce qui nous donnait le temps d'arriver au port pendant la nuit; et, comme la côte n'est point du tout dangereuse, nous aurions hardiment embouqué le port, et y serions peut-être entrés avant que les Espagnols eussent été informés de notre entreprise. Dès que nous aurions été dans le port, son dessein était de faire embarquer dans ses chaloupes et de mettre à terre deux cents hommes, qui attaqueraient à l'instant même le fort, pendant que le chef d'escadre emploierait ses vaisseaux à canonner la ville et les batteries. Ces différentes opérations, qui auraient été exécutées avec beaucoup de régularité, ne pouvaient guère manquer de réussir contre un ennemi qui se serait vu attaqué brusquement, et que l'obscurité de la nuit aurait empêché de concerter les mesures nécessaires pour sa défense; ainsi il y avait une grande probabilité que nous aurions emporté le fort d'assaut. En ce cas, les autres batteries, étant accessibles par derrière, auraient été bientôt abandonnées; après quoi, la ville, les habitans et tout le trésor seraient tombés entre nos mains; car la

place est tellement renfermée entre des montagnes, qu'il n'est presque pas possible de s'en sauver, si ce n'est par le grand chemin qui passe sous le fort. Tel était en général le projet que le chef d'escadre avait conçu ; mais quand il se mit à examiner en détail tout ce qu'il fallait pour réussir dans l'exécution, il se trouva un obstacle qui, étant insurmontable, l'obligea de renoncer à l'entreprise : car, interrogeant les prisonniers sur les vents qui règnent près de la côte, il apprit, et la chose fut confirmée dans la suite par le témoignage des officiers de nos canots, qu'à une médiocre distance du rivage on avait un calme plat la plus grande partie de la nuit, et que, vers le matin, il se levait toujours un vent de terre ; de sorte que le dessein de mettre le soir à la voile, pour arriver le lendemain avant le jour à Acapulco, était absolument impraticable.

Le chef d'escadre agissait dans la supposition que le départ du galion était renvoyé à l'année suivante : mais, comme ce n'était là qu'une supposition, et qu'il était possible que ce vaisseau mît en mer dans quelques jours, M. Anson jugea devoir continuer à croiser au même endroit aussi long-temps que ses provisions de bois et

d'eau et la saison convenable pour se rendre à la Chine, comme il en avait le dessein, pourraient le permettre. Les canots ayant ordre de rester devant Acapulco jusqu'au 23 de mars, l'escadre ne changea point de position jusqu'à ce jour. Comme nous ne vîmes point paraître nos canots, nous commençâmes à être un peu en peine d'eux, et craignîmes qu'ils n'eussent souffert de l'ennemi ou du mauvais temps; mais nous sûmes tirés d'inquiétude le lendemain matin, en les découvrant, quoiqu'à une grande distance, et sous le vent de l'escadre. Nous portâmes sur eux, et, les ayant pris à bord, nous sûmes d'eux qu'ils avaient quitté leur poste la veille, sans avoir vu de galion.

Je ne dois pas oublier de dire ici que, par les informations que nous reçûmes dans la suite, il parut qu'en continuant à croiser, comme nous fîmes, nous avions agi très-sagement. Car, après l'embargo mis sur le galion, comme on l'a dit ci-dessus, les principaux intéressés à la cargaison avaient envoyé divers exprès à Mexique, pour qu'il fût permis au vaisseau de partir. Comme ils savaient, par des informations venues de Paita, que nous n'avions en tout que trois cents hommes, ils soutenaient qu'il n'y

avait rien à craindre de notre part, puisque le galion avait plus de six cents hommes à bord. Et, quoique le vice-roi fût inflexible, par une espèce d'égard pour leurs représentations, le vaisseau fut tenu prêt de trois semaines en état de mettre en mer, après le premier ordre donné de le faire rester dans le port.

Quand nous eûmes pris à bord nos canots, et que les vaisseaux de notre escadre se trouvèrent rassemblés, M. Anson fit connaître, par un signal, à tous les commandans, qu'il voulait leur parler. Il sut d'eux qu'il y avait à bord de l'escadre une très-médiocre provision d'eau; et, comme cet article nous obligeait indispensablement à quitter nos postes, il demanda quel endroit leur paraissait le plus convenable pour y faire de l'eau. Tout le monde fut d'avis de choisir le port de Séguatanéo ou Chéquétan, parce qu'il était le moins éloigné; et il fut résolu de le gagner le plus tôt qu'il serait possible. Pour que, même dans le temps que nous serions occupés à pourvoir à un besoin aussi essentiel, nous ne pussions pas nous reprocher d'avoir négligé jusqu'à la simple possibilité de prendre le galion, qui, nous sachant à Chéquétan, risquerait peut-être de mettre en mer,

M. Hughes, lieutenant de la prise du *Tryal*, eut ordre de croiser à la hauteur d'Acapulco, pendant vingt-quatre jours; afin que, dans le cas où le galion mettrait à la voile durant cet intervalle, nous en fussions promptement informés. Conformément à ces résolutions, nous portâmes à l'ouest.

Le premier d'avril, nous nous trouvâmes si avancés vers Séguatanéo, que nous crûmes devoir envoyer nos deux chaloupes pour ranger la côte et chercher l'aiguade. Elles s'étaient déjà séparées de nous depuis quelques jours, et notre provision d'eau commençait à tirer à sa fin. Par bonheur, nous prîmes tous les jours des tortues; car, dans un climat aussi chaud que celui-là, nous aurions extrêmement souffert, si nous avions uniquement été réduits à la saline. Notre situation avait sûrement de quoi nous alarmer, et inquiétait autant les plus sages d'entre nous, qu'avait pu faire le plus grand danger que nous eussions essuyé jusqu'alors. Par cela même que nos chaloupes ne revenaient pas, nous devions conclure qu'elles n'avaient pas encore trouvé d'aiguade; et divers accidens avaient tellement diminué notre provision d'eau, qu'il ne nous en restait

plus que pour dix jours pour toute l'escadre ; de sorte , qu'en égard à la difficulté connue de faire de l'eau sur cette côte , et au peu de foi que mérite le témoignage des flibustiers , les seuls auteurs que nous pussions consulter , nous craignons de nous voir bientôt exposés à un malheur aussi terrible qu'aucun de ceux qu'on puisse éprouver en courant les mers.

Mais ces tristes idées s'évanouirent bientôt. Nos chaloupes revinrent le 5 avril , ayant découvert une très-bonne aiguade , environ sept milles à l'ouest des rochers de Séguatanéo , que , par la description qu'elles nous en firent , nous jugeâmes devoir être le port appelé par Dampiere le port de Chéquétan. Ces nouvelles nous firent le plus sensible plaisir , et les chaloupes furent renvoyées le lendemain pour sonder le port , dont elles nous avaient représenté l'entrée comme fort étroite. A leur retour , nous apprîmes que c'était une rade , où il n'y avait aucun danger à craindre , ainsi nous y entrâmes le 7 , et jetâmes l'ancre le soir même.

C'est ainsi qu'après avoir été quatre mois en mer depuis notre départ de Quibo , et n'ayant plus d'eau à bord que pour six jours ;

nous gagnâmes le port de Chéquétan, dont la description, aussi bien que celle de la côte voisine, formeront le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Description du port de Chéquétan, et de la côte et du pays voisin.

LE port de Chéquétan est à $17^{\circ} 36'$ de latitude septentrionale, et à trente lieues à l'ouest d'Acapulco. Il est facile à reconnaître, lorsqu'on range la côte à vue, en venant d'Acapulco, si on fait attention aux remarques suivantes.

A compter d'Acapulco, vers l'ouest, et dans l'étendue de dix-huit lieues, il y a un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder; cependant le fond de la mer y est si net que, dans la belle saison, les vaisseaux peuvent ancrer à un mille ou deux du rivage, en toute sûreté. Le pays, dans toute cette étendue, est, en général, assez bas, rempli de villages bien plantés, et on voit, sur les sommets de quelques éminences, des tours pour servir d'échauquette. Le tout forme une vue fort agréable,

bornée, à quelques lieues du rivage, par une chaîne de montagnes qui s'étend fort loin à droite et à gauche d'Acapulco. Il est étonnant que, dans toute cette étendue de dix-huit lieues de pays, le plus peuplé et le mieux cultivé de toutes ces côtes, on ne voie pas, le long du rivage, une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pêche.

Cinq milles au delà de l'extrémité de ce rivage, à l'ouest, on trouve un mondrain, qu'on prendrait d'abord pour une île : il est plus petit, mais de figure approchant de la montagne de Pétaplan, dont je parlerai dans la suite. A trois milles à l'ouest de ce mondrain, on voit un rocher blanc assez remarquable. Il est à deux câbles du rivage, dans une baie de près de neuf lieues d'ouverture, et dont la pointe occidentale est la montagne de Pétaplan. C'est proprement une presqu'île, jointe au continent par une langue de terre basse et étroite, couverte de broussailles et de petits arbres. La baie de Séguatanéo commence ici, et s'étend fort loin à l'ouest. Celle de Pétaplan est proprement une partie de celle de Séguatanéo ; on voit à l'entrée de cette baie, et à quelque di-

stance de la montagne, un amas de rochers, qui sont tout blanchis des excréments des fous, frégates, et autres oiseaux. Quatre de ces rochers sont plus gros que les autres, et, en aidant un peu à la lettre, on peut se figurer que le tout représente une croix; on les appelle *Moines Blancs*. Ces rochers sont à l'ouest, vers le nord de Pétaplan, et à sept milles à leur ouest; est le port de Chéquétan, qui est encore mieux gardé par un gros rocher, qui paraît tout seul, à un mille et demi de son entrée, et au sud demi-quart à l'ouest de cette entrée.

La côte n'a aucun danger depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai, les vents n'y sont alors nullement à craindre, quoique dans le reste de l'année il y ait des tourbillons violens, des pluies abondantes, et des vents forts, de toutes les pointes du compas. Pour ceux qui se tiendront à une distance considérable de la côte, il n'y aurait d'autres moyens de trouver ce port que par sa latitude; car il y a tant de rangées de montagnes qui s'élèvent les unes au dessus des autres, en dedans du pays, qu'on ne peut rien distinguer par le moyen des vues prises de quelque distance un peu grande en mer: chaque point de vue dé-

couvre de nouvelles montagnes, et donne des aspects si différens, qu'il n'est pas possible d'en faire des dessins reconnaissables.

Le port est environné de hautes montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'ouest. L'entrée en est très-sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Pour nous, nous le laissâmes à l'est, en entrant, et lorsque nous en sortîmes.

L'aiguade ne nous parut, pendant le séjour que nous fîmes dans cet endroit, que comme un grand étang sans décharge, et séparé de la mer par le rivage. Cet étang est rempli par une source qui sort de la terre à un demi-mille plus avant dans le pays. Nous trouvâmes cette eau un peu saumâtre, surtout vers le voisinage de la mer; car plus on avançait vers la source, et plus l'eau était douce et fraîche; cette différence nous obligea à remplir nos futailles le plus haut qu'il nous fut possible, et ne nous causa pas peu d'embarras.

Le pays voisin, et surtout celui dont j'ai parlé ci-dessus, nous avait paru peuplé et bien cultivé, et nous nous étions flattés d'en tirer des vivres. Pour parvenir à ce but, le lende-

main de notre arrivée, le chef d'escadre envoya quarante hommes bien armés pour découvrir quelque bourg ou village, et tâcher de former des liaisons avec les habitans; car nous ne doutions pas que si nous pouvions lier conversation, avec eux nous ne les engageassions à nous fournir des provisions, en échange des marchandises dont nos prises étaient chargées, et qui, quoique de fort peu de valeur pour nous, pouvaient être très-recherchées dans ce canton. Nos gens eurent ordre de se conduire avec toute la circonspection possible, et d'éviter soigneusement le moindre acte d'hostilité; car nous concevions qu'il n'y avait pas là grande capture à faire, et qu'il nous était bien plus aisé d'obtenir par la douceur que par la force. Mais nos projets pacifiques se trouvèrent impraticables; les quarante hommes revinrent le soir même, fort fatigués d'un exercice dont on avait perdu l'habitude; quelques-uns même étaient tombés en faiblesse de lassitude, et leurs camarades avaient été obligés de les rapporter sur leur dos. Ils avaient marché, à ce qu'ils jugeaient, environ dix milles, dans un chemin battu, où ils virent souvent du crottin de cheval ou de mule tout frais. A cinq milles du port, le chemin se divisait en

deux, entre des montagnes ; une de ces routes tirait vers l'est, et l'autre vers l'ouest. Après quelques délibérations, nos gens se déterminèrent pour la route de l'est, qui les conduisit, au bout de quelque temps, dans une grande savane, où ils découvrirent une vedette à cheval, le pistolet à la main. Dans ce moment, cet homme était apparemment endormi ; mais son cheval, effrayé par l'éclat des armes, tourna brusquement, et s'enfuit au plus vite avec son maître qui pensa en être désarçonné, et qui fut fort heureux d'en être quitte pour son chapeau et son pistolet qu'il laissa tomber. Nos gens le suivirent de leur mieux, dans l'espérance de trouver l'habitation qui lui servait de retraite ; mais ils étaient à pied, et lui à cheval, et ils le perdirent bientôt de vue. Ils ne voulaient pourtant pas revenir sans avoir rien découvert, et continuèrent à suivre toujours le même chemin, jusqu'au moment où, excédés par la chaleur et par la soif, ils furent contraints de faire halte, et de revenir sur leurs pas ; ne voyant ni villages ni habitations pas même le moindre signe qui indiquât un pays cultivé. Cependant, pour ne négliger aucun moyen de lier commerce avec les naturels, les

officiers attachèrent à quelques piquets, plantés sur la route, des billets écrits en espagnol, par lesquels on invitait les habitans à se rendre au port, afin d'y trafiquer avec nous, leur donnant les assurances les plus fortes qu'ils seraient bien reçus, et qu'on paierait à grand prix les vivres qu'ils nous apporteraient. Nous ne pouvions nous conduire plus sagement; mais cette modération fut inutile, et personne ne parut pendant notre séjour dans ce port. Le malheur fut que nos gens, dans l'endroit où le chemin se sépare en deux, prirent à l'est; s'ils avaient tourné à l'ouest, ils auraient bientôt trouvé une ville ou village, que quelques manuscrits espagnols placent dans le voisinage de ce port, et que nous avons depuis appris n'être éloignée que de deux milles du carrefour dont il s'agit.

Une petite aventure qui arriva dans ce temps-là peut donner une juste idée des dispositions martiales des habitans de ces quartiers. Un peu après notre arrivée à Chéquétan, M. Brett fut envoyé avec deux chaloupes pour examiner la côte vers l'est, et, en particulier, la baie de Pétaplan et son aiguade. Au moment où cet officier était prêt à mettre pied à terre,

tout près de la montagne de Pétaplan , il aperçut , de l'autre côté de la baie , trois petits escadrons rangés sur le rivage , et qui faisaient mine de s'avancer vers le lieu où il voulait aborder. Il quitta d'abord le rivage , et , quoique sa troupe ne se composât que de seize hommes, il fit ramer la chaloupe vers eux , de l'autre côté de la baie. Il les eut bientôt approchés d'assez près pour distinguer qu'ils étaient fort bien montés , et armés de carabines et de lances. Dès qu'ils le virent tourner de leur côté , ils se mirent en ligne sur le rivage , résolus à lui disputer la descente , et tirèrent même quelques coups de carabine , jusqu'à ce que la chaloupe étant à portée de l'escadron le plus avancé , M. Brett ordonna à ses gens de faire feu ; aussitôt ces braves s'enfuirent dans les bois. Dans cette course précipitée , un des chevaux s'abattit et désarçonna son homme ; nous n'avons pas su s'il était blessé , car , dans l'instant , l'homme et le cheval se relevèrent , et suivirent leurs camarades. Pendant cette scène , les deux autres escadrons qui étaient hors de la portée de nos armes , restèrent tranquilles et immobiles spectateurs de la déroute des leurs , et n'eurent plus la moindre envie de faire un pas en avant. Ce fut un bonheur pour

nos gens que l'ennemi montrât aussi peu de prudence que de valeur; car, s'ils s'étaient tenus cachés jusqu'à ce que les nôtres fussent à terre, il aurait presque été impossible qu'un seul eût pu leur échapper, les Espagnols ayant près de deux cents maîtres. Cependant, instruits que l'ennemi avait autant de monde masqué par la montagne de Pétaflan, nous eûmes soin de faire tenir une ou deux chaloupes à l'entrée de cette baie; car nous craignions que, lors de son retour, le canot que nous avions laissé en croisière devant Acapulco ne se laissât surprendre par ces gens.

Après avoir reconnu l'inutilité des tentatives que nous avions faites pour engager les habitans du pays à nous fournir des vivres, nous fûmes obligés de nous rabattre sur les rafraîchissemens que les environs du port pouvaient nous offrir. Nous y primes assez de poisson, surtout lorsque la mer, plus tranquille, nous permettait de tirer la seine; entre autres des maquereaux, des brênes; des *fiddle-fish*, des malets, des soles et des homards. C'est le seul endroit où nous ayons pêché des torpilles; ce poisson ressemble beaucoup à la raie; il est des plus singuliers, et produit sur le corps d'étranges effets. Pour

peu qu'on le touche, ou si par hasard on vient à marcher dessus, on se sent saisi d'un engourdissement dans tous les membres; mais surtout dans la partie qui a touché immédiatement la torpille. On remarque le même effet quand on touche ce poisson avec quelque chose qu'on tient à la main; j'ai moi-même ressenti un assez grand engourdissement dans le bras droit, pour avoir appuyé pendant quelque temps ma canne sur le corps de ce poisson; et je ne doute pas que l'effet n'en eût été plus violent, si l'animal n'avait déjà été prêt à expirer; car il produit cet effet à mesure qu'il est plus vigoureux, et il cesse de le produire dès qu'il est mort. On peut en manger sans inconvénient. J'ajouterai encore que l'engourdissement ne passe pas aussi vite que certains naturalistes le disent. Le mien diminua insensiblement, et le lendemain j'en sentais encore quelques restes.

Nous commençâmes ici à ne plus voir de tortues; cependant nos chaloupes qu'on envoyait en sentinelle devant la baie de Pétaflan en prenaient et nous en envoyaient souvent.

Les animaux que la terre nous fournissait étaient principalement des lézards. Nous n'y vîmes point d'autre animal carnassier que le

crocodile, et encore étaient-ils assez petits. Quoique nous n'y trouvassions pas de tigres, il y en a pourtant en grand nombre; tous les matins, nous apercevions sur le sable des traces, autour du ruisseau où nous faisons de l'eau; nous n'en avons aucune crainte, car nous savions qu'ils ne sont pas aussi dangereux ici que dans l'Asie ou dans l'Amérique, et qu'ils n'attaquent presque jamais les hommes. Quant aux oiseaux, il y en a: nous y trouvâmes des faisans en grande abondance et de plusieurs espèces; mais la chair en est sèche et sans goût. Il y a aussi une grande variété d'autres oiseaux plus petits, et en particulier des perroquets; nos gens en tuaient souvent pour les manger.

Les fruits, les herbages et les racines n'y sont ni en abondance ni des meilleurs. Les seuls fruits que les bois nous fournissaient étaient des limons, à peine en quantité suffisante pour notre usage journalier; des papas, et cette espèce de prune, d'un goût aigrelet et agréable, qu'on appelle à la Jamaïque prune à cochon. La seule herbe qui vaut la peine qu'on en parle est la morgeline, qui croît le long des bords des ruisseaux. Comme elle passe

pour un antiscorbutique, nous en mangions souvent, malgré son extrême amertume.

Voilà tout ce que j'ai à dire de Chéquétan et des environs. M. Anson était toujours attentif à tout ce qui pouvait être utile à ceux qui fréquenteraient ces mers après nous; et, comme on avait remarqué vers l'ouest de ce port un pays assez entendu qui paraissait double, avec une espèce d'ouverture entre deux, qui avait l'apparence de l'entrée de quelque port, le chef d'escadre y envoya une chaloupe, dès que nous fûmes ancrés. On reconnut que les deux montagnes, qui faisaient ce pays double, étaient jointes par une vallée, et ne laissaient entre elles ni port ni rade.

De tout ce que nous venons de dire il paraît que Chéquétan n'est pas un port fort avantageux, surtout pour y faire des rafraîchissements: cependant on en peut tirer parti, et il importe à nos armateurs de le connaître. C'est le seul mouillage sûr dans une grande étendue de côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par l'ennemi. Il est à une distance convenable de cette ville, pour ceux qui voudraient se rendre maîtres du galion de Manille. On y peut faire du bois et de l'eau en

toute sûreté, en dépit de tous les habitans du pays ; car il n'y a qu'un chemin étroit à travers les bois, qui mène du rivage dans le pays voisin : et un parti peu considérable suffit pour garder ce passage contre toutes les forces que les Espagnols peuvent rassembler dans ces quartiers. Mais il est temps de parler de ce que nous y fimes.

CHAPITRE IX.

Ce que nous fîmes à Chéquétan et sur la côte voisine, jusqu'à notre départ pour l'Asie.

LE lendemain de notre arrivée dans le port de Chéquétan, nous fîmes descendre à terre quatre-vingt-dix hommes. Quarante furent envoyés en parti, comme je l'ai rapporté ci-dessus, et les cinquante autres furent postés près de l'aiguade, pour la sûreté de ceux qui devaient y travailler.

Il fut décidé qu'on se déferait de la prise du *Tryal* et des deux autres bâtimens; cependant la prise du *Tryal* était un bon vaisseau et en bon état; mais nous n'avions pas sur toute l'escadre assez de monde pour former l'équipage d'un vaisseau du quatrième rang, et si nous eussions partagé nos gens sur trois bâtimens, ils n'auraient pas suffi à la manœuvre, surtout dans les mers orageuses de la Chine, où nous comptions arriver dans le temps du changement des moussons.

Quoiqu'on fit toute la diligence possible, la difficulté de faire de l'eau, les réparations nécessaires à nos agrès, et d'autres soins indispensables, nous donnèrent tant d'occupations que la fin d'avril était près avant que nous fussions en état de partir.

Durant notre séjour en cet endroit, il nous arriva un accident qui procura à nos amis en Angleterre le plaisir de recevoir de nos nouvelles, et d'apprendre que nous n'avions pas péri, comme ils avaient lieu de le croire. J'ai dit dans le chapitre précédent qu'il n'y avait qu'un seul chemin à travers les bois qui allait du port de Chéquétan dans l'intérieur du pays. Ce chemin passait auprès de la source d'eau douce, et, comme c'était la seule avenue par où les Espagnols pussent venir nous inquiéter, nous avions abattu plusieurs grands arbres au delà de la source, et les avions fait tomber à travers le chemin; une garde veillait toujours à cette barricade, et outre cela nos gens occupés à emplir les futailles avaient ordre de tenir leurs armes prêtes, et, en cas d'alarme, de se rendre d'abord à ce poste. Quoique ces précautions fussent prises surtout contre une attaque subite de la cavalerie des ennemis, elles

étaient encore utiles sous un autre rapport ; elles empêchaient nos gens de s'écarter seuls dans la campagne , et de tomber entre les mains des Espagnols , qui avaient sûrement bonne envie d'en attraper quelques-uns , pour tâcher d'en obtenir des renseignemens sur nos projets à venir. Afin de parer à cet inconvénient , on donna des ordres très-sévères aux sentinelles , de ne laisser passer cette barrière à personne. Cependant , malgré toutes ces attentions , un certain Louis Léger disparut ; c'était le cuisinier du chef d'escadre. Comme il était Français , et soupçonné de catholicisme , nous crûmes qu'il avait déserté pour nous trahir , et pour apprendre à l'ennemi ce qu'il pouvait savoir de notre état et de nos desseins. Il n'en était pourtant rien ; nous sûmes depuis qu'il avait été surpris par quelques Indiens , qui le menèrent prisonnier à Acapulco , d'où il fut transféré à Mexico , et de là à la Vera-Cruz , où on le fit embarquer pour l'Espagne. Le vaisseau où il était fut obligé par quelque accident de relâcher à Lisbonne , où Léger trouva moyen de débarquer. Le consul anglais lui procura l'occasion de repasser en Angleterre. Il y porta les premières nouvelles

sûres de ce qui nous était arrivé jusqu'au moment où il nous avait quitté. Voici comment il fut pris, du moins s'il faut l'en croire. Il errait dans le bois en cherchant des limons pour la table de son maître, à quelques distance de la barricade, qu'il avait voulu passer, mais dont on l'avait repoussé avec menace, lorsqu'il fut surpris par quatre Indiens qui le mirèrent nu et le menèrent en cet état à Acapulco, exposé à l'ardeur d'un soleil brûlant. Il fut assez maltraité au Mexique, et, pendant tout le temps qu'il resta en sa prison, il éprouva les effets de la haine des Espagnols pour tous ceux qui vont les troubler dans la paisible possession des côtes de la mer du Sud. Le sort de cet homme fut bien triste; après tout ce qu'il avait souffert, comme les autres, dans notre voyage, et les rigueurs de sa captivité, le malheur l'attendait encore en Angleterre. Des amis de M. Anson eurent soin, à son arrivée, de lui procurer les moyens de se tirer de la misère où il était; mais il ne jouit guère des effets de leurs bontés, il fut tué dans une querelle de nuit, dont on n'a jamais pu savoir au juste la cause.

Bien que, pendant tout le temps de notre

station à Chéquétan, l'ennemi ne songea pas à nous inquiéter, nous savions cependant que de nombreux partis étaient postés dans les bois qui nous environnaient. Nous voyions leurs feux qui formaient un cercle dont nous étions le centre; et peu avant notre départ ces feux redoublèrent, ce qui nous fit juger qu'ils avaient reçu des renforts considérables.

Le 28 avril, au matin, *le Centurion* et *le Gloucester* levèrent l'ancre. Dès qu'ils eurent gagné la mer, on renvoya une chaloupe pour mettre le feu à nos trois prises, ce qui fut exécuté. On laissa une pirogue, fixée par un grappin au milieu du port, dans laquelle était une bouteille bien bouchée, qui renfermait une lettre pour M. Hughes, commandant le canot, et qui croisait devant Acapulco, lorsque nous quittâmes cette station. Voici par quelles raisons le chef d'escadre avait laissé ce canot devant ce port.

Lorsque nous fûmes contraints de gagner le port de Chéquétan, pour y faire du bois et de l'eau, M. Anson vit bien que notre séjour en cet endroit ne serait pas long-temps ignoré à Acapulco; et il espéra que les Espagnols, nous voyant occupés dans cet endroit, pourraient

se déterminer à faire partir le galion, d'autant plus que Chéquétan est fort éloigné de la route de ce vaisseau; en conséquence il laissa le canot vis-à-vis du port d'Acapulco, avec ordre d'y croiser pendant vingt-quatre jours; et, en cas où l'officier qui le commandait verrait le galion mettre à la voile, il devait venir en toute diligence à Chéquétan en donner avis au chef d'escadre. *Le Centurion* était sûrement meilleur voilier que le galion, et M. Anson avait l'intention de partir d'abord après cet avis reçu, et de suivre ce dernier vaisseau à travers tout le vaste océan Pacifique. Il était très-probable que nous l'aurions joint en suivant le même parallèle. Mais, ce qui était au moins certain, c'est que nous aurions gagné avant lui le cap Spiritu Sancto, dans l'île de Samal; et, comme c'est la première terre qu'il vient reconnaître à son retour aux Philippines, nous étions sûrs en y croisant quelques jours à cette hauteur, de l'y voir arriver. Ce projet était très-beau, mais le vice-roi du Mexique le fit avorter en retenant le galion toute l'année à Acapulco.

La lettre qu'on avait laissée dans la pirogue pour M. Hughes lui donnait l'ordre de re-

tourner à son poste devant Acapulco, où il trouverait M. Anson, qui l'y attendrait pendant un certain nombre de jours, après quoi on l'avertissait que le chef d'escadre irait vers le sud, pour y rejoindre le reste de son escadre. Ce dernier article n'était mis que pour induire les Espagnols en erreur, si la pirogue tombait entre leurs mains, ce qui arriva; mais M. Hughes ne pouvait en être la dupe: il savait bien que M. Anson n'avait nul dessein de retourner au Pérou, ni d'escadre à rejoindre.

Dès que nous fûmes en pleine mer, nous sentîmes une extrême impatience de nous éloigner de ces côtes, et de faire route pour la Chine. La mauvaise saison approchait, et nous ne voyions plus rien à faire dans les mers de l'Amérique. Ce fut pour nous une grande contrariété d'être obligés de perdre encore du temps dans ces quartiers à courir vers Acapulco à la quête de notre canot. Depuis près de quinze jours le temps pendant lequel il devait croiser était expiré, et nous commençons à craindre qu'il n'eût été découvert de la côte; et que le gouverneur d'Acapulco ne l'eût envoyé enlever; ce qui n'aurait pas été difficile, car six hommes seulement le montaient. Néanmoins,

tout cela n'étoit que conjectures, et, dès que nous fûmes sortis du port de Chéquétan, nous rangeâmes la côte en tirant à l'est pour aller chercher notre canot.

Le dimanche, 2 de mai, parvenus à trois lieues d'Acapulco, et n'apercevant pas notre canot, nous ne doutâmes plus de sa perte. Outre la compassion que nous ne pouvions manquer d'avoir pour nos compagnons, condamnés peut-être à la plus dure captivité, nous y étions fort intéressés pour nous-mêmes; et c'étoit une perte que nous ne pouvions trop regretter, dans la disette d'hommes où nous étions réduits. Nous nous voyions privés d'un officier et de six matelots, la fleur de nos équipages, et tous sept choisis sur tous les autres pour ce poste hasardeux. Il n'y avoit pas un d'eux qui ne fût d'un courage à l'épreuve, et aussi bon marin qu'homme qui mît jamais le pied sur un tillac. Dans la persuasion où nous étions qu'ils avoient été pris et emmenés à Acapulco, comme nous avions à bord plusieurs prisonniers espagnols ou indiens, et un bon nombre de nègres malades, qui ne pouvoient servir à la manœuvre, M. Aubon espéra pouvoir négocier un échange. Il écrivit une lettre au gouverneur d'Acapulco,

pour lui offrir de rendre tous ses prisonniers , pour les sept hommes pris dans le canot. Cette lettre partit l'après-midi , portée par un officier espagnol qui nous avait paru honnête homme , et à qui nous donnâmes , pour faire sa commission , une barque occupée de six de nos prisonniers , qui , aussi bien que l'officier , proutirent , sur leur parole d'honneur , de nous rapporter réponse. L'officier fut aussi chargé d'une requête , signée de tous les prisonniers , qui suppliaient le gouverneur de consentir à la condition proposée pour leur liberté. Le nombre de ces prisonniers , dont quelques-uns , qui étaient des personnages de distinction , nous fit espérer une réponse favorable , et nous croisâmes toute la nuit dans l'attente de la recevoir au terme marqué , c'est-à-dire , le lendemain lundi. Mais ce jour-là , et le mardi , nous dérivâmes trop loin de la côte pour qu'il fût possible de recevoir réponse , et , le mercredi matin , nous nous trouvâmes à quatorze lieues du port. Comme le vent était devenu favorable , nous forçâmes de voiles , comptant de regagner le port en peu d'heures. Sur ces entrefaites , la sentinelle placée au haut du mât , cria qu'elle voyait une chaloupe sous voile , fort loin au sud-est. Nous

crûmes que c'était la réponse du gouverneur qu'on nous rapportait, et nous cinglâmes de ce côté; mais, lorsque nous vîmes à portée de discerner ce que c'était, nous eûmes le plaisir de reconnaître notre canot. Nous nous imaginâmes d'abord que le gouverneur d'Acapulco nous renvoyait nos gens, comme il les avait pris; mais, lorsqu'ils furent près de nous, et que nous pûmes distinguer la maigreur et la pâleur de leurs visages, la longueur de leurs barbes et la faiblesse de leurs voix, nous fûmes convaincus qu'ils avaient éprouvé des misères, plus cruelles même que celles des prisons du Mexique. Il fallut les aider à entrer dans le vaisseau; on les mit d'abord dans des lits, et, au bout de quelque temps, quand le repos et la bonne nourriture leur eurent rendu assez de forces, ils nous firent le récit de leurs aventures. Ils avaient toujours tenu la mer depuis qu'ils nous avaient quittés, c'est-à-dire pendant six semaines. Après avoir fini le temps de leur croisière devant Acapulco, comme ils portaient vers l'ouest, pour nous rejoindre, un courant violent les avait jetés à l'est, malgré tous leurs efforts; et l'eau venant à leur manquer, ils avaient été contraints de ranger la côte, vers

l'est, pour chercher un lieu de débarquement où ils pussent faire de l'eau. Dans cette extrémité, il coururent quatre-vingts lieues sous le vent, et trouvèrent que la mer se brisait tellement sur toute cette côte, qu'il était absolument impossible d'y aborder. Ils passèrent plusieurs jours dans cette terrible situation, sans eau, dans un climat d'une chaleur insupportable, et n'ayant d'autre moyen, pour ne pas mourir de soif, que de sucer le sang des tortues qu'ils prenaient. Enfin, ils s'étaient déjà abandonnés au désespoir, et s'attendaient à la plus cruelle de toutes les morts, lorsqu'ils furent subitement délivrés de ce péril par une pluie des plus abondantes. Ils étendirent leurs voiles horizontalement, et y mirent des boulets au milieu, pour leur faire prendre la forme d'un entonnoir. Par ce moyen, ils eurent assez d'eau pour remplir leurs futailles. Ils portèrent après cela vers l'ouest pour nous chercher, et, favorisés par les courans, ils nous rejoignirent en moins de cinquante heures, à compter du moment qu'ils tournèrent vers l'ouest, après une absence de quarante-trois jours. Ce retour peut être regardé comme une espèce de miracle, quand on considère ce que c'est qu'un canot de

vaisseau de soixante pièces , c'est-à-dire , un bâtiment de vingt-deux pieds de long et non ponté , exposé pendant six semaines à tant de dangers dans la grande mer , vis-à-vis d'une côte impraticable et très-dangereuse.

A propos de cette navigation de notre canot , je ne puis m'empêcher de remarquer le peu de fond qu'on peut faire sur les auteurs qui nous ont donné le récit des aventures des slibustiers. Nos gens ne trouvèrent pas un seul endroit , où ils pussent aborder , en quatre-vingts lieues de côte , à l'est d'Acapulco , et ces auteurs n'ont pas eu honte de placer des ports et des aiguades dans cette étendue , sans s'embarrasser s'ils exposaient à périr de soif ceux qui auraient la facilité de s'en fier à leur parole.

La seule raison qui nous avait fait revenir devant Acapulco pour la seconde fois était la nécessité de chercher notre canot. Comme nous l'avions trouvé , et qu'ainsi rien ne nous retenait plus , le chef d'escadre résolut de ne pas perdre un instant ; la mauvaise saison était toute prête à commencer sur les côtes du Mexique , et nous craignions de trouver la mousson de l'ouest en arrivant sur celles de la Chine. M. Anson ne jugea donc pas à propos de re-

tourner vers Acapulco , pour attendre une réponse dont il n'avait plus besoin ; mais il ne voulut pas priver les prisonniers de la liberté qu'il leur avait donné lieu d'espérer. On les embarqua dans deux barques qui nous étaient restées de nos prises ; ceux du *Centurion* dans l'une , et ceux du *Gloucester* dans l'autre. On les fournit de mâts , de voiles et de rames ; et , comme il pouvait leur arriver d'être contrariés par les vents , on les pourvut d'eau et de provisions pour quinze jours. On en relâcha trente-neuf du *Centurion* et dix-huit du *Gloucester* , la plupart Espagnols , et le reste Indiens , et nègres malades. Pour renforcer nos équipages , qui étaient réduits à un beaucoup trop petit nombre , nous gardâmes les mulâtres , quelques nègres des plus vigoureux , et quelques Indiens , mais tous les Espagnols furent relâchés. Nous apprîmes depuis que ces prisonniers arrivèrent heureusement à Acapulco , où ils rendirent justice à l'humanité avec laquelle ils avaient été traités sur nos vaisseaux ; nous sûmes aussi que le gouverneur , ayant leur arrivée , avait fait une réponse très-polie à la lettre de M. Anson ; et qu'il l'avait accompagnée d'un présent des meilleurs rafraîchissemens qu'Aca-

pulco pût fournir, et qui faisaient la charge de deux chaloupes. Ces chaloupes n'ayant pu nous trouver, s'en retournèrent, après avoir jeté toutes ces provisions à la mer, dans une tempête où elles coururent grand risque de périr.

Dès que nous fûmes débarrassés de nos prisonniers, nous portâmes au sud-ouest dans la vue de nous éloigner de la côte, et de profiter des vents alisés, que les journaux des navigateurs, qui nous ont précédé, nous disent être dans cet océan, plus frais et plus constans que dans tout autre lieu de notre globe. On ne regarde pas comme une chose extraordinaire d'achever la traversée, depuis le Mexique jusqu'aux côtes orientales de l'Asie, en deux mois; et nous nous flattions d'être en état de faire ce voyage aussi vite qu'aucun de ceux qui nous avaient précédés; de sorte que nous comptions voir en peu de temps les côtes de la Chine. D'après l'idée qu'on s'était faite communément de cette navigation, nous croyions que nous n'y serions exposés ni aux mauvais temps, ni à de grandes fatigues, ni aux maladies; nous l'entreprîmes le plus gaîment du monde, puisque nous la regardions comme le commencement du retour vers notre patrie. Nous perdi-

mes de vue les montagnes du Mexique le 6 de mai, avec l'espoir de nous trouver, au bout de quelques semaines, dans la rivière de Canton; c'est-à-dire au milieu de plusieurs vaisseaux anglais, dans un port ami, à la vue d'une ville opulente, dans l'abondance de tous les besoins de la vie et de ce qui en fait l'agrément, avantages dont nous étions privés depuis vingt mois.

CHAPITRE X.

Réflexions sur ce que notre escadre aurait pu faire dans la mer du Sud, si elle était arrivée à temps.

APRÈS avoir fait le récit de nos aventures sur les côtes du Pérou et du Mexique, j'espère qu'on me pardonnera une digression qui a pour but d'examiner ce que notre escadre eût été capable d'effectuer, si elle était arrivée dans ces mers dans l'état où elle se serait probablement trouvée, si elle eût entrepris le passage du cap Horn dans une saison convenable. Cette discussion pourra fournir des idées utiles à ceux qui voudront former à l'avenir des projets d'opérations pour ces parties du monde, ou qui seraient chargés de l'exécution de pareilles entreprises. J'ai donc dessein d'employer ce chapitre à faire voir les avantages que la nation eût pu tirer de l'envoi de notre escadre, si elle était partie d'Angleterre quelques mois plus tôt.

Je suppose d'abord que, dans la belle saison, nous aurions pu doubler le cap Horn et entrer dans la mer du Sud sans diminution de nos équipages, et sans dommages importans dans les corps de nos vaisseaux et dans leurs agrès. *Le Duc et la Duchesse*, armateurs de Bristol, qui avaient ensemble plus de trois cents hommes d'équipage, n'en perdirent que deux dans le voyage, depuis la côte du Brésil jusqu'à l'île de Juan Fernandez; et de cent quatre-vingt-trois hommes, qui étaient à bord du *Duc*, il n'y en avait que vingt-un malades du scorbut lorsqu'ils arrivèrent à cette île. Or, comme des vaisseaux de guerre sont mieux pourvus de tout que des armateurs, nous aurions pu, sans doute, arriver devant Baldivia avec toutes nos forces, et en état de former immédiatement quelque entreprise. Cette place était tout-à-fait sans défense, le canon hors d'état de servir, la garnison presque sans armes, et ses habitans, dont une bonne partie sont des malfaitens bannis en cet endroit, dans la misère. Tout cela n'était pas en état de nous résister, et Baldivia ne pouvait guère tarder à se rendre. Maîtres de cette place dont le port est excellent, nous devenions d'abord redoutables à tout le Chili, et

nous donnions de l'inquiétude aux provinces les plus reculées du vaste empire des Espagnols dans l'Amérique : il n'était nullement impossible que nous l'eussions ébranlé, ou que du moins nous n'eussions procuré à quelques-uns des peuples qui habitent ce vaste continent les moyens de secouer le joug pesant sous lequel ils gémissent. Par-là nous eussions attiré l'attention du ministère d'Espagne d'un côté où le danger serait devenu si pressant; nous eussions fait une diversion aux forces de cette monarchie, et la Grande-Bretagne et ses alliés eussent été délivrés d'une grande partie des embarras que leur ont suscité les intrigues de la France, aidées des trésors de l'Amérique espagnole.

Afin qu'on ne m'accuse pas d'exagérer les forces de notre escadre en la représentant comme capable d'ébranler l'empire des Espagnols dans l'Amérique, il est à propos que je donne quelque idée de l'état où se trouvaient les provinces qui sont situées sur les bords de la mer du Sud, et la disposition actuelle de leurs habitans, tant Espagnols qu'Indiens. On verra, par ce que je vais dire, que la mésintelligence régnait entre les gouverneurs, et que les

créoles étaient mécontents à l'excès ; qu'il n'y avait ni armes ni munitions ; que les garnisons et toute discipline militaire étaient absolument négligées ; et que les Indiens de la frontière n'attendaient que le moment favorable pour prendre les armes et pour se venger des barbaries qu'ils ont essuyées depuis plus de deux siècles ; en sorte qu'il n'y avait pas une circonstance qui ne concourût à favoriser nos entreprises. Nous fûmes parfaitement instruits de toutes ces particularités par les lettres que nous trouvâmes sur les vaisseaux que nous prîmes dans ces mers ; car personne , dans aucun de ces vaisseaux , n'eut l'attention de jeter les papiers à la mer.

L'animosité entre les gouverneurs fut fort augmentée par la crainte qu'ils eurent de notre escadre ; car chacun d'eux , supposant que le mauvais état où se trouvait son gouvernement ne pouvait être attribué à sa négligence , s'exhalait en plaintes et en représentations , dans la vue de rejeter sur quelque autre la cause des malheurs qu'il prévoyait. C'est ainsi que le président du Chili , celui de Panama , les gouverneurs , et en général tous ceux qui avaient quelque commandement , accablaient le vice-

roi du Pérou de demandes d'argent supposé nécessaire pour mettre leurs provinces et les places en état de défense. A toutes ces demandes, le refrain du vice-roi était que la caisse de Lima était vide, et qu'il était assez embarrassé de fournir aux dépenses indispensables pour son propre gouvernement. Dans une de ses lettres que nous interceptâmes, il témoignait ses craintes d'être obligé même à arrêter la paie de la garnison de Callao, qui est la clef de tout le royaume du Pérou. A la vérité il accompagnait toujours ses lettres de quelques remises d'argent, mais si modiques et si disproportionnées aux demandes qu'on lui faisait, qu'elles ne pouvaient servir qu'à occasionner des plaintes, et à fomenter des aigreurs et des jalousies, et qu'elles ne pouvaient suffire aux besoins les plus pressans pour lesquels on les demandait.

Le peuple d'ailleurs murmurait : il était persuadé que, depuis plusieurs années, les affaires de la monarchie n'avaient été ménagées que dans des vues d'un intérêt particulier et fort éloigné du bien de l'état. De sorte que ces provinces éloignées se croyaient sacrifiées à une ambition qui n'avait aucun égard à leurs

avantages ni à la gloire de la nation. Nous avons cent preuves que c'était là l'opinion régnante chez les Créoles ; mais je me contenterai d'en rapporter une qui me paraît des plus convaincantes. C'est le témoignage des académiciens français envoyés en Amérique , pour y mesurer un degré du méridien près de l'équateur. Dans la relation qu'un de ces messieurs a publiée du meurtre de leur chirurgien dans une des villes du Pérou, et du tumulte qui y arriva à cette occasion , l'auteur avoue que si les habitans, pendant ce désordre, s'accordaient tous à maudire le gouvernement et à accabler les Français d'injures atroces, c'est qu'ils imputaient tous les maux qu'ils ressentaient à l'influence que la nation française exerçait sur le conseil d'Espagne.

Les Indiens, de leur côté, étaient prêts à se révolter sur presque toutes les frontières, et auraient pris les armes pour peu qu'ils eussent été encouragés. C'est ce que nous avons appris par plusieurs lettres interceptées ; c'était surtout la disposition de ceux qui habitent vers le sud du Pérou, des Araucos, et des autres peuples du Chili, qui sont les plus puissans et les plus redoutables aux Espagnols de toute l'A-

mérique. Dans des querelles qu'il y eut quelque temps avant notre arrivée, entre les Espagnols et les Chiliens, les premiers menacèrent les autres des grandes forces qui leur venaient d'Espagne, sous les ordres de l'amiral Pizarro, et se vantèrent qu'il achèverait dans peu ce que ses ancêtres n'avaient pu finir. Ces menaces effrayèrent les Indiens et leur firent croire que leur destruction totale était résolue. Les Pizarro ont été les premiers conquérans du Pérou, et les Péruviens ont en exécration tout ce qui porte ce nom; car ils n'ont pas oublié la ruine de leur empire, la mort d'Atapalpa, un de leurs incas, dont ils chérissent encore la mémoire, l'abolition de leur religion et le massacre de leurs ancêtres; et ils savent que ce sont là les exploits des Pizarro. Les Chiliens, de leur côté, n'ignorent pas que ce sont les lieutenans du premier de ces conquérans qui ont attenté à leur liberté, et réduit leur nation à la nécessité de soutenir une cruelle guerre de plus de cent ans, pour le maintien de son indépendance.

Il ne faut pas croire que le temps ait affaibli chez ces peuples la mémoire de ces évé-

mens tragiques. Tous ceux qui les ont fréquentés savent que toutes leurs solennités sont accompagnées de spectacles destinés à leur rappeler l'idée de leur ancienne grandeur et de leurs malheurs. Ils assistent à ces représentations avec des transports de regret et de fureur, qui ne marquent que trop qu'ils ne respirent qu'après les occasions de recouvrer leur liberté, et de se venger de leurs tyrans. Les gouverneurs espagnols sont parfaitement au fait de cette disposition des Américains, et ils craignaient si bien un soulèvement général vers le temps de notre arrivée dans ces mers, qu'ils employèrent tous leurs soins à tranquilliser les plus fiers de ces nations et à les empêcher de prendre immédiatement les armes. Le président du Chili, en particulier, caressa beaucoup les Araucos et les autres peuples du Chili, fit de grands présens à leurs chefs, et parla en obtint une prolongation de trêve pour deux ans, à des conditions fort avantageuses pour eux. Cependant la négociation n'était pas encore conclue, dans le temps où nous aurions naturellement dû être arrivés dans la mer du Sud; et quand elle l'aurait été, la haine de ces peuples pour les Espagnols est si invétérée, qu'il eût été impos-

sible à leurs chefs même de les empêcher de se joindre à nous.

Nous aurions trouvé toutes les côtes dénuées de troupes et dépourvues d'armes. Nous savons, à n'en pouvoir douter, que, dans tout le royaume de Chili, il n'y avait pas trois cents armes à feu, et la plupart vieux mousquets. Les Indiens étaient tout prêts à se révolter, et les Espagnols disposés à la mutinerie; les gouverneurs aigris les uns contre les autres, et en humeur de se réjouir des disgrâces de leurs antagonistes. En même temps nous nous serions trouvés, au nombre de mille hommes, en bon état, bien armés, et, par-dessus tout, réunis sous l'autorité d'un chef dont le courage est à l'épreuve d'une suite continuelle de malheurs extraordinaires, et dont la prudence eût pu résister aux plus heureux succès; qui possède à un point éminent les deux qualités les plus nécessaires dans une entreprise telle que la nôtre; l'art de maintenir son autorité, et le talent de gagner le cœur de ses gens. Nos autres officiers ont paru depuis, en plus d'une occasion, dignes d'avoir un tel chef à leur tête. Nos matelots, qui n'ont jamais fait manquer une entreprise, faute de valeur, animés par la gran-

deur du butin qu'ils avaient à attendre, et commandés par des gens d'un mérite distingué, étaient en état d'égaliser les exploits les plus éclatans des marins anglais.

Baldivia étant pris, et il ne nous en eût coûté pour cela que la peine de l'attaquer, il est à présumer que les Araucos, les Pluches et les Pouguinches, qui habitent les bords de la rivière Impériale, à vingt-cinq lieues au nord de Baldivia, auraient d'abord pris les armes. Dans la disposition où nous venons de voir qu'ils étaient, ils n'auraient pas voulu perdre une si belle occasion. Ces peuples peuvent mettre trente mille hommes en campagne, presque toute cavalerie; rien ne les empêchait d'entrer dans le Chili, qu'ils auraient trouvé dépourvu d'armes et de munitions, et peuplé d'habitans efféminés, que l'opulence et les plaisirs ont rendus incapables de résister à des gens aussi durs et aussi faits à la fatigue que le sont les Indiens. Ceux des frontières du Pérou n'étaient pas moins disposés que les Araucos à secouer le joug des Espagnols, et auraient aussi, suivant toutes les apparences, voulu profiter de l'occasion; de sorte qu'il pouvait bien s'ensuire une révolte générale dans toute l'Amérique

méridionale soumise aux Espagnols. En ce cas, la seule ressource qui restât aux créoles, mécontents d'ailleurs du gouvernement, était de s'accommoder, du mieux qu'ils auraient pu, avec les Indiens, et de se soustraire à l'obéissance d'un maître qui veillait si peu à leur sûreté. Cette dernière conjecture paraîtra peut-être ridicule à ceux qui mesurent tout le possible à la courte mesure de leur propre expérience; mais non à ceux qui voudront faire attention aux circonstances, et surtout au peu d'approbation que donnaient les Créoles aux mesures que la cour d'Espagne prenait depuis quelques années. Quoi qu'on veuille penser de cette révolte générale, il suffit, pour mon raisonnement, qu'on ne puisse pas douter que notre arrivée n'eût fait prendre les armes aux Araucos, et il n'en fallait pas davantage pour ôter à l'ennemi le moyen de s'opposer à nos entreprises. Il aurait été obligé de tourner tous ses efforts contre ces Indiens; car ce n'est qu'avec horreur que les Espagnols se rappellent le sac de leurs villes, la destruction de leurs couvens et de leurs églises, l'enlèvement de leurs femmes et de leurs filles, par ces fiers sauvages, dans la dernière guerre qu'ils ont eue avec

eux. Cette nation a toujours eu l'avantage dans cette guerre, et elle possède actuellement une grande étendue de pays, qui était ci-devant remplie de villes espagnoles, dont les habitans ont été détruits ou menés en captivité par les Araucos et par les peuples voisins, qui ne manquent jamais de se joindre à eux contre les Espagnols.

Quand même les Indiens ne se seraient pas révoltés contre les Espagnols, il n'y avait que deux places sur les côtes de la mer du Sud qu'on pût supposer capables de résister à notre escadre; c'est Panama et Callao. La première avait ses fortifications en si mauvais état, et manquait tellement de poudre, que le gouverneur lui-même avouait, dans une lettre que nous interceptâmes, qu'elle était tout-à-fait sans défense; de sorte que je crois pouvoir assurer qu'elle ne nous eût pas coûté de grands efforts, surtout si nous avions pu avoir communication avec notre flotte, qui était de l'autre côté de l'isthme: Callao n'était pas de plus grande défense: ses murs, sans remparts, sans fossés, sans ouvrages extérieurs, n'auraient pas résisté long-temps à cinq ou six pièces de canon, plantées en batterie à quatre ou cinq cents pas de

la place, qui y auraient bientôt fait une brèche, d'autant plus facile à monter, que le mur n'est pas fort large, et aurait été entièrement renversé. Les boulets, qui n'auraient pas trouvé de terre, et qui n'auraient rencontré que de la brique et des pierres, y aurait fait voler des éclats, qui auraient empêché les troupes de se former derrière la brèche, quand même on supposerait la garnison assez brave pour attendre un assaut général, ce qui serait fort surprenant pour des Créoles, et, surtout, pour des Créoles souverainement mécontents de leur vice-roi et de son gouvernement. Ce seigneur lui-même craignait que le chef d'escadre n'allât lui rendre visite à Lima, et, pour s'en garantir, il avait fait construire à Guayaquil douze galères, qu'il destinait à empêcher nos chaloupes d'aborder à terre, et nos gens de faire descente. Mais cette précaution était assez inutile; elle supposait que nos vaisseaux seraient obligés de rester fort éloignés du rivage, et que les galères, qui tiraient beaucoup moins d'eau, pourraient s'approcher de terre, et se trouver à telle distance de nous, que notre artillerie ne pourrait les atteindre. Le chef d'escadre avait prévu cet inconvénient, et, ayant que d'en

venir là, nous aurions fait plusieurs prises, qu'il n'eût pas épargnées, et qu'on eût pu, en les faisant échouer, approcher assez de terre pour pouvoir protéger nos chaloupes, occupées à faire la descente. D'ailleurs, il y a plusieurs endroits sur cette côte; où l'on trouve un bon ancrage, avec une grande profondeur d'eau, à la longueur d'un câble du rivage; et où notre canon eût pu fouetter sur la plaine, à plus d'un mille du bord de la mer, et eût bien empêché les forces des Espagnols de s'y rassembler pour s'opposer à notre descente. Il y a un endroit pareil, entre autres, qui n'est qu'à deux lieues de Lima; de sorte que nous aurions pu arriver à cette ville quatre heures après avoir été découverts en mer. Cet endroit est à deux lieues du sud de Callao, justement au nord de la pointe nommée, dans la carte que Frézier nous a donnée de cette côte, *Morro Solar*. On y a soixante à quatre-vingts brasses d'eau à deux câbles du rivage, et les Espagnols connaissent si bien la facilité que nous aurions trouvée à y faire descente, qu'ils avaient projeté d'y bâtir un fort sur le bord de la mer; mais la caisse royale était vide, et tout ce qu'ils purent faire fut d'y tenir une garde

de cent cavaliers, qui ne pouvaient leur être d'aucun autre avantage que de les avertir de bonne heure de notre arrivée. A la vérité, beaucoup de gens de ce pays, nous croyant des marins aussi timides qu'eux, soutenaient qu'il n'y avait rien à craindre, et que le chef d'escadre n'oserait jamais mener ses vaisseaux dans cet endroit, de peur que ses ancres ne pussent y tenir, attendu la grande profondeur de l'eau.

Qu'on ne s'imagine pas que je m'abandonne à des idées romanesques et fanfaronnes, lorsque je suppose que mille à quinze cents de nos gens, bien menés, fussent un corps redoutable pour quelques forces que les Espagnols pussent rassembler dans l'Amérique méridionale. Sans rappeler les expériences que nous fîmes de leur valeur à Paita et à Pétaflan, il faut remarquer que M. Anson avait eu un soin extrême de faire exercer ses gens, et en avait fait d'excellens fusiliers ; au lieu que les Espagnols de ces quartiers sont très-maladroits dans le manquement des armes à feu, dont ils étaient d'ailleurs très-mal pourvus. Il est vrai que la cour d'Espagne, après plusieurs représentations, avait ordonné qu'on chargeât quelques milliers de

fusils sur l'escadre de Pizarro ; mais ils seraient arrivés trop tard pour pouvoir servir contre nous. Ainsi, sans parler de la mollesse et du peu de courage des Espagnols, nous aurions eu sur eux, en fait d'armes et d'art à s'en servir, presque le même avantage qu'ils eurent sur les Américains, lorsqu'ils abordèrent pour la première fois dans leur pays.

Considérons, d'un autre côté, les dangers que nous avons à courir, et les obstacles qui pouvaient s'opposer à nos entreprises. Par mer, nous n'aurions eu aucun ennemi en tête ; car, quand nous serions partis plusieurs mois plus tôt, l'escadre de Pizarro n'aurait pas été prête plus tôt qu'elle ne le fut, et n'aurait, par conséquent, pas eu un voyage plus heureux qu'elle ne l'eut. Maîtres du Chili, nous aurions eu toutes les provisions nécessaires, dans la plus grande abondance, et, depuis Baldivia jusqu'à la ligne, nos vaisseaux n'avaient aucun danger d'être désemparés, ni nos équipages de souffrir par les maladies ; car il n'y a pas au monde un climat plus doux ni plus sain. Si nous avions manqué de gens pour la manœuvre de nos vaisseaux, tandis qu'une bonne partie de notre monde aurait été occupée à terre, les ports

dont nous nous serions emparés et les vaisseaux que nous aurions pris, nous auraient fourni des recrues : sur quoi j'observerai que les Indiens, qui sont le plus grand nombre des matelôts dans ces mers, sont fort adroits, fort dociles, fort laborieux, et très-bons hommes de mer pour ces climats doux et tempérés, quoique peu propres pour des mers plus orageuses et pour des pays plus froids.

On peut inférer de tout ce que je viens de dire, que notre escale aurait pu procurer à la nation des avantages de la dernière importance, si elle avait mis en mer quelques mois plus tôt qu'elle ne fit. Si nos succès, comme il est très-probable, avaient fermé à l'Espagne la porte de la mer du Sud, ou au moins arrêté le cours des trésors que le Pérou lui envoie continuellement, il est certain que tous les soins de la cour de Madrid eussent d'abord été bornés aux moyens de rentrer en possession de ces riches pays par la voie des armes, ou par celle de la négociation. La première de ces voies était extrêmement difficile ; il se serait passé une année entière avant qu'aucuns vaisseaux eussent pu gagner la mer du Sud, et encore, suivant les apparences, en mauvais

état, séparés, déséparés, les équipages ruinés par les maladies, et ils n'auraient plus trouvé de ports ouverts pour eux, où ils pussent se refaire et se renforcer. Tandis que, par l'isthme de Panama, nous aurions pu recevoir les provisions, munitions, armes et recrues, dont nous aurions pu avoir besoin, et remettre notre escadre en aussi bon état que lorsqu'elle quitta la rade de Sainte-Hélène. En un mot, il ne nous fallait que les secours dont une prudence commune ne nous pouvait laisser manquer, pour nous maintenir dans nos conquêtes, en dépit de tous les efforts de l'Espagne, soutenue du pouvoir de la France. Ces deux puissances auraient donc dû se résoudre à laisser l'Angleterre maîtresse des trésors de l'Amérique méridionale, où se réduire à la raison, et ne rentrer en possession de ces riches contrées qu'au moyen d'un traité, où l'on eût pu donner des bornes à leur injuste ambition. Je crois qu'en voilà assez sur ce sujet, et je finis ici ce chapitre. On va voir dans les suivans le reste de nos aventures jusqu'au retour de M. Anson en Angleterre.

CHAPITRE XI.

Traversée depuis la côte du Mexique jusqu'aux îles des
Larrons.

EN quittant la côte d'Amérique le 6 mai 1742, nous portâmes au sud-ouest dans l'intention de gagner les vents alisés qui viennent du nord-est, et qui, suivant les journaux des navigateurs qui nous ont précédés, doivent se faire sentir à la distance de soixante et dix ou quatre-vingts lieues de terre. Mais il s'écoula sept semaines entières, depuis que nous avions quitté la côte, avant que nous sentissions souffler le vent que nous cherchions. Nous nous étions imaginés que, durant cet intervalle de temps, nous pourrions presque gagner les côtes les plus orientales de l'Asie : mais les vents avaient été si-contraires ou si peu constans, que nous n'avions fait que le quart du chemin. Cela seul aurait suffi pour nous décourager ; mais ce n'était que la moindre partie de nos maux. Nos deux vaisseaux se trouvaient en

très-mauvais état. Ces fâcheux accidens allongèrent notre voyage, et nous donnèrent pour l'avenir des craintes qui n'étaient que trop fondées : car, quand nous quittâmes la côte du Mexique, le scorbut avait déjà commencé à se manifester parmi nos équipages, quoique depuis notre départ de l'île de Juan Fernandez jusqu'alors ils eussent joui d'une parfaite santé. Nous avons, par une triste expérience, trop bien appris à connaître cette maladie pour savoir que le seul moyen de sauver la plupart de nos gens était de faire un prompt trajet, et comme, après avoir été sept semaines en mer, nous ne pouvions pas nous flatter d'être plus près des vents alisés qu'au moment où nous avons mis à la voile, nous devons naturellement supposer que notre voyage serait trois fois plus long que nous ne l'avions cru au commencement; et par conséquent nous ne pouvions nous attendre qu'à mourir du scorbut, ou à périr avec notre vaisseau, faute de monde pour le gouverner. Il y avait, à la vérité, parmi nous quelques personnes qui aimaient à croire que, dans ce climat chaud, si différent de celui où nous nous étions trouvés en doublant le cap Horn, cette maladie perdrait beaucoup de sa force;

parce qu'on suppose ordinairement que, dans ce passage, la malignité du scorbut vient principalement de la rigueur du temps. Mais la violence de ce mal, dans notre situation présente, nous convainquit bientôt de la fausseté de cette supposition, aussi bien que de celle de plusieurs autres opinions reçues, généralement adoptées sur la cause et la nature de cette cruelle maladie.

On croit, par exemple, que de l'eau douce à suffisance, et toutes sortes de provisions fraîches, sont un puissant préservatif contre cette maladie; mais nous avions de ces provisions à bord en abondance, nous prenions en outre tous les jours une grande quantité de bonites, de dauphins et d'albicores, et le temps variable, qui nous privait des vents alisés, était extrêmement pluvieux; de sorte que dès que quelques-unes de nos futailles étaient vides, il ne tenait qu'à nous de les remplir, et chaque homme eut cinq pintes d'eau par jour durant la traversée. Mais, malgré cette abondance d'eau et de poisson frais, aussi bien que d'autres mets non salés qu'on fournissait aux équipages, les malades ne se portèrent pas mieux. Nous avions pris encore une autre précaution, qui était de

bien nettoyer nos vaisseaux, et de tenir les écoutilles et les sabords ouverts pour faciliter le passage de l'air. Cette précaution est seule capable, suivant bien des gens, d'empêcher le scorbut de se manifester, ou du moins d'en diminuer considérablement les effets; cependant nous remarquâmes, vers la fin de notre traversée, que, quelque peine qu'on eût prise pour tenir nos vaisseaux nets, et pour y laisser entrer de l'air frais, la maladie avait continué à attaquer nos équipages, et n'avait presque rien perdu de sa malignité.

Qu'on ne s'imagine point que je veuille soutenir que de la viande fraîche, abondance d'eau, et une circulation continuelle d'air frais entre les ponts soient des choses peu importantes; je suis très-convaincu, au contraire, qu'elles peuvent beaucoup contribuer à la santé ou au rétablissement des équipages; et qu'en plusieurs occasions elles sont capables d'empêcher la cruelle maladie dont nous parlons, de se manifester. Tout ce que je voulais prouver est que, dans certains cas, cette maladie ne saurait être ni prévenue ni guérie; quelque chose qu'on fasse, et quelque remède qu'on emploie sur mer. J'ose assurer que, quand elle est arri-

vée à un certain point , le malade ne peut être guéri , à moins qu'on ne le porte à terre , ou du moins à une petite distance du rivage. Il sera peut-être difficile d'acquérir une connaissance exacte de la cause de ce mal ; mais on conçoit aisément en général qu'il faut un renouvellement continuel d'air frais pour entretenir la vie des animaux , et que cet air , sans perdre son élasticité , ni aucune de celles de ses propriétés qui nous sont connues , peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'océan , qu'il en devienne moins propre à conserver la vie à des animaux terrestres , à moins que ces vapeurs ne soient corrigées par une autre sorte d'exhalaisons , que peut-être la terre seule est capable de fournir.

J'ajouterai à ce que je viens de dire au sujet de cette maladie , que notre chirurgien , qui attribuait à la rigueur du climat le scorbut dont nos équipages furent si cruellement maltraités durant le temps que nous employâmes à doubler le cap Horn , n'oublia rien pour guérir , ou du moins pour soulager nos malades ; mais il nous avoua à la fin , qu'il y perdait absolument ses soins et ses peines. Cet aveu déterminâ le chef d'escadre à essayer deux remèdes ,

dont on avait beaucoup parlé immédiatement avant son départ d'Angleterre, savoir, les pilules et les gouttes de M. Ward. Quoique les effets de ces remèdes fussent quelquefois, à ce qu'en disait, très-violens, on jugea néanmoins devoir en faire l'essai, la mort de nos malades paraissant sans cela inévitable. On donna donc un des remèdes, ou tous deux, à diverses personnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux sur qui on faisait l'essai commença à saigner violemment du nez. Le chirurgien l'avait déjà condamné, et il s'en fallait peu qu'il ne fût à l'agonie; mais il se trouva bientôt mieux, et se fortifia de plus en plus, quoiqué lentement, jusqu'à ce que nous eussions gagné terre, ce qui arriva quinze jours après. Quelques autres sentirent un soulagement qui ne dura que quelques jours, au bout desquels ce fut précisément la même chose qu'auparavant; cependant, ceux-ci et ceux des autres qui ne furent point soulagés, ne se trouvèrent pas plus mal que s'ils n'avaient rien pris du tout. La propriété la plus remarquable de ce remède était qu'il agissait à proportion des forces du malade; c'est ce que nous observâmes presque en tous ceux qui le prirent; de sorte que ceux

qui ne pouvaient plus vivre que deux ou trois jours n'en étaient presque point affectés; et, à proportion des progrès que la maladie avait faits, le remède opérait par une transpiration insensible; ou comme un vomitif, qui n'avait rien de violent, ou enfin, comme une douce purgation; mais, quand un homme qui avait encore toutes ses forces prenait le remède, tous les mêmes efforts étaient produits avec violence, et duraient quelquefois huit heures sans discontinuer. Reprenons le fil de notre narration.

J'ai déjà dit que peu de jours après notre départ de la côte du Mexique, le grand mât du *Gloucester* avait été coupé presque entièrement. J'ajouterai ici que, quand nous commençâmes à sentir souffler le vent alisé, et après qu'il se fut fixé entre le nord et l'est, ce vent ne fut presque jamais assez fort pour que le *Centurion* pût se dispenser de porter toutes ses voiles; de sorte que, si nous avions été seuls, nous aurions gagné les îles des Larrons assez tôt pour sauver la vie à une bonne partie de notre équipage. Mais, faute de grand mât, le *Gloucester* allait pesamment. Je crois que ce vaisseau, qui essuya depuis divers autres malheurs, nous fit perdre

près d'un mois entier. Une chose remarquable dans cette traversée, c'est qu'il nous arriva rarement de passer plusieurs jours de suite sans voir une grande quantité d'oiseaux, ce qui est un signe qu'il doit y avoir beaucoup d'îles ou de rochers dans ces mers, et cela à une médiocre distance de la route que nous suivions. Mais ces volées d'oiseaux parurent trop souvent pour qu'il n'y ait pas plus d'îles que celles qu'on a découvertes jusqu'à présent; car la plupart des oiseaux que nous vîmes étaient de ceux qui ont fait leur séjour à terre; d'ailleurs, la manière et le temps de leur arrivée donnaient à connaître qu'ils venaient chaque matin de quelque endroit peu éloigné, et qu'ils y retournaient le soir. L'heure de leur arrivée et celle de leur départ variait par degrés, ce que nous jugeâmes ne pouvoir être attribué qu'à notre plus ou moins de distance du lieu où ils faisaient leur séjour.

Le vent alisé resta favorable, sans la moindre variation, depuis la fin de juin jusque vers celle de juillet. Mais le 26 de ce mois, tandis que nous étions à environ trois cents lieues des îles des Larrons, le vent tourna à l'ouest, et ne revint à l'est qu'au bout de quatre jours. Ce sa-

cheux contre-temps nous fit perdre tout à coup l'espérance de sortir bientôt de peine ; d'autant plus qu'il fut accompagné d'un nouveau malheur pour *le Gloucester* ; car , durant un de ces quatre jours , il fit un calme tout plat , et les vaisseaux essayèrent de si violens roulis , que le ponton du mât de misaine du *Gloucester* se fendit ; que son mât de hune tomba de côté et cassa la veigüe de misaine au racage. Comme il était impossible au *Gloucester* de porter des voiles de quelque temps , nous fûmes obligés , dès que le vent commença à fraîchir , de le prendre à la toue ; une vingtaine des plus sains et des plus vigoureux de nos gens , quelque besoin que nous en eussions , passèrent à bord de ce vaisseau , et travaillèrent pendant huit ou dix jours à réparer le dommage qu'il venait de recevoir. Mais il devait nous arriver encore de bien plus tristes accidens.

A peine *le Gloucester* était réparé , que nous essayâmes une tempête venant de l'ouest , qui nous obligea de mettre à la cape. Au commencement de cette tempête il se fit à notre vaisseau une ouverture par laquelle l'eau entra en si grande quantité , que tout notre monde , et les officiers même , furent dans la nécessité de

tenir continuellement les pompes en action. Le jour suivant, nous eûmes le chagrin de voir tomber encore le mât de hune du *Gloucester*. Un instant après, le même malheur arriva à son grand hunier, qui lui tenait lieu de grand mât depuis que le dernier avait été coupé. Ce malheur nous parut absolument sans remède, car nous savions que l'équipage du *Gloucester* était si faible qu'il ne pouvait se passer de notre secours, et le nombre de nos malades se trouvait tellement augmenté, et ceux d'entre nous qui se portaient bien étaient si fatigués du travail des pompes, qu'il y avait à notre égard une impossibilité absolue de les secourir. D'ailleurs, nous ignorions encore une partie des maux du *Gloucester*, et de l'état déplorable de son équipage; car, quand la tempête, qui, tant qu'elle dura, nous ôta toute communication avec ce vaisseau, commença à se calmer, le *Gloucester* nous joignit, et le capitaine Mitchel apprit au chef d'escadre que, outre la perte de ces mâts, ce qui était tout ce que nous pouvions voir, il avait sept pieds d'eau dans son vaisseau, quoique ses officiers et tout l'équipage n'eussent pas discontinué de pomper depuis vingt-quatre heures. Ce dernier

malheur, joint aux autres, exigeait une promptie assistance, que le capitaine Mitchel demanda instamment au chef d'escadre; mais la faiblesse de notre monde et le soin de notre propre conservation furent cause que M. Anson ne put lui accorder ce qu'il réclamait. Tout ce que nous pûmes faire fut d'envoyer notre chaloupe à bord, pour prendre d'exactes informations de l'état du vaisseau, et l'on ne tarda guère à comprendre que la seule ressource qui restât pour sauver l'équipage du *Gloucester* et le nôtre était de le recevoir à notre bord, et de détruire le vaisseau.

Notre chaloupe revint bientôt avec un fidèle détail du triste état du *Gloucester*, signé de tous les officiers. Il parut par ce détail que la voie d'eau était venue de ce que l'étambord branlait à chaque roulis du vaisseau, et qu'il y avait deux baux de rompus au pont, vers le milieu du vaisseau; malheurs à aucun desquels il n'était possible de remédier en mer, suivant le rapport des charpentiers. Les officiers et le reste de l'équipage avaient pompé sans discontinuer pendant vingt-quatre heures; et s'étaient vus enfin dans la nécessité de s'arrêter, ayant dans le vaisseau jusqu'à sept pieds d'eau, de sorte

que leurs futailles en étaient couvertes, et qu'il n'y avait plus moyen d'y prendre ni vivres ni eau douce. Les seuls mâts qui restassent en place étaient celui de misaine, celui d'artimon et le hunier d'artimon, et ils n'en avaient pas un seul de rechange à employer pour ceux qui étaient perdus; les courbatons et les jumelles du vaisseau ne tenaient plus en divers endroits, et tous les hauts du vaisseau étaient en si mauvais état, qu'on devait s'attendre à tout moment à voir le demi-pont s'enfoncer; enfin l'équipage était considérablement diminué, ne consistant plus qu'en soixante et dix-sept hommes, dix-huit garçons et deux prisonniers; de ce nombre, il n'y avait que seize hommes et onze garçons en état de venir sur le demi-pont, et, de ceux-là même, il y en avait plusieurs très-faibles.

Dès que le chef d'escadre eut lu ce rapport, il ordonna qu'on pourvût l'équipage du *Gloucester* d'eau et de vivres, et envoya en même temps à bord son propre charpentier pour réitérer l'examen. Cet homme déclara à son retour que le détail qu'on avait remis à M. Anson était dans la plus exacte vérité. Ainsi l'impossibilité de conserver plus long-temps le *Glou-*

cester fit prendre la résolution au chef d'escadre de sauver au moins l'équipage de ce vaisseau. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; tous nos efforts pouvaient à peine suffire à sauver notre propre vaisseau , et nous avions nous-mêmes besoin de secours , bien loin d'en pouvoir donner. Comme il faisait alors peu de vent , M. Anson ordonna au capitaine Mitchel d'envoyer son monde à bord du *Centurion* , sans perdre de temps , et de faire tirer de son vaisseau les provisions qui seraient à la main , aussi long-temps qu'on pourrait empêcher le *Gloucester* d'aller à fond. Comme notre voie d'eau n'exigeait pas les mêmes soins pendant que le temps restait favorable , nous envoyâmes nos chaloupes avec tous ceux dont nous n'avions pas besoin , pour aider le capitaine Mitchel.

Nous mîmes deux jours entiers à transporter à notre bord l'équipage du *Gloucester* et les vivres qui étaient le plus à portée. Le chef d'escadre aurait désiré qu'on eût pu en tirer les câbles et une ancre ; mais le vaisseau était si agité , et le monde si épuisé de fatigue , que la chose devint impossible : ce ne fut même qu'avec des peines infinies qu'on fit passer à bord du *Centurion* l'argent que le *Gloucester* avait pris

dans la mer du Sud ; mais les marchandises de prix , dont la valeur montait à plusieurs milliers de livres sterling , et qui appartenaient principalement au *Centurion* , furent perdues. Toutes les provisions qu'on sauva se réduisaient à cinq tonneaux de farine , dont trois étaient gâtés par l'eau de la mer. Les malades , dont le nombre montait presque à soixante-dix , furent transportés dans la chaloupe avec tout le soin que les circonstances purent permettre ; cependant trois ou quatre hommes moururent dans le temps qu'on les hissait pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Ce ne fut que le soir du 15 août qu'on acheva de tirer du *Gloucester* tout ce qu'on pouvait en sauver. Le fond de cale était plein d'eau , et , suivant toutes les apparences , le vaisseau devait être bientôt englouti dans la mer ; cependant comme , au jugement des charpentiers , il aurait pu flotter sur l'eau quelques jours , parce que le temps était calme et la mer assez unie , on y mit le feu ; car nous ignorions quelle distance nous séparait de l'île de Guam , qui était au pouvoir de nos ennemis ; et le corps d'un pareil vaisseau n'aurait pas été pour eux un butin à dédaigner. Le *Gloucester* brûlait déjà quand le

capitaine Mitchel et ses officiers le quittèrent pour se rendre à bord du *Centurion* ; et nous nous en éloignâmes aussitôt, non sans crainte que, si ce vaisseau sautait à une petite distance de nous, l'ébranlement causé par le coup n'endommagât nos agrès ; mais il brûla toute la nuit, et, à mesure que la flamme gagna les pièces de canon, nous en entendîmes les décharges. Vers les six heures du matin, le vaisseau, qui se trouvait alors environ à quatre lieues de nous, sauta en l'air. Le coup ne nous parut pas violent ; mais nous vîmes une noire colonne de fumée s'élever à une hauteur considérable.

Ainsi périt le vaisseau de guerre le *Gloucester*. Nous espérions alors poursuivre notre voyage, d'autant plus promptement, que l'équipage du *Gloucester* nous donnait un renfort de monde ; mais nous n'étions pas au bout de nos maux ; nous avions encore bien d'autres traverses à essayer. La dernière tempête, qui avait été si fatale au *Gloucester*, nous avait détournés de notre cours, et portés au nord. Le courant, qui avait la même direction, nous ayant en outre fait avancer 2°, nous nous trouvâmes à 17° et un quart de latitude septen-

trionale, au lieu de 13° et demi, qui était le parallèle que nous devions suivre pour gagner l'île de Guam; et comme il y avait eu un calme tout plat quelques jours après que l'orage eut cessé, et que nous ignorions à quelle distance nous étions du méridien des îles des Larrons, dont nous nous croyions assez rapprochés, nous craignîmes que le courant ne nous eût portés sous le vent de ces îles sans que nous les eussions aperçues. En pareille circonstance, il n'y aurait eu pour nous d'autre parti à prendre que de diriger notre cours vers quelques-unes des parties orientales de l'Asie, où, si nous eussions pu y arriver, nous aurions trouvé la mousson de l'ouest dans toute sa force; de sorte qu'il serait devenu impossible au vaisseau, le meilleur et le mieux pourvu de monde, d'y aborder. D'ailleurs, cette côte se trouvant à quatre ou cinq cents lieues d'où nous étions, nous aurions péri du scorbut long-temps avant que le vent le plus favorable pût nous mener jusque-là; car il ne se passait point de jour sans que nous perdissions huit, dix, et quelquefois douze hommes; et plusieurs de ceux qui jusqu'alors s'étaient bien portés furent tout à coup attaqués du même mal, et réduits à garder le branle.

Nos charpentiers profitèrent du calme pour découvrir la voie d'eau, qui, malgré le peu de vent qu'il faisait, paraissait devenir plus grande; enfin ils trouvèrent qu'elle était dans le magasin des canonniers, qui est à l'avant du vaisseau, sous les jouteraux, de chaque côté de l'étravé; mais, quoiqu'ils eussent trouvé l'endroit, ils convinrent qu'il n'y avait absolument pas moyen de boucher l'ouverture que quand le vaisseau aurait gagné quelque port, et qu'eux-mêmes pourraient travailler en dehors. Cependant ils eurent le bonheur d'empêcher l'eau de pénétrer dans le vaisseau; ce qui nous tranquillisa beaucoup.

Jusqu'alors nous avions envisagé le calme qui avait succédé à l'orage, et qui dura quelques jours, comme un très-grand malheur, parce que les courans, en nous portant au nord, nous exposaient au risque de dépasser les îles des Larrons, dont nous nous croyions peu éloignés. Mais, dès que le vent commença à fraîchir; notre situation devint plus fâcheuse encore, car, venant du sud-ouest, il prenait notre vaisseau par proue; et, quoiqu'il ne tardât guère à se jeter au nord-est, il y resta si peu, que ce retour de bonheur ne servit qu'à

nous tourmenter. Le 23, à la pointe du jour, le courant étant changé, nous aperçûmes deux îles du côté de l'ouest. Cette vue répandit une joie sans égale dans tout le vaisseau, où régnait le plus profond abattement; aucun de nous n'osait se flatter de revoir jamais terre. La plus prochaine de ces îles, comme nous le sûmes dans la suite, était celle d'Anatacan. Nous la jugeâmes environ à quinze lieues, et elle nous parut montueuse, mais de médiocre grandeur. L'autre île était celle de Seriguan, qui avait plus l'air d'un haut rocher que d'un endroit où nous pussions espérer de mouiller. Nous étions très-impatiens de toucher à la première de ces îles, dans l'espérance d'y trouver un bon ancrage, et un séjour propre à rétablir nos malades. Mais le vent était faible, et fut si variable pendant tout ce jour, que nous n'en approchâmes que très-lentement. Cependant, nous étions le lendemain assez avancés à l'ouest pour avoir la connaissance d'une troisième île, celle de Paxaros. Elle est petite, et nous l'avions dépassée pendant la nuit, sans la voir, environ à la distance d'un mille. Étant à midi éloignés à peu près de quatre milles de l'île d'Anatacan, on envoya la chaloupe pour cher-

cher un bon mouillage, et avoir des informations sur les productions de l'île. Comme notre sort dépendait de ces deux ressources, on peut juger avec quelle anxiété nous attendîmes le retour de la chaloupe. Il paraissait assez visiblement que les autres îles ne pouvaient nous être d'aucun secours, et nous ignorions alors qu'il y en avait encore d'autres où nous pouvions aborder. Vers le soir, la chaloupe revint nous apporter la triste nouvelle qu'il n'y avait point d'endroit où un vaisseau pût ancrer, et que la côte était escarpée et nullement sûre. Ceux qui avaient navigué la chaloupe rapportèrent de plus qu'ils avaient été à terre, quoique difficilement, à cause de l'impétuosité des houles. Ils avaient trouvé le terrain partout couvert d'une espèce de roseaux, mais sans eau, et ne croyaient pas que l'île fût habitée, quoique le terroir parût bon, et qu'il était presque partout couvert de cocotiers.

L'impossibilité de mouiller à cette île produisit un découragement général qui s'accrut encore par un nouveau malheur que nous essayâmes la nuit suivante. Pendant que nous avancions avec nos huniers dans le dessein d'approcher davantage de l'île, et d'envoyer

notre chaloupe, à terre prendre des noix de coco pour nos malades, le vent commença à souffler de terre avec tant de force, que nous nous trouvâmes bientôt trop au sud pour oser détacher la chaloupe vers la côte. Le seul parti qui nous restât, afin de conserver le peu de monde que nous avions encore, était de chercher à rencontrer quelque une des autres îles des Larons dont nous avions une connaissance trop imparfaite pour avancer avec certitude. Nous partîmes donc de l'île d'Anatacân avec la crainte trop fondée de mourir du scorbut, ou de voir périr dans peu notre vaisseau, faute de monde pour entretenir le mouvement des pompes.

CHAPITRE XII.

Arrivée à Tinian.

Nous perdîmes de vue Anatacan le matin du 26 août 1742. Le matin du jour suivant nous découvrîmes à l'est trois autres îles qui étaient éloignées de nous de dix à quatorze lieues. C'étaient, comme nous l'apprîmes dans la suite, les îles de Saypan, de Tinian et d'Agnigan. Nous dirigeâmes notre course vers Tinian, qui est au milieu des deux autres; mais le vent était si faible que, quoique le courant nous fût favorable, nous en étions encore à cinq lieues le lendemain à la pointe du jour. Vers les dix heures du matin nous vîmes un gros, sorte de vaisseau dont on se sert en divers endroits des Indes orientales, à la voile du côté du sud, entre Tinian et Agnigan. Conjecturant dès lors que ces îles étaient habitées, et sachant que les Espagnols avaient toujours garnison à Guam, nous prîmes les précautions nécessaires pour notre sûreté; et afin d'empê-

cher l'ennemi de tirer avantage de notre faiblesse, que pouvait aisément décéler notre manière de manoeuvrer, nous plaçâmes tout ce que nous avions de gens un peu sains auprès de notre artillerie, et chargeâmes à mitraille les canons du second pont et du demi-pont. Pour obtenir plus vite quelques informations au sujet de l'île, nous arborâmes pavillon espagnol, et hissâmes un pavillon rouge au bout du perroquet du mât de misaine; afin qu'on pensât que notre vaisseau était le galion de Manille, espérant ainsi attirer à notre bord quelques-uns des habitans. L'après-midi, à trois heures, nous nous trouvâmes assez près de terre pour envoyer le canot chercher un bon mouillage. Peu de temps après nous aperçûmes un pros qui s'avançait à la rencontre de notre canot, dans la ferme persuasion, comme nous l'apprîmes ensuite, que notre vaisseau était celui de Manille. Quand nous vîmes revenir le canot avec le pros à la toue, nous envoyâmes la pinasse pour prendre le pros, et amener les prisonniers à notre bord, afin que le canot pût s'acquitter de sa commission. La pinasse revint avec les prisonniers, qui consistaient en un Espagnol et quatre Indiens. On interrogea d'abord l'Espa-

gnol sur l'état de l'île de Tinian, et ce qu'il nous en dit surpassa même nos souhaits, car il nous apprit qu'elle était inhabitée, ce qui, dans notre situation devenait un grand bonheur. Il ajouta qu'on y trouvait en grande quantité tous les vivres qu'il y a dans les pays les mieux cultivés, surtout de l'eau excellente; que l'île était même remplie de toute sorte de bétail d'un goût exquis; que les bois produisaient des orangers, des limons, des citrons et des noix de coco, sans compter un fruit appelé par Dampierre *fruit à pain*; que les Espagnols profitaient de la fertilité de cette île pour nourrir la garnison de Guam; que lui-même était un sergent de cette garnison, qu'on avait envoyé avec vingt-deux Indiens pour tuer des bœufs, qu'il devait charger sur une petite barque qui était à l'ancre tout près de la côte.

Ce détail nous causa une joie inexprimable. Comme nous étions alors à une très-médiocre distance de terre, nous voyions çà et là paître de nombreux troupeaux; ainsi, pour cette partie de sa relation, nous n'avions qu'à nous en rapporter à nos propres yeux; le reste nous était en quelque manière confirmé par la beauté du pays, et même, au premier coup d'œil, il s'en

fallait beaucoup qu'il parût désert et inculte ; il avait plutôt l'air d'une habitation magnifique : on y voyait des bois superbes avec de grandes et belles clairières au milieu ; le tout distribué, du moins en apparence, avec le plus grand goût, et formant un ensemble propre à faire honneur à l'invention d'un habile dessinateur, car il produisait le plus bel effet du monde, et frappait d'étonnement les spectateurs. Il n'y avait effectivement personne qui ne crût que c'était l'ouvrage de l'art, à l'exactitude des combinaisons et à celle des dimensions qui semblaient prises avec bien de la justesse, eu égard au penchant des collines et aux inégalités du terrain. Un si beau point de vue, après ce que nous venions d'entendre, nous donna lieu d'espérer que cette île, non-seulement fournirait à nos besoins, et rendrait la santé à nos malades, mais que nous pourrions aussi y goûter la douceur du repos, et quelques agrémens après tant d'inquiétudes et de travaux. C'est ainsi que, par des accidens que nous avions regardés comme très-funestes, nous obtînmes, malgré nous, tout ce que nous aurions pu souhaiter de plus favorable ; car, si les vents contraires et les courans ne nous

avaient portés au nord, et détournés de notre cours, ce que nous regardions alors comme un malheur, nous aurions probablement manqué cette charmante île, qui seule pourvut abondamment à tous nos besoins, fit recouvrer la santé à nos malades, et remit notre équipage affaibli en état de braver de nouveau les dangers d'une longue navigation et d'en soutenir les travaux.

Le sergent espagnol qui nous avait donné ces détails sur l'île nous ayant appris que quelques-uns des Indiens sous ses ordres étaient occupés à tuer des bœufs, et qu'il y avait un bâtiment prêt pour les embarquer, nous comprimes de quelle importance il était pour nous d'empêcher les Indiens de se sauver, puisqu'en ce cas ils n'auraient pas manqué d'aller informer le gouverneur de Guam de notre arrivée. Pour prévenir ce malheur, nous envoyâmes la pinasse s'assurer de la barque, qui, au dire du sergent, était le seul bâtiment qu'il y eût sur les côtes de l'île.

Le soir, environ à huit heures, nous laissâmes tomber l'ancre, et, quoiqu'il ne fit point du tout de vent, et que nos gens employassent de grand cœur tout ce qui leur restait de forces

pour gagner cette espèce de paradis terrestre , après avoir été plusieurs mois en mer , nous ne laissâmes pas de mettre cinq heures entières à carguer nos voiles. Notre équipage , à la vérité , était affaibli par le départ de ceux qui avaient été détachés avec le canot et la pinasse ; mais il n'en est pas moins vrai que , même en y comprenant ce détachement et quelques prisonniers , tant Indiens que nègres , tout ce que nous avions de gens en état de servir ne montait qu'à soixante-onze ; encore plusieurs se trouvaient-ils hors d'état de manoeuvrer ; misérable reste des équipages réunis du *Centurion* , du *Gloucester* et du *Tryal* , qui faisaient ensemble près de mille hommes à notre départ d'Angleterre.

Les voiles étant carguées , notre monde eut le reste de la nuit pour se reposer. Le lendemain , M. Anson en envoya la plus grande partie , bien armés , pour se rendre maîtres de l'endroit de débarquement , dans la supposition où les Indiens qui étaient dans l'île voudraient faire quelque résistance. Je fus de cette expédition , mais personne ne parut , les Indiens ayant sans doute conclu de la prise de leur barque que nous étions leurs ennemis , et s'é-

tant retirés au même instant dans les bois de l'île. Nous trouvâmes à terre plusieurs de leurs cabanes, ce qui nous épargna le temps et la peine de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui avaient servi de magasin aux Indiens, était de soixante pieds de long sur quarante-cinq de large. Nous ôtâmes de ce magasin quelques tonneaux de bœuf séché qui s'y trouvaient, et le convertîmes en infirmerie pour nos malades. Dès que l'endroit fut un peu approprié, on les transporta à terre au nombre de cent vingt-huit. Plusieurs d'eux étaient si faibles, que nous fûmes obligés de les porter sur nos épaules de la chaloupe à l'infirmerie, transport auquel prirent part le chef d'escadre et tous ses officiers, ainsi qu'ils l'avaient déjà fait dans l'île de Juan Fernandez. Malgré l'extrême faiblesse de nos malades, ils sentirent presque à l'instant même l'influence de l'air de terre; car, quoique nous eussions enterré ce jour-là et la veille vingt-un hommes, nous n'en perdîmes pas plus de dix durant le séjour de deux mois entiers que nous fîmes dans cette île, dont les fruits, particulièrement ceux qui ont legoût aigrelet, agirent avec tant d'efficacité sur nos malades, qu'au bout d'une semaine il y en avait bien peu

qui ne fussent assez bien portans pour marcher sans aide. Mais, avant de continuer le récit de nos aventures, je crois devoir interrompre ici le fil de ma narration pour donner à ceux qui pourront se trouver à l'avenir dans ces parages quelque idée de la situation, du terroir, des productions et des agrémens de l'île de Tinian.

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

	Pag.
CHAP. Ier. Ce qui nous arriva depuis notre départ de Juan Fernandez jusqu'à la prise de la ville Paita.	5
CHAP. II. Prise de Paita ; ce que nous fîmes jusqu'à ce que nous quittâmes les côtes du Pérou.	28
CHAP. III. Notre voyage depuis Paita jusqu'à Quibo.	56
CHAP. IV. Description de Quibo, et ce que nous y fîmes.	69
CHAP. V. Route depuis Quibo jusqu'à la côte du Mexique.	80
CHAP. VI. Manière dont se fait le commerce entre la ville de Manille, capitale de l'île de Luçon, et le port d'Acapulco, sur la côte du Mexique.	92
CHAP. VII. De ce qui nous arriva en croisant à la hauteur d'Acapulco, pour attendre le vaisseau de Manille.	117
CHAP. VIII. Description du port de Chéquétan, et de la côte et du pays voisin.	130

CHAP. IX. Ce que nous fîmes à Chéquétan et sur la côte voisine, jusqu'à notre départ pour l'Asie. . . .	143
CHAP. X. Réflexions sur ce que notre escadre aurait pu faire dans la mer du Sud, si elle y était arrivée à temps	158
CHAP. XI. Traversée depuis la côte du Mexique jus- qu'aux îles des Larrons.	176
CHAP. XII. Arrivée à Tinian	196

FIN DE LA TABLE.

L. 05

0 05